SAVOIR — POUVOIR — VOULOIR. — I

JEAN JULLIEN

L'Écolière

PIÈCE EN CINQ ACTES

PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU

1902

L'ÉCOLIÈRE

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la RENAISSANCE,
le 30 septembre 1901.

DU MÊME AUTEUR

Théâtre

Le Théâtre Vivant. Tome Ier. Essai théorique et pratique, contenant : *L'Echéance, La Sérénade, Le Maître, La Mer, Vieille Histoire.* (Édition complète. Charpentier 1892) 3 50

Le Théâtre Vivant. Tome II. Théorie critique (Tresse et Stock 1896). 3 50

Savoir, Pouvoir, Vouloir. Première partie, *L'Écolière*, pièce en cinq actes (P.-V. Stock 1902). . . . . . 2 »

POUR PARAITRE :

Le Théâtre Vivant. Tome III. La rénovation théâtrale.

Savoir, Pouvoir, Vouloir. Troisième partie, *La Patronne,* pièce en cinq actes.

Autres pièces : *L'Oasis,* pièce en cinq actes. — *Intimité,* pièce en trois actes. — *Le Doute,* pièce en trois actes. — *Les Plumes du Geai,* comédie en quatre actes. — *La Catastrophe,* un acte, etc.

Nouvelles et Romans

Perdreau et Papillon. Nouvelle (Demoule 1884). . 1 »

Trouble-Cœur. Nouvelle (Tresse et Stock 1886). . . 3 50

La Vie sans lutte. Nouvelles. (Bibliothèque artistique 1892) *épuisé*. . . . .

Les Petites Comédies. Nouvelles, illustrations d'Ouzilleau (Villerelle 1900) 3 50

Récits Parisiens. Nouvelles, illustrées de trente eaux-fortes d'Ibels. Edition de luxe (Fasquelle 1902).

POUR PARAITRE :

Historiettes de France. Nouvelles. 2 volumes.

Pantins et Marionnettes. Nouvelles. 1 volume.

L'Indicateur. Roman.

Pour la Foule. Etudes sociales.

SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR :

Revue, Art et Critique (années 1889-1890), 84 numéros. 2 forts volumes. . . . . 50 »

SAVOIR — POUVOIR — VOULOIR. — I

JEAN JULLIEN

L'Écolière

PIÈCE EN CINQ ACTES

PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU

1902

PERSONNAGES

BAUDRAND,	39 ans.	MM.	GÉMIER.
MASURIER,	50 —		AMEL.
OUDOIRE,	40 —		BAUDOIN.
EDMOND GIRAUD,	28 —		FRÉDAL.
DUTHEL,	60 —		JEHAN ADÈS.
RIVOLLET,	30 —		LENORMAND.
LIETHARD,	60 —		BEAULIEU.
DÉMARIÉ,	40 —		ROUSSEL.
NOÉMI LAMBERT,	25 —	Mmes	ANDRÉE MÉGARD.
CLÉMENCE GAUCHER,	23 —		JEANNE LION.
MADAME LAMBERT,	65 —		MARCELLE JULLIEN
MADAME DUJARDIN,	58 —		CLAUDIA.
MADAME DÉMARIÉ,	30 —		YVONNE DINARD.
HENRIETTE,	15 —		RÉNÉE LEDUC.
LOUISE SIMONNOT, MARGUERITE SIMONNOT,	11 —		RÉNÉE GARDÈS.
BERTHE,	8 —		MARCELLE.

Les élèves de l'Ecole, Invités officiels et parents. Manifestants et manifestantes, Ouvriers maçons, Gendarmes.

Les scènes se passent à Trimont, ville au nord-ouest de Paris.

— 1901 —

L'ÉCOLIÈRE

ACTE PREMIER

La scène représente la cour, préau de l'école communale de filles de Trimont, le jour de la distribution des prix. A droite, contre les bâtiments de l'école, une estrade sur laquelle se tiennent les autorités ; à gauche, en avant d'un pavillon d'habitation, des bancs alignés pour les élèves, en arrière des bancs et des chaises pour les parents ; au fond, la grille, derrière laquelle s'aperçoit la ville. Des arbres çà et là couvrent la scène.

L'estrade garnie de tentures, de guirlandes de fleurs et de drapeaux présente, face aux élèves, un escalier par lequel montent celles qui vont se faire couronner ; et, en avant, un autre escalier conduisant à la porte des classes au premier plan, à droite. Porte et entrée du pavillon à gauche ; grande entrée de la grille, au fond, à gauche.

Au milieu de l'estrade est assis le maire, M. Masurier ; à sa gauche, Démarié, puis Oudoire ; à sa droite Baudrand ; en arrière Rivollet et Duthel. Dans le fond, la table sur laquelle étaient posés les livres et les couronnes, à côté mademoiselle Lambert, en arrière madame Lambert. Les bancs sont garnis

de fillettes, les chaises envahies par les parents, mesdames Dujardin, Démarié, etc ; il y a même des spectateurs en dehors de la grille.

Avant le lever du rideau, on entend le chœur chanté par les fillettes. Mademoiselle Clémence, au pied de l'estrade, bat la mesure. Au lever du rideau on entend des applaudissements et des bis ; le chœur reprend.

CHŒUR DES FILLETTES.

Nous aimons le feuillage
Vert et gai ;
Nous aimons cet ombrage
Doux et frais ;
Mais, le jour gracieux,
Qui pour nous luit dans les cieux,
Sous le soleil radieux,
Nous l'aimons, l'aimons bien mieux.
L'aimons bien mieux !

Nombreux applaudisements. Duthel et Rivollet sont descendus de l'estrade.

PIUSIEURS VOIX.

Bravo! Bravo! — Très bien! — Charmant! — Délicieux! — Bravo, mademoiselle Lambert! — Bravo!

DÉMARIÉ à Masurier.

Sont-elles gentilles?

MASURIER, riant.

Elles sont à croquer!

OUDOIRE, a rejoint Rivollet, et Duthel au bas de l'estrade, désignant Noémi de la tête.

Quel âge que vous lui donnez, vous, monsieur Duthel, qui vous y connaissez?

DUTHEL, regarde Noémi.

De... vingt-cinq à vingt-six.

RIVOLLET, se récrie.

A peine vingt-trois!

OUDOIRE.

C'est trompeur les Parisiennes, mon garçon!

DUTHEL, regarde le maire d'un air narquois.

Comment, Masurier va parler?

Le maire s'est levé pour parler; mais avant, il échange quelques mots avec Baudrand.

OUDOIRE, continuant, à Rivollet.

Celle d'avant, mademoiselle Basset, quel âge que tu lui donnais?

RIVOLLET, haussant les épaules.

Celle-là ne marquait plus, elle n'avait pas d'âge!...

OUDOIRE, désignant Noémi, frappe sur l'épaule de Rivollet.

Hein! Ça nous change une frimousse comme celle de mademoiselle Lambert?

DUTHEL, à part observant toujours Masurier, avec moquerie.

Parlera!... parlera pas!... Parlera, parlera pas!

RIVOLLET, à Oudoire.

On ne s'en plaint pas!

OUDOIRE, étonné.

Est-ce que, par hasard?...

RIVOLLET, d'un air fat, frisant sa longue moustache.

Euh, euh!

OUDOIRE, riant.

Polisson!

Il rit. — Peu à peu le silence se fait. Il rit toujours.

MASURIER, très embarrassé commence son allocution sur un ton paternel.

Mes bien chers enfants!

Il s'arrête et se tourne vers Oudoire.

OUDOIRE, *toujours secoué par son rire lançant une claque amicale à Rivollet.*

Tu la connais toi!

Cette dernière réplique part dans le silence, tout le monde se retourne vers ceux qui causent le scandale. Rivollet fait signe que ce n'est pas lui.

PLUSIEURS VOIX.

Chut, chut!... Taisez-vous donc!... Silence! Oudoire!

Très penauds, contenant leurs rires, Rivollet et Oudoire se tiennent cois.

DUTHEL, *poussant Oudoire du coude.*

Taisez-vous, qu'on l'entende!

MASURIER, *se retournant vers les fillettes.*

Mes chers enfants! Rassurez-vous, je ne veux pas retarder de beaucoup vos vacances. Je ne vois pas, du reste, ce que je pourrais ajouter aux éloquentes paroles prononcées par M. Baudrand, le zélé représentant de la délégation cantonale. (*Dénégations modestes du délégué.*) Si, si, c'était très bien, c'était d'un savant et d'un bon citoyen!... (*Applaudissements, excepté Duthel.*) L'instruction, vous a-t-il dit, délivre la femme du joug des préjugés, (*Haussement d'épaule de Duthel.*) lui donne conscience de sa valeur et de ses devoirs et... l'arme dans la lutte pour la vie! Moi, je ne suis pas orateur, je ne vous raconterai pas de si belles choses, je suis un homme... tout rond. (*Rires.*) Je vous dis... l'instruction fera de vous de bonnes femmes pour vos maris, de bonnes mères pour vos enfants, et, c'est pour cela, que nous sommes heureux de vous voir si bien profiter des leçons qui vous sont données.

Applaudissements. Duthel ricane.

OUDOIRE, à Rivollet en se faisant un abat-voix de sa main.

Elles en sauront toujours assez pour mal tourner!

MASURIER, continuant.

Qu'il me soit permis maintenant, d'adresser à celle qui vous dirige avec tant d'habileté, tant de... sollicitude et tant de... dévouement, les justes éloges de la municipalité et, — je puis l'affirmer sans avoir peur d'être contredit, — les remerciements du pays tout entier! (Approbations sur l'estrade, frénétiques applaudissements dans le préau.) Nous sommes émerveillés des résultats obtenus par mademoiselle Lambert depuis les quelques mois seulement qu'elle est parmi nous... qu'elle en reçoive ici... publiquement, nos félicitations sincères; voilà!

Mademoiselle Lambert s'incline très émue et salue de la tête. M. Masurier prend son chapeau et se dispose à partir. Oudoire et Rivollet applaudissent ferme.

RIVOLLET, se penchant vers Oudoire.

Il va bien, le papa Masurier!

OUDOIRE.

Un finaud!

NOÉMI, allant vers M. Masurier.

Ce n'est pas fini, monsieur le Maire! Il nous reste encore à proclamer le prix d'excellence!

M. MASURIER, se tournant vers Démarié qui a suivi son mouvement.

Oh! le prix d'excellence! Je me rasseois.

DUTHEL, aux deux autres, désignant Noémi.

C'est là que je l'attends!

RIVOLLET.

Pourquoi?

Duthel indique de la main à Rivollet de prendre patience,

il va voir. Mademoiselle Lambert fait un signe à l'adjointe.

MADEMOISELLE CLÉMENCE, l'adjointe, lisant.

Prix d'excellence, offert par mademoiselle Lambert à l'élève la plus docile et la plus studieuse : mademoiselle Louise Simonnot.

Applaudissements. Louise Simonnot, monte sur l'estrade. Masurier lui remet des livres, la couronne et l'embrasse.

OUDOIRE, étonné se tapant sur la cuisse.

Non! La fille à mon manœuvre? Ah! ah!

DUTHEL, ironique.

Oui, il fallait donner le prix à la petite fille de Masurier; ou à celle d'un conseiller!

RIVOLLET, distrait regardant mademoiselle Lambert.

C'est maladroit!

MASURIER, riant, tandis que Louise redescend.

Mesdames, messieurs, la séance est levée!

OUDOIRE, sérieux, à Rivollet.

Va-t-on prendre quelque chose?

RIVOLLET, indigné.

Attendez donc un instant!

Tout le monde s'est levé, mademoiselle Clémence fait sortir les élèves, mademoiselle Lambert descendue de l'estrade, reçoit les remercîments des parents et embrasse les enfants. Rivollet et ses deux compagnons, au lieu de sortir, cherchent à se rapprocher de mademoiselle Lambert.

DÉMARIÉ, descendant de l'estrade, à Oudoire et Duthel.

Vous ne venez pas, messieurs?

DUTHEL.

Dans un moment, j'attends ma femme.

DÉMARIÉ.

Toi, Rivollet?

RIVOLLET.

J'ai à parler à Masurier.

DÉMARIÉ, plus bas, riant.

Ou à mademoiselle Lambert?

Rivollet hausse les épaules.

OUDOIRE, à Démarié.

Il veut la féliciter d'avoir donné son prix à la fille de mon manœuvre!

Il rit.

DÉMARIÉ, s'en allant.

On se retrouvera au café de l'Oise.

LES AUTRES.

Oui, oui... à tout à l'heure.

Démarié et un groupe sortent. L'estrade peu à peu s'est vidée. M. Masurier donnant des poignées de main à l'un et à l'autre et M. Baudrand saluant, mademoiselle Lambert et Clémence sont toujours dans le préau, d'où les enfants sortent; madame Lambert réunit sur la table les feuilles éparses du palmarès. Masurier et Baudrand se rapprochent de Rivollet et Duthel.

MASURIER, à Rivollet.

Ah! te voilà beau Charles! ça a marché, hein!... (A Duthel.) Est-ce que vous en voyez souvent des réunions comme ça, chez vos béguines, M. Duthel?

Duthel secoue la tête sans répondre.

OUDOIRE.

M. le maire, ma parole, on dirait la fête du 14 juillet!

MASURIER.

N'est-ce pas!... (Changeant de ton.) Ah, Oudoire, je suis bien aise de vous voir. Il va falloir que vous mettiez immédiatement en train les travaux d'agrandissement de la salle d'école?

OUDOIRE.

On s'y mettra!

MASURIER, narquois.

J'espère bien qu'à la rentrée il n'y aura plus une élève chez les bonnes sœurs.

Il lance un coup d'œil à Duthel.

RIVOLLET.

Le fait est qu'avec une directrice comme celle que nous avons!

MASURIER.

N'est-ce pas!... (Désignant Baudrand qui cause avec Duthel.) Je le disais tout à l'heure à Baudrand, mademoiselle Lambert est non seulement très... méritante, (nous savons tous quelles circonstances malheureuses l'ont forcée à entrer dans l'enseignement:) mais encore, elle a des... capacités... exceptionnelles. (A Rivollet.) Te rappelles-tu comment l'école était tenue du temps de mademoiselle Basset, et à quoi ça ressemblait les distributions de prix?

Les autres se sont rapprochés.

RIVOLLET.

Mademoiselle Basset, c'était le vieux système.

BAUDRAND, très fonctionnaire.

Il est évident que mademoiselle Lambert est la meilleure directrice que nous ayons jamais eue dans le canton; activité, zèle, instruction solide. Elle a de plus une qualité que j'estime particulièrement

chez nos institutrices, l'égalité d'humeur. Même dans ses réprimandes...

OUDOIRE, *à Duthel.*

Il va nous refaire son discours !

BAUDRAND, *lui répondant.*

N'ayez pas peur ; je tenais simplement à montrer combien sa méthode diffère de celle des autres maîtresses. Elle apporte de la ville-lumière, des idées plus éclairées et plus larges ; même dans ses cours, elle n'a jamais l'air pédant, elle sourit et semble instruire ses élèves en s'amusant. C'est une continuelle leçon de bonne grâce qu'elle leur donne, et, ce n'est pas à dédaigner dans l'éducation des jeunes filles.

MASURIER, *approuve et sourit.*

Ça, c'est certain.

BAUDRAND, *sentencieux.*

Du reste, elle porte l'image de son caractère sur son visage : agréable, mais énergique.

Oudoire approuve.

RIVOLLET, *dédaigneux.*

Peuh... chiffonné !

MASURIER, *aperçoit madame Lambert qui, sortie la dernière par la gauche, après Noémi et Clémence, rentre par la porte du pavillon ; il va à elle.*

Ah ! Madame Lambert, je suis bien heureux de pouvoir vous renouveler, de vous à moi, les compliments que j'adressais tout à l'heure à mademoiselle votre fille. Notre école est admirable ! M. Baudrand nous le disait, là, tout de suite. On sent que la personne qui la dirige prend à cœur la tâche qui lui est confiée. Et je puis vous promettre que M. le Préfet...

(Se frappant le front.) Que je suis négligent ! j'ai oublié de donner connaissance de la dépêche... je l'avais mise dans ma poche exprès... (Il se fouille.) Voilà ce que c'est, quand je n'écris pas... (Il la tire de sa poche.) Eh, la voilà parbleu... Mademoiselle Lambert peut compter sur son augnemtation, c'est chose arrêtée. Je voulais le dire là, devant tout le monde, c'est ennuyeux !

MADAME LAMBERT, d'une voix émue.

Nous vous en sommes profondément reconnaissantes, M. le maire. Depuis nos malheurs, la pauvre enfant s'est donné tant de mal ! Si elle en était un peu récompensée, ce ne serait que justice.

MASURIER.

Elle en sera beaucoup récompensée, n'en doutez pas. Pour ma part je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir.

BAUDRAND, avance.

De mon côté, je vous en promets autant. Vous pouvez compter, madame, que l'aide de nous tous ne lui fera jamais défaut et que les mauvais jours sont bien passés pour vous !

OUDOIRE, bourrant sa pipe un peu à l'écart, approuve.

Le pharmacien a raison.

MADAME LAMBERT, s'incline légèrement.

Le bon Dieu vous entende, messieurs !

BAUDRAND, apercevant mademoiselle Lambert qui rentre par la grille.

Voici la triomphatrice !

Le groupe s'ouvre pour la laisser passer.

NOÉMI, souriante, elle porte des livres de prix à la main.

C'est fini ! — Tout mon petit monde est expédié !...

Une seule protestation, mademoiselle Démarié a refusé ses prix... ça n'a pas d'importance !

MASURIER.

Alors vous êtes satisfaite, mademoiselle ?

NOÉMI.

Comment ne le serais-je pas, monsieur le maire ?

MASURIER.

Eh bien ! j'ai encore une excellente nouvelle à vous donner ?

NOÉMI, vivement. — Sa mère lui prend les livres et sort par le pavillon.

J'ai obtenu mon augmentation de traitement !

MASURIER, surpris.

Vous le saviez ? (Riant.) On ne peut rien vous apprendre !

Les autres sourient.

NOÉMI.

Combien je vous en remercie ! Vraiment, vous monsieur le maire, et tous ces messieurs de la commission scolaire, vous êtes d'une telle bonté pour moi, que j'en suis confuse.

BAUDRAND, s'approche et aimable.

Ne le soyez pas, mademoiselle, nous ne faisons que notre strict devoir et quand nous parlons de vos mérites, nous sommes encore au-dessous de la vérité.

RIVOLLET, empressé.

Parfaitement, parfaitement !

NOÉMI, modeste.

Croyez que le plus clair de ce mérite revient à l'assiduité et au bon esprit de mes élèves.

OUDOIRE.

Il faudrait qu'elles soient joliment difficiles pour refuser d'apprendre avec une gentille institutrice comme ça !

BAUDRAND, aimable et pédant.

C'est le devoir rendu agréable, *utile dulci.*

MASURIER, insiste.

La science aimable, comme on dit.

RIVOLLET surenchérit.

Séduisante !

Oudoire lance un coup de poing à Rivollet.

NOÉMI gênée, voulant couper court.

Messieurs j'accepte, vite vos compliments, car je ne sais pas où vous vous arrêteriez. Je les prends à titre d'encouragement et vous en remercie de tout cœur. (Elle tend la main à Masurier, qui la serre ; les autres font un mouvement en avant comme pour la lui serrer ; elle s'incline seulement. S'adressant vivement à M. Duthel qui s'est contenté de tout observer sans rien dire.) Ah ! j'ai rencontré tout à l'heure, dans la rue, madame Duthel ; il m'a semblé qu'elle vous attendait ?

DUTHEL, embarrassé.

Vraiment, je lui avais dit pourtant de rentrer seule !... J'y vais ! Merci, mademoiselle... Vous ne descendez pas, messieurs ?

MASURIER.

Si, si, je vous suis.

Il est retenu par Baudrand qui lui parle bas ; Duthel sort.

OUDOIRE, à Noémi.

Moi, j'ai une commission à vous faire de la part de ma femme.

NOÉMI.

Comment va-t-elle ?

OUDOIRE.

Toujours patraque! Elle m'a dit comme ça, de vous dire de venir vous reposer à notre campagne, avec elle. Le jour qui vous plaira. Vous n'aurez qu'à me le faire dire au bureau et je viendrai vous prendre avec la voiture.

RIVOLLET, qui a entendu.

Pardon, je réclame la priorité pour ma sœur ; vous savez, mademoiselle, que vous lui avez promis pour plusieurs jours ?

NOÉMI.

Je ne demanderais pas mieux, messieurs, que de vous donner des assurances formelles... certainement j'irai voir ces dames et cela me fera grand plaisir ; mais, je crains de n'être pas aussi libre que je le pensais... ma mère... quelques élèves en ville ; et puis, les réparations que l'on va faire à l'école !

OUDOIRE.

Oh ! les réparations, c'est moi que ça regarde.

RIVOLLET, insistant.

Enfin, vous ne refusez pas, on peut vous annoncer ?

NOÉMI, souriant.

A peu près !

MASURIER, revient vers Noémi.

Mademoiselle Lambert ?

NOÉMI, se retourne.

Monsieur le maire...

MASURIER.

Monsieur le délégué cantonal veut bien accepter

mon invitation à dîner pour ce soir, voulez-vous, sans façon, nous faire le plaisir d'être des nôtres, avec madame votre mère ?

NOÉMI, confuse.

Mais, monsieur, je ne sais si je dois...

MASURIER.

Oui, parbleu ! vous devez accepter... voyons ?

NOÉMI.

Je vais consulter maman... je vous demande une minute.

Elle sort.

OUDOIRE, à Baudrand qui la regarde sortir.

J'espère que vous leur avez raconté de belles affaires, vous, aux gamines : pensez-vous que ça leur serve à quelque chose ?

BAUDRAND, distrait.

Hein ?

OUDOIRE.

Je serais curieux de savoir combien ça fera de mères de famille toute cette jeunesse ?

BAUDRAND, convaincu.

Plus que vous ne supposez. On puise, aujourd'hui, de solides principes dans nos manuels d'instruction morale et civique.

OUDOIRE.

Bah ! quand la nature parlera, je ne vois pas ce qu'ils feront vos manuels. Pas vrai, monsieur Masurier ?

MASURIER.

Certainement, la nature a des droits ; cependant on en triomphe... Regardez mademoiselle Lambert ;

on ne peut pas dire qu'elle n'ait pas... de tempérament...

OUDOIRE.

Oh! elle est trop savante. Et puis, on n'oserait pas...

RIVOLLET, à mi-voix.

Allez donc demander au commis de la poste, s'il ose?

Mouvement d'attention générale.

OUDOIRE.

Quel commis?

RIVOLLET.

Le frisé! celui qu'on appelle M. Edmond.

MASURIER, rassuré.

C'est un parent de mademoiselle Lambert.

RIVOLLET, insistant.

Ce n'est pas une raison pour qu'il soit toujours fourré ici.

BAUDRAND, intrigué.

Vous êtes sûr?

RIVOLLET, montrant mademoiselle Lambert qui revient.

Demandez-le lui?

Oudoire prend le bras de Rivollet et lui parle bas.

NOÉMI.

Monsieur le maire, maman harassée par les fatigues de ces derniers jours, vous prie de l'excuser, et, vous comprenez, que je ne puis la quitter... je suis désolée...

MASURIER, s'incline.

S'il en est ainsi, je n'insiste plus.

BAUDRAND, *avec sollicitude.*

L'état de madame votre mère n'est cependant pas plus grave ?

NOÉMI.

Non, mais sa maladie noire la rend très faible, et j'ai toujours peur quand je la laisse seule.

BAUDRAND, *hésitant.*

Mais, vous n'êtes pas seule à Trimont, vous avez bien... un parent ?

NOÉMI, *étonnée.*

Un parent ?

BAUDRAND.

Oui, un jeune employé au bureau de poste.

NOÉMI, *avec indifférence.*

Oh, Edmond ! c'est un petit parent.

BAUDRAND, *rassuré, après un moment.*

En tous cas je suis là, ma pharmacie n'est pas très loin ; si vous avez besoin de moi, je suis à votre service.

NOÉMI.

Merci mille fois.

BAUDRAND.

A tout hasard je vais vous faire apporter un flacon d'élixir tonique et une bouteille de vin Baudrand.

Oudoire et les autres rient. Madame Démarié est entrée suivie de Clémence. Noémi l'aperçoit et fait un mouvement vers elle.

MADAME DÉMARIÉ, *l'arrête.*

Je vous en prie, mademoiselle, ne vous dérangez pas pour moi, continuez avec ces messieurs.

BAUDRAND, *salue.*

Nous avons terminé, madame, nous partions.

MASURIER.

Allons, ma chère demoiselle, encore une fois tous nos compliments.

Ils sont tous remontés vers la grille. Noémi les accompagne, puis revient vers madame Démarié et Clémence qui ont parlé pendant ce mouvement.

MADAME DÉMARIÉ.

Je vois avec plaisir que mademoiselle Lambert est très bien avec ces messieurs.

CLÉMENCE, d'un air pincé.

Mademoiselle est très bien avec tout le monde.

MADAME DÉMARIÉ.

Assurément!

Silence.

NOÉMI, arrivant, avec gaîté.

Eh bien! Madame Démarié, qu'y a-t-il?

MADAME DÉMARIÉ.

Mademoiselle, je vous fais toutes mes excuses pour la sottise de ma fille aînée... Elle comptait tant sur son prix d'honneur!... Enfin, je lui ai fait entendre raison et je viens chercher ses livres.

NOÉMI, à Clémence.

Mademoiselle Clémence, voulez-vous aller les prendre, maman a dû les serrer dans l'armoire.

Clémence sort par la gauche.

MADAME DÉMARIÉ.

Vous ne lui en voulez pas au moins?

NOÉMI, étonnée, riant.

Et pourquoi lui en voudrais-je? N'est-il pas naturel que l'on s'apprécie au-dessus de sa valeur.

MADAME DÉMARIÉ.

Vous êtes trop bonne, et nous vous aimons bien

toutes. (Elle s'asseoit sans façon sur un banc.) Excusez, il fait si chaud. Vous devriez venir quelquefois à nos réunions des Hospitalières Civiles ; vous verriez là, madame Charrost, la femme du notaire, madame Hardouin, madame Pelletier... ça nous ferait le plus grand honneur, et puis cela pourrait vous être utile sous bien des rapports.

CLÉMENCE, rentre.

Voici les livres, madame.

MADAME DÉMARIÉ, se lève, à Clémence.

Merci, mademoiselle, vous êtes bien aimable... (A Noémi.) Tâchez donc, mademoiselle Lambert, de venir dimanche à notre réunion ?

NOÉMI, l'accompagne vers la grille.

Ce sera avec grand plaisir, madame, si l'état de santé de ma mère le permet.

MADAME DÉMARIÉ.

Entendu, je vous annonce ! Au revoir, mesdemoiselles, et encore une fois, merci... Ne vous dérangez pas, non, non, je ne le veux pas; ne vous dérangez pas.

NOÉMI.

Au revoir, madame. (Elle revient et regarde Clémence qui, sur l'estrade, commence à enlever les guirlandes de fleurs.) Voyez-vous le prix d'honneur décerné à Marguerite Démarié ?...

CLÉMENCE, riant.

Le prix d'honneur d'étourderie !

Elles rient.

NOÉMI, plie le tapis de la table.

Est-ce ma faute si ma meilleure élève est la fille d'un maçon ?... Et, si mesdames les Hospitalières ne

sont pas contentes, cela m'est tout à fait égal. Mes chefs sont enchantés, c'est l'essentiel... M. Baudrand lui-même !..

CLÉMENCE, aperçoit M. Duthel, et surprise.

Ah ! Monsieur Duthel qui revient !

M. Duthel vient jusqu'à l'escalier de l'estrade. Noémi s'avance.

DUTHEL, embarrassé, hésitant et doucereux regarde de tous côtés.

Rebonjour, mademoiselle... Ces messieurs sont partis ?

NOÉMI.

Ils sortent, il y a deux minutes.

DUTHEL.

Oui !.. Ils ont dû aller au Café de l'Oise... (A Noémi en baissant la voix.) Pourrais-je vous parler un instant ?

NOÉMI, descend de l'estrade.

Mais, tant que vous voudrez, monsieur, prenez donc la peine de vous asseoir.

Elle avance une chaise, Clémence laisse les guirlandes et disparaît par la droite.

DUTHEL, s'asseoit ; Noémi s'asseoit à l'extrémité du banc.

C'est au sujet de ma plus jeune fille, vous savez qu'elle suit les cours chez les sœurs... J'ai mes idées, je respecte celles des autres, mais je garde les miennes. Ces messieurs s'imaginent pouvoir élever les enfants sans religion, je ne le pense pas ; mais la question n'est pas là... Ma fille vient d'échouer à ses examens d'aptitude. Si j'ai toute confiance dans la morale de ses maîtresses, je ne suis pas aussi convaincu de leur science ; je vous serais donc très reconnaissant, si vous vouliez pendant les vacances,

lui donner quelques répétitions. Voilà ce que je désirais vous demander. N'est-ce pas, inutile d'en parler?... Les vacances, c'est très joli, mais j'ai pensé que vous ne seriez peut-être pas fâchée d'occuper lucrativement ces loisirs?

NOÉMI, triste.

On a toujours besoin de gagner sa vie!

DUTHEL.

Alors, vous viendrez à la maison, quand il vous plaira, votre heure sera la nôtre, et vous nous permettrez de vous considérer plutôt comme une amie qui veut bien donner des conseils à une jeune amie, que comme un professeur au cachet; c'est dit?

NOÉMI, embarrassée.

Il m'est bien difficile de refuser une offre aussi délicatement présentée et je vous en remercie beaucoup...

DUTHEL, interrompant.

Comment; mais c'est nous qui vous remercions, mademoiselle, de bien vouloir consentir à instruire notre fillette. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas être millionnaire et de ne pouvoir reconnaître assez dignement votre obligeance.

NOÉMI, sourit.

Oh! sur ce sujet nous nous entendrons toujours.

Madame Lambert est entrée sans être remarquée, s'est arrêtée.

DUTHEL.

Vous êtes mille fois aimable. (Après une pause, s'inclinant.) On a bien raison de dire que les grâces du visage sont toujours associées aux qualités de l'esprit et du cœur.

NOÉMI, se lève.

Excusez-moi, monsieur, mais je ne suis pas habituée aux compliments... surtout comme cela à brûle-pourpoint !

DUTHEL, se lève.

Je n'ai pourtant pas encore dit tout ce que je pensais.

NOÉMI, souriante.

Alors, ce sera pour la prochaine fois.

DUTHEL.

Si vous voulez. (Il aperçoit madame Lambert.) Madame! (Il la salue ; et, à Noémi.) Pour nous résumer, je puis annoncer à ma femme que vous acceptez?

NOÉMI.

Mais, certainement, monsieur.

DUTHEL, s'incline.

Merci, mademoiselle, et à bientôt... le plus tôt possible. (A madame Lambert.) Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (A Noémi qui l'accompagne vers la grille.) Bonsoir, mademoiselle Lambert.

Il sort.

NOÉMI, revient vers sa mère, très exubérante.

Oh ! maman, maman. Nous voilà heureuses, nous voilà riches! un bon génie nous a conduites dans ce pays... (Elle l'embrasse.) Quels braves gens ! et comme je les aime ! (La mère descend.) Tout à l'heure c'était à qui protesterait le mieux de son dévouement : « Mademoiselle, je parlerai de vous en haut lieu, vous pouvez y compter... Ma chère demoiselle, n'oubliez pas que ma famille et moi sommes tout à votre disposition, usez et abusez. » Et les encouragements! les félicitations! « c'est étonnant ce que vous obtenez de vos élèves! Votre école est une école modèle.

Il faut absolument qu'on le sache, que votre situation grandisse en raison des services éminents que vous rendez... » et tant d'autres choses! Ah! si tu les avais entendus.

MADAME LAMBERT, *froidement.*

Je les ai entendus.

NOÉMI, *toujours exubérante.*

M. Oudoire veut que j'aille me reposer chez lui à la campagne, il met sa voiture à ma disposition. M. Rivollet m'invite à aller passer une partie des vacances chez sa sœur, et M. Masurier, tenait énormément à nous avoir à dîner avec le délégué cantonal M. Baudrand, le pharmacien, celui qui me fait des saluts jusqu'à terre. Je ne t'en ai pas parlé; j'ai refusé.

MADAME LAMBERT, *inquiète.*

M. Duthel qu'est-ce qu'il voulait?

NOÉMI.

Oh! M. Duthel, petite mère, c'est bien mieux! Il veut que je donne des leçons à sa fille pendant les vacances. Ça va me faire trois élèves, je gagnerai beaucoup d'argent! nous aurons bientôt payé toutes les dettes et nous pourrons faire des économies!

Elle l'embrasse encore.

MADAME LAMBERT, *triste.*

Ne va donc pas si vite!

NOÉMI, *étonnée.*

Mais je ne vais pas trop vite! Ma situation n'est-elle pas sûre maintenant? Je ne suis plus adjointe, je suis directrice, petite mère, directrice! Et je ne pense pas changer de poste de si tôt... Je le voudrais qu'on me retiendrait de force!

MADAME LAMBERT, *s'asseoit.*

Pauvre petite, si tu crois tout ce que l'on te dit !

NOÉMI.

Pourquoi n'aurais-je pas confiance dans les promesses qui me sont faites? pourquoi ces messieurs ne seraient-ils pas sincères?

MADAME LAMBERT.

On est toujours empressé auprès d'une jeune fille qui n'est pas trop mal tournée.

NOÉMI, *avec bouderie.*

Tu vois des méchants partout, pauvre maman ! Chasse donc une bonne fois toutes ces vilaines idées et souris un peu.

MADAME LAMBERT, *triste.*

J'ai trop vécu, mon enfant, la vie a détruit en moi trop d'espérances ; je ne crois plus à la joie en ce monde. Que ton avenir, à toi, soit assuré et que Dieu me rappelle à lui ; voilà tout ce que je demande.

NOÉMI, *jetant les bras autour du cou de sa mère.*

Maman! maman! ne parle pas ainsi ! Mais notre avenir à toutes deux est assuré ; nous allons être heureuses, riches, tu verras.

MADAME LAMBERT, *poursuivant son idée.*

J'aurais été tranquille, si je t'avais su mariée, j'aurais pu partir sans regret ; te laisser seule, seule dans cette école sans Dieu... entourée de tous ces hommes !

NOÉMI, *souriant.*

N'ai-je pas mes fillettes pour me protéger ? Leur innocence ne me défend-elle pas comme une haie d'églantine que nul n'oserait franchir?.. Et puis, qui donc menace ma tranquillité?

MADAME LAMBERT.

Les chiens flattent avant de mordre. (Une pause.) Ah! si tu avais épousé M. Florion!

NOÉMI, s'éloigne et prenant les guirlandes laissées par Clémence.

Florion, toujours Florion!.. Tu sais bien que c'était un marché... que je ne pouvais l'accepter!... (Après un soupir de la mère, revenant les guirlandes à la main.) Ah! oui, pardon, maman, je ne songeais qu'à moi!... Je ne prévoyais pas les années de misère auxquelles je te vouais, je ne supposais pas qu'il en coûtât tant pour s'acquitter et réhabiliter la mémoire de son père! mais (Avec énergie.) vois-tu, cette pensée de me donner en paîement à son créancier... à un homme que je ne pouvais aimer; cette pensée me révoltait plus que tout!

Elle reprend les guirlandes.

MADAME LAMBERT, secoue la tête.

Si ton père avait été là!

NOÉMI, occupée aux guirlandes tournant le dos à sa mère.

Oui, mais mon père nous a abandonnées! (Après un temps plus bas.) Aussi .. pourquoi s'est-il tué!

MADAME LAMBERT, indignée, se lève à demi.

N'accuse pas ton père, Noémi, ton père était un honnête homme!

NOÉMI, se récrie.

Ah! Dieu sait que je ne l'accuse pas, le pauvre père; mais, moi aussi, je suis une honnête femme, et c'est pour cela que j'ai préféré la misère au marché!.. (Posant les guirlandes, et soucieuse.) J'avais peut-être tort, je m'y serais faite, puisque la vie n'est qu'une habitude de misère à prendre! (Redevenant joyeuse.) Mais, au-

jourd'hui chère petite maman, ne parlons plus de cela, la situation est sauvée, sauvée, entends-tu? (Elle l'embrasse.) Ne t'alarme plus et n'attriste pas notre première joie.

Clémence entre une corbeille à la main et range les guirlandes dans la corbeille.

MADAME LAMBERT, baissant la tête.

J'ai peur!

NOÉMI, rieuse.

Je comprenais tes craintes autrefois, quand je préparais mes examens, alors que, sans savoir si j'arriverais, je passais la journée dans les livres!

MADAME LAMBERT, hausse les épaules.

Ah! les livres!

NOÉMI, vivement.

Je voudrais tant savoir! (Sérieuse.) Je vois tant d'inconnues dans la vie!

MADAME LAMBERT, grave après un silence.

Prie, tu n'auras plus d'inconnues.

Clémence sort.

NOÉMI.

Enfin, mère, autrefois, tu pouvais me dire, et Dieu sait si tu me l'as répété, les concurrentes sont nombreuses, il te faudrait des protections puissantes, tu n'arriveras jamais. Mais aujourd'hui tu vois, j'ai eu de la volonté malgré toi, j'ai réussi; et, malgré toi, je te rendrai heureuse. Quant à ceux que tu compares élégamment à une meute, ils ne m'effraient pas du tout; pas du tout!

MADAME LAMBERT, veut se lever.

Tant pis pour toi!

NOÉMI, la forçant à se rasseoir.

Voyons mère, ne parlons plus de ça, et organisons nos vacances. Je veux absolument que tu prennes des distractions. Si nous allions à Paris? (Mouvement de la mère.) Ce ne serait pas une dépense et les dames Chastaing nous recevraient de bon cœur...

MADAME LAMBERT, regardant Noémi avec terreur.

A Paris?...

NOÉMI.

Allons ailleurs, si Paris t'effraie?

MADAME LAMBERT, secouant la tête.

Ici! ailleurs! où que ce soit! qu'importe!

NOÉMI, tendre.

Fais-le pour moi, petite mère, pour moi!... Tu ne m'aimes donc plus?

MADAME LAMBERT, avec un soupir.

Je sens que je t'embarrasse! que je te gêne!

NOÉMI, très tendre.

O maman!

MADAME LAMBERT.

Je suis une épave que tu traînes à la remorque; mais, j'ai si peur de te laisser seule!

NOÉMI.

Pourquoi revenir sans cesse sur ce sujet!

Elle va ranger les chaises sur l'estrade.

MADAME LAMBERT, allant à elle.

Ecoute, il n'est plus question de M. Florion, nous connaissons un jeune homme très convenable, dont la position solide dans l'administration ne pourra qu'augmenter parce qu'il a des idées d'ordre et d'économie. Tu sais qu'il t'est tout dévoué et ne demanderait qu'à devenir ton mari...

NOÉMI, nette.

Ne parlons pas de ça aujourd'hui, maman, veux-tu?...

MADAME LAMBERT.

Ce serait au contraire le moment pendant les vacances, puisqu'il ne te déplaît pas.

NOÉMI, vivement.

Je n'ai pas dit cela.

MADAME LAMBERT.

Je croyais! Et il me semblait...

Silence. Noémi continue à ranger les chaises avec vivacité. Clémence entre par la droite.

CLÉMENCE.

Le garçon de M. Duthel vient d'apporter cela pour vous, mademoiselle.

Elle tend une lettre à Noémi.

NOÉMI.

Merci, mademoiselle Clémence.

Elle prend la lettre et se rapproche de sa mère, Clémence va enlever des trophées au fond, à droite.

MADAME LAMBERT.

M. Duthel... il aura réfléchi!

NOÉMI, qui a déchiré l'enveloppe et lu rapidement.

Vois, maman, combien tes soupçons étaient injustes. (Lisant.) « Mademoiselle, puisque nous sommes d'accord pour les lecons à donner à ma fillette, permettez-moi de m'acquitter immédiatement envers vous, comme cela il n'y aura point de malentendu. Votre dévoué... » (Elle déplie un billet de cinquante francs.) Quelle bonne idée! je vais vite lui accuser réception et le remercier...

MADAME LAMBERT, l'arrêtant.

J'espère bien que tu ne vas pas accepter cet argent?

NOÉMI.

Pourquoi donc pas?

MADAME LAMBERT.

Mais...

Elle s'interrompt, toutes deux se retournent.

MADAME DUJARDIN, entre vivement par la grille.

Enfin!... Enfin, la voilà!

NOÉMI.

Madame Dujardin!

Elle replie la lettre et le billet.

MADAME DUJARDIN, s'avance.

Enfin, je les trouve!... Ma chère amie, permettez-moi de vous embrasser. (Elle embrasse Noémi venue au-devant d'elle.) Ah! je suis bien contente pour vous. (Allant à madame Lambert.) Bonjour, madame Lambert. Je ne vous demande pas aujourd'hui comment va la santé, un jour comme celui-là tout le monde se porte bien! (A Noémi.) Quelle distribution de prix! quel succès! Ces messieurs sont enthousiasmés. Je leur ai parlé à tous! J'ai vite reconduit les petits enfants à l'école maternelle; j'ai recommandé à madame Roger de les surveiller et je suis revenue. J'ai donc interrogé tous ces messieurs, sans avoir l'air de rien; eh bien! tous, ils sont tous, comme je vous le dis, enthousiasmés!

NOÉMI.

Répétez-le donc bien à maman qui ne veut pas y croire!

Elle va vers Clémence et lui fait signe d'enlever aussi les drapeaux qui sont sur la rue, elles discutent un instant, puis Clémence descend dans le préau.

MADAME DUJARDIN, qui s'est tournée vers madame Lambert.

Comment, madame, vous ne le croyez pas? Savez-vous ce que jai entendu dire à M. Baudrand? (Confidentiellement.) il veut demander pour votre fille la mention honorable : c'est une preuve, je pense?

MADAME LAMBERT, distraite et impatiente cherchant à se rapprocher de Noémi.

Oui... oui...

MADAME DUJARDIN, s'asseyant sur un banc.

Du reste, il n'y a qu'une voix pour chanter les louanges de notre chère directrice, ce qui, entre parenthèses, est assez rare à Trimont où les gens n'aiment que trop à se contredire et à se tirer aux jambes.

Elle s'essuie le front.

NOÉMI, redescend tenant un faisceau de drapeaux, à madame Dujardin en souriant.

Je ne m'en aperçois guère!

MADAME LAMBERT, l'attirant près d'elle, à mi-voix.

Tu ne peux pas garder cet argent, voyons, Noémi, renvoie-le!

NOÉMI.

Mais, maman, je ne comprends pas...

MADAME LAMBERT.

Tu ne l'as pas gagné!

NOÉMI, riant.

N'aie pas peur, je ne le volerai pas.

MADAME DUJARDIN, qui s'est longuement essuyé le front.

Ah! vous savez vous y prendre, vous êtes maligne!

NOÉMI, étonnée se retourne.

Moi !..

MADAME DUJARDIN.

Je ne vous en blâme pas. Pour nous autres de l'enseignement, il est plus sage de chercher à contenter nos supérieurs que d'avoir la prétention de réformer les systèmes d'éducation. D'autant plus que tous ceux qui nous commandent sont, on peut le dire, des honnêtes gens. Regardez M. Masurier, le maire ?..

NOÉMI, souriant.

Quel bon papa !

MADAME DUJARDIN, charmée.

Et M. Baudrand ?..

NOÉMI.

Oh ! il est très bien, M. Baudrand, sérieux, instruit, une belle tête...

MADAME DUJARDIN,

Prenez qui vous voudrez dans la commission scolaire, il n'y en a pas un sur lequel on puisse dire ça ; seulement, ils sont jaloux de leur influence et ils aiment à se taquiner à nos dépens ; vous avez eu le *talent* de les mettre tous d'accord.

NOÉMI, va remettre les drapeaux à Clémence, qui apporte ceux de la rue et sort par la droite.

Je vous assure qu'il n'y a ni malice, ni calcul de ma part.

MADAME DUJARDIN, bon enfant.

Ce n'est pas à une vieille grand'mère comme moi, que l'on en conte !

NOÉMI.

Je dis ce que je pense, voilà tout mon secret.

Elle remonte sur l'estrade.

MADAME DUJARDIN, *secouant la tête.*

Oui, oui, cachez votre jeu; cachez-le bien, vous avez raison, ça ne me regarde pas!

MADAME LAMBERT, *à mi-voix, à Noémi, qu'elle a suivie sur l'estrade.*

Noémi, ce n'est pas convenable qu'une jeune fille accepte ainsi de l'argent!...

NOÉMI, *étonnée.*

Une jeune fille!... Mais, ma pauvre maman, je ne suis pas une jeune fille, je suis une institutrice...

MADAME LAMBERT, *sévère.*

Tu es une écolière!

NOÉMI, *sourit et hausse les épaules.*

Une écolière?...

MADAME DUJARDIN, *s'est levée et s'approche de Noémi.*

Mademoiselle Noémi? vous ne m'en voudrez pas de vous parler franchement?

Noémi se retourne.

NOÉMI, *allant à madame Dujardin.*

Je vous en prie au contraire, madame Dujardin?

MADAME DUJARDIN, *confidentiellement.*

Eh bien, vous avez failli tout gâter.

NOÉMI, *étonnée.*

Comment cela?

Madame Lambert prête l'oreille.

MADAME DUJARDIN.

Eh! en donnant votre prix d'honneur à la petite Simonnot, quand vous avez dans votre école des filles de conseillers municipaux! Heureusement, vous avez tout arrangé en refusant d'aller dîner chez le maire avec M. Baudrand.

NOÉMI, riant.

Je ne pouvais cependant pas le donner à la fille de M. Démarié!

MADAME DUJARDIN.

C'est arrangé je vous dis, n'en parlons plus; mais voulez-vous me permettre de vous donner un conseil d'amie? Puisque vous avez ces idées là, n'ayez jamais l'air de faire plus d'avances à l'un qu'à l'autre et soyez également aimable avec tous; je vous le répète, ce sont de braves gens, mais ils sont jaloux.

NOÉMI, net.

Rassurez-vous, madame Dujardin, je ne veux m'allier ni aux uns, ni aux autres, j'ai horreur des coteries et des querelles de clocher; et, vous ne me verrez pas plus aux réunions des Hospitalières qu'à celles des dames de l'Enfance. Je suis maîtresse d'école, je tiens à rester dans mon école, libre de moi, et ne désire point me mêler aux histoires et aux cancans du pays.

Elle s'éloigne vers la droite.

MADAME DUJARDIN, secouant la tête.

Oui, c'est très raisonnable; mais il n'y a pas que les querelles de clocher... quelquefois sans le vouloir... (Noémi s'arrête et se retourne. Madame Dujardin lui prend les mains.) Vous allez encore dire que je m'occupe de choses qui ne me regardent pas! que vous pouvez bien vivre comme bon vous semble et vous moquer des cancans... Excusez-moi, je suis une vieille femme ayant quelque expérience d'un pays où depuis vingt-cinq ans je fais la classe, vieille femme qui vous aime bien et vous parle dans votre intérêt.

NOÉMI.

Vous m'effrayez par tant de précautions oratoires. Qu'y a-t-il ?

Madame Lambert prête plus attentivement l'oreille.

MADAME DUJARDIN.

Ah ! ce n'est pas grave... Vous recevez ici... un jeune homme... un employé de la poste, je crois ?

NOÉMI.

Oui. Eh bien, qu'est-ce qu'il a fait ?

Madame Lambert s'approche.

MADAME DUJARDIN, avec embarras.

Il n'a rien fait de mal, certainement ; mais il vient trop souvent ici et on l'a remarqué.

NOÉMI.

Ah ! bah ! on a remarqué ça ?

MADAME LAMBERT.

M. Giraud est un peu notre parent, son père a épousé une nièce de mon mari.

MADAME DUJARDIN.

Oui, oui, je le sais. (A Noémi.) Malgré cela, ma chère enfant, croyez-moi, ne recevez pas aussi fréquemment ce jeune homme.

NOÉMI.

Pour quelle raison ?

MADAME DUJARDIN.

Dans votre intérêt et dans le sien. Il est votre parent, c'est fort bien ; mais les gens ne le savent pas, et...

NOÉMI, achevant vivement.

Ils peuvent supposer qu'il est prétendant à ma main ?

MADAME DUJARDIN, après hésitation.

Précisément, et c'est ce qu'il ne faut pas.

MADAME LAMBERT, étonnée.

Ce qu'il ne faut pas !

MADAME DUJARDIN.

Ce serait perdre votre situation, parce qu'ici on n'accepterait jamais votre mariage ; et ça se comprend.

MADAME LAMBERT, sèchement.

Je ne comprends pas moi, madame.

MADAME DUJARDIN, s'approchant de madame Lambert.

Voyons, ma bonne madame Lambert, mademoiselle votre fille par son travail est parvenue à se créer une position dans l'enseignement, alors que vous étiez toutes les deux abandonnées, désespérées, sans ressources, personne ne l'ignore. On s'est raconté en détail sa vie de privations et de dévouement ! on sait qu'elle est très méritante, par cela même elle attire toutes les sympathies et l'on est tout disposé à trouver admirable ce qu'elle fait.

MADAME LAMBERT, se récrie.

Mais ce qu'elle fait est très beau !

MADAME DUJARDIN, la retenant de la main.

Oui, laissez-moi dire. Qu'elle se marie maintenant et elle perd tout le bénéfice de cette situation exceptionnelle, ce ne sera plus que le femme du petit employé de la poste et on la regardera d'un tout autre œil. On s'en voudra de s'être apitoyé précédemment sur son sort ; et, l'on fera tant et si bien, qu'un jour on la forcera à demander son changement. Les gens sont comme ça, vous ne les referez pas.

Noémi a écouté sans mot dire, soucieuse, puis elle est retournée vers l'estrade.

MADAME LAMBERT, grave.

Alors, quand on élève les enfants des autres, il n'est pas permis d'en avoir à soi ?

MADAME DUJARDIN, en dehors.

L'enseignement n'a rien à voir là. J'étais bien mariée, moi, quand je suis venue ici, mon pauvre cher homme était instituteur, nos deux écoles n'en faisaient qu'une, et jamais l'administration n'a trouvé cela mauvais ; mais, je me place au point de vue des conditions spéciales dans lesquelles se trouve mademoiselle Noémi.

MADAME LAMBERT.

Vous voulez que ma fille reste seule, au milieu de tous ces hommes, jusqu'à ce que ..

MADAME DUJARDIN, scandalisée.

Oh ! Qu'est-ce que vous allez dire là, madame Lambert ?... Est-ce possible !

MADAME LAMBERT.

Je les ai entendus tout à l'heure !

MADAME DUJARDIN.

Ces messieurs sont bien trop respectueux, jamais ils ne se permettraient quoi que ce soit...

MADAME LAMBERT, net.

Je les ai entendus et je les ai vus : des chiens !

MADAME DUJARDIN.

Pour empêcher les chiens de mordre, vaut-il pas mieux les flatter que les contrarier ?

MADAME LAMBERT, sévèrement, s'éloignant vers l'estrade.

Ce n'est pas ma manière de voir, madame, et si ce sont là les conseils que vous donnez à ma fille, je ne vous en fais pas mon compliment.

MADAME DUJARDIN, d'un air pincé.

Je n'attends pas plus de compliments que de remerciements. En qualité de collègue j'ai fait part à mademoiselle Lambert de l'expérience acquise au cours d'une carrière longue et honorable. Qu'elle agisse comm eelle l'entendra !

NOÉMI, revenue près de madame Dujardin qui se dirige vers la grille.

Je vous en prie, madame Dujardin, ne soyez pas fâchée ! Vous savez comment est ma pauvre mère ?

MADAME DUJARDIN.

Certainement. Mais vous avouerez, mademoiselle, que l'on n'est pas très flattée de s'entendre traiter de certaine façon et d'être prise pour ce qu'on n'est pas !

Elle gagne vers la grille.

NOÉMI.

Je vous en prie.

MADAME DUJARDIN, se retournant.

J'aurais joliment voulu à votre âge, rencontrer une madame Dujardin qui m'avertît comme je le fais !

NOÉMI.

Je vous en suis très reconnaissante.

MADAME DUJARDIN.

Vous verrez plus tard, si j'ai tort, vous verrez.

On entend dans la rue une voix d'homme qui s'approche et chantonne le refrain du chœur. « Mais le jour gracieux, » etc.

NOÉMI, distraite par la voix et embarrassée.

Je n'en doute pas... madame... je n'en doute pas.

MADAME DUJARDIN, voyant son trouble.

Ah ! c'est votre jeune homme ?

NOÉMI, l'excuse.

Il vient nous voir parce qu'il n'a pas pu assister à la distribution des prix ; il était de service jusqu'à cinq heures.

EDMOND, entre un bouquet à la main.

Bonjour, mademoiselle Noémi !

NOÉMI.

Des fleurs ! Oh ! les jolies fleurs !

EDMOND, lui donne le bouquet en riant.

C'est la bonne qui les a coupées dans le jardin du receveur. (Se retournant vers madame Dujardin.) Bonjour, madame. (Madame Dujardin s'incline, à Noémi.) Figurez-vous que le chef ne voulait pas me laisser partir. Le jour où il règle les comptes de quinzaine, il est d'une humeur épouvantable ; il voulait encore me passer les chargements. Oh ! mais non, à cinq heures sonnant j'ai pris mon chapeau... Et chez vous ça a bien marché ?

NOÉMI.

Admirablement !

EDMOND.

Tant mieux, tant mieux ! (Apercevant madame Lambert, il va vers elle.) Et bonjour madame Lambert, comment cela va-t-il?

MADAME LAMBERT, hoche la tête pour indiquer qu'elle se moque de sa santé.

Peuh ! (Puis sans sourire, mais avec une expression de satisfaction.) Je suis bien contente de vous voir.

EDMOND.

Vous êtes vraiment trop bonne, madame Lambert, de me le dire.

MADAME LAMBERT.

Pourquoi êtes vous si rare? Pourquoi ne venez-vous plus?

NOÉMI, s'est éloignée de madame Dujardin attirée par Edmond.

C'est vrai.

EDMOND, entre la mère et la fille.

Je viens quand je peux... Je ne suis pas mon maître; lorsqu'on est employé et garçon, les chefs abusent; on est forcé d'obéir. (A Noémi, gaiement.) Alors on s'est bien amusé ici cet après-midi?

NOÉMI, gaiement.

Vous n'imaginez pas l'entrain, la gaîté. La petite Charolin a récité son compliment, (Insistant.) sans une seule faute; et les chœurs n'ont pas eu le moindre accroc!

Madame Dujardin redescend vers madame Lambert, lui fait des excuses à voix basse, puis lui prend la main entre les siennes.

EDMOND, faisant le railleur.

Oh! Oh! C'est bien invraisemblable!

NOÉMI, feignant la susceptibilité.

Vous doutez du talent de mes élèves?

EDMOND, railleur secouant la tête.

Je ne doute pas.

NOÉMI, fait un geste de mécontentement et s'éloigne un peu, mais toujours tournant le dos à madame Dujardin.

Ah! c'est fini! Je ne vous aime plus!

EDMOND.

Non, non, j'en suis convaincu, la petite Charolin n'a pas eu une seule hésitation, et les chœurs ont

chanté juste. C'était pour rire !... Rendez-moi votre affection ?

NOÉMI, revenant avec des demi-sourires.

Non, vous êtes trop taquin.

EDMOND, lui tendant la main.

Rendez-moi tout de même un peu de votre affection ?

NOÉMI, avec un sourire donnant la main.

Allons, oui, je vous la rends.

EDMOND, tenant la main et plus grave.

Tout entière ?

NOÉMI, légèrement.

Mais oui, tout entière ?

MADAME LAMBERT, à madame Dujardin.

Vous voyez !

NOÉMI, aperçoit madame Dujardin, dégage sa main de celle d'Edmond, sa figure s'assombrit subitement, à Edmond.

Oh ! Qu'est-ce que vous me faites dire là... on pourrait croire vraiment...

Elle se tourne vers madame Dujardin.

EDMOND, interdit.

N'est-ce pas en tout bien, tout honneur ?

NOÉMI, très net.

Même cela, il ne faut pas !

Elle va vers madame Dujardin qui lui tend la main.

MADAME DUJARDIN.

Allons, ma chère amie, je vous laisse. (S'adressant vaguement à tout le monde.) Au revoir.

EDMOND, sans faire attention à ce qu'il dit.

Bonsoir.

MADAME DUJARDIN, à mi-voix à Noémi qui ne lui a pas pris la main.

Vous ne m'en voulez pas au moins?

NOÉMI, net et douloureusement ironique.

Moi! Et pourquoi donc?... au contraire.

MADAME DUJARDIN, remonte vers la grille suivie de Noémi.

Si je me suis permis de vous parler ainsi, c'est que..

Le reste de la conversation se perd. Elles sortent par la droite.

EDMOND, revenu de sa surprise, à madame Lambert.

Madame Lambert, je vous en prie, dites-moi si j'ai prononcé un mot, une syllabe, qui ait pu froisser mademoiselle Noémi? (Elle fait signe que non.) Non, et vous avez entendu comment elle m'a parlé?

MADAME LAMBERT, triste.

Il ne faut pas lui en vouloir, elle est très nerveuse aujourd'hui. (Clémence revient sur l'estrade pour enlever les meubles.) Et puis, elle est mal conseillée!...

EDMOND, inquiet.

Qu'y a-t-il? Que lui a-t-on dit?

MADAME LAMBERT.

Parlez-lui, parlez-lui avec tout votre cœur, mon ami, elle vous écoutera peut-être; faites qu'elle vous écoute!

EDMOND, plus inquiet.

Mais que se passe t-il, dites-le moi?

Madame Lambert montre Noémi qui revient, et sort par la gauche.

NOÉMI, monte vivement sur l'estrade.

Mademoiselle Clémence, si vous voulez, nous allons rapidement rentrer le mobilier scolaire... les bancs

dans la salle d'école, les fauteuils au parloir... la table, ah! la table! (Elle va vers la table.) Emportons-la tout de suite!

Clémence prend le côté de la table le plus près de la porte. Noémi va prendre l'autre, Edmond l'arrête.

EDMOND.

Non! je ne le permettrai pas. Je suis venu pour vous aider. Laissez-moi au moins le plaisir de vous rendre ce petit service. (Il prend la table.) Asseyez-vous. (Il l'emporte avec Clémence.) Vous avez eu assez de fatigues aujourd'hui.

NOÉMI, lentement, en laissant tomber la voix.

Oh! ce n'est pas très pénible... pas très pénible.

Elle suit des yeux Edmond avec tendresse, son visage s'éclaire; elle est comme attirée par Edmond, puis elle se raidit, se ressaisit et va tristement vers un banc sur lequel elle se laisse tomber.

EDMOND, remonte sur l'estrade.

Je vais vous débarrasser tout cela... ce ne sera pas long!... vous allez voir!

Il prend les fauteuils et les chaises qu'il place l'une sur l'autre. Elle suit ses mouvements avec un sourire forcé. Clémence revient.

NOÉMI, à Clémence.

Ah! Mademoiselle Clémence, il faudrait aussi enlever l'exposition des dessins qui est dans la salle d'études.

CLÉMENCE, comprend.

J'y vais, mademoiselle.

Elle sort.

EDMOND, s'arrêtant dans sa besogne, descend de l'estrade et vient à Noémi.

Je vous en supplie, dites-moi ce que je vous ai fait?

NOÉMI, comme sortant d'un rêve.

Vous, mon ami, mais rien !

EDMOND.

Alors, que vous a-t-on dit contre moi ?

NOÉMI.

On ne m'a rien dit !

EDMOND.

Si, cette dame qui était là tout à l'heure. Ah ! je les connais les gens d'ici, potiniers, bêtes, méchants; quand vous les aurez subis comme moi pendant cinq ans..

NOÉMI.

Madame Dujardin ne m'a rien dit contre vous !

EDMOND, secoue la tête.

Oh! je parie bien?

NOÉMI, net.

Est-ce que vous douteriez de moi ?

EDMOND, embarrassé.

Non... mais...

NOÉMI.

J'ai simplement voulu vous faire comprendre que, dans ma situation présente, il ne convenait pas plus que l'on vous prît pour mon fiancé, que pour mon...

EDMOND.

Vous voyez bien qu'on vous a dit du mal de moi.. (s'asseyant sur le banc près d'elle.) Cependant, mademoiselle Noémi, mieux que personne, vous savez si j'ai jamais abusé des familiarités qu'autorise notre parenté... J'ai pour vous une vénération, un respect si grands, que j'aurais pensé commettre un sacrilège. Quand je vous ai vue ici, il m'a semblé que je n'é-

tais plus seul au milieu de ces paysans et de leurs horribles femelles, plus seul en ce monde. Si un sentiment plus fort a fait place à l'amitié, et, si je n'ai point dissimulé ce sentiment, c'est qu'il était sincère et que je croyais qu'il n'y avait pas de honte, pour un honnête homme d'aimer une honnête fille. J'avais cru...

NOÉMI, inquiète, regardant à droite.

Prenez garde, Clémence !

Clémence entre et monte sur l'estrade.

EDMOND, changeant de ton.

Alors... alors la petite Charolin a dit son compliment sans faute.

NOÉMI, souriant et balbutiant.

Il y a bien eu quelques anicroches... serments pour errements et partie pour patrie, mais on a compris tout de même.

EDMOND.

Ah ! (Clémence prend une chaise, descend de l'estrade et sort, Edmond la suit des yeux.) Oui, j'avais cru cela et j'avais cru que de votre côté, mademoiselle Noémi, mes démarches vous semblaient toutes naturelles et, comment dirai-je, que vous m'autorisiez, que vous m'encouragiez.

NOÉMI, gênée.

On laisse quelquefois paraître de ses sentiments plus qu'on ne doit.

EDMOND.

Je voyais votre existence si rude unie à la mienne si triste, et de nos deux misères nous faisions un bonheur. Votre vie laborieuse n'était plus exclusivement faite de sacrifice ; je sentais moins peser ma chaîne ; nous étions deux pour partager les peines et nos joies

se doublaient. Mais vous êtes la grande directrice, une savante, et je ne suis qu'un petit employé !

NOÉMI, *émue proteste.*

Oh ! ce n'est pas cela !

EDMOND.

Ma situation se fût améliorée ; notre administration favorise beaucoup les employés mariés, les chefs sont moins durs, l'avancement plus rapide. Je ne vous eusse pas donné le luxe et la richesse, notre ménage n'eût pas été celui d'un millionnaire; mais quel petit paradis je vous aurais fait et combien je vous aurais aimée, Noémi, ma chère femme!

NOÉMI, *se lève, nerveuse et émue.*

Taisez-vous! Taisez-vous, Edmond, je suis femme! faiblement femme, je vous en prie, laissez-moi mon courage, ne me tentez pas.

Elle porte sa main à ses yeux.

EDMOND, *durement.*

Vous êtes donc malheureuse aussi ?

NOÉMI, *très nerveuse.*

Je suis agacée... je suis nerveuse... je suis... je ne sais pas ce que je suis... (*Elle regarde à droite par où Clémence est sortie.*) Je voudrais!.. mais non, je ne veux rien... je ne dois pas vouloir... il ne faut pas...

EDMOND, *la serrant de près.*

Vous pleurez ?

NOÉMI.

Je vous en prie... je vous en supplie, laissez-moi, ne me dites rien, ne me parlez plus !

EDMOND, *très tendre.*

Noémi !

NOÉMI, se récriant.

Non, non, ne me faites pas dire le mot que j'aurai toute ma vie le regret d'avoir prononcé et dont nous nous repentirions tous les deux.

EDMOND.

Comment, je ne comprends plus?

NOÉMI, tendre.

Dans mon intérêt comme dans le vôtre, il faut que nous nous voyions moins souvent... très rarement.

EDMOND.

Alors, tout est fini !

NOÉMI, tendre.

Non, aimez-moi toujours bien... ayez confiance en moi !

EDMOND.

Et vous consentirez ?

NOÉMI.

Plus tard.

EDMOND.

Vrai ?

NOÉMI.

Je vous le promets ! (Apercevant Clémence qui revient, elle rit.) Ah ! mon ami, vous avez une singulière façon de rentrer les meubles !

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Une salle de l'école servant de bibliothèque, de bureau pour la directrice et de parloir. Elle est disposée de telle sorte que le mur du fond, sur lequel s'appuie la bibliothèque, est oblique. Dans ce mur, à gauche, une porte allant aux appartements, surélevée de deux marches : puis, dans le mur de gauche, une fenêtre avec rideaux. A droite, en pan coupé, une porte vitrée à deux battants, garnie de rideaux, ouvrant sur le préau. — Un mur nu au premier et deuxième plan, à droite. — Le mobilier est simple, en chêne blanc, sièges de reps vert. Une partie de la bibliothèque est fermée par un grillage. En avant, à droite, le bureau, un fauteuil derrière, une chaise sur le devant, cartonniers, tableaux, affiches, règlements. Table à ouvrage et chaises près de la croisée.

Madame Lambert, assise sur une chaise près de la croisée, égrène un chapelet. La porte des appartements est entr'ouverte, on entend des pas lourds et des voix qui résonnent dans un couloir.

UN MAÇON, à la cantonade.

Arrête ! posons les chevalets dans le couloir. (On entend le bruit du choc.) Va chercher les outils, maintenant !

DEUXIÈME MAÇON, cantonade.

Faut-il apporter des plateaux ?

PREMIER MAÇON, cantonade.

Non, y en a assez dans la cour pour s'échafauder.

Pendant cette réplique, la porte du préau s'est ouverte, Clémence est entrée.

CLÉMENCE, chapeau, ombrelle, sac.

Bonjour, madame Lambert!

MADAME LAMBERT, levant les yeux, surprise.

Ah ! c'est vous... déjà !

CLÉMENCE.

Oui, quinze jours de congé, je trouve que c'est suffisant. Le temps commençait à me durer, et je n'ai voulu des vacances que le plaisir. (Elle va et vient, pose son sac et son chapeau sur le bureau.) Puis, je me disais que mademoiselle devait être très ennuyée avec les réparations et que je pourrais bien venir un peu l'aider... Je croyais trouver tout en bouleversement (Regardant) et rien n'est encore commencé à ce que je vois? A quoi pensent donc ces messieurs ?

MADAME LAMBERT, triste.

Ces messieurs ! depuis huit jours ils ne sortent pas d'ici... ils discutent !

Elle pose son chapelet sur la table à ouvrage et reprend une broderie au crochet.

CLÉMENCE, parlant seule et prenant des temps.

Jamais les travaux ne seront finis pour la rentrée. Et notre rentrée va être forte !... A l'école des sœurs, la moitié des élèves doivent quitter ; et l'on m'a affirmé en ville, que les gens du bourg d'Oise allaient nous envoyer leurs enfants... L'école sera

la plus forte du canton... Mademoiselle est si aimée !

MADAME LAMBERT.

Oui !

Un silence.

CLÉMENCE, regardant autour d'elle.

Que c'est triste une école sans élèves !... La solitude, le silence... de grands murs lourds qui vous écrasent : on se croirait dans une prison, n'est-ce pas ?

MADAME LAMBERT.

Oui, c'est triste !

CLÉMENCE, prétentieuse et pédante.

Quand les enfants sont là riant et chantant, c'est tout autre chose : on respire, on est heureuse. Il semble au milieu de ces fillettes rieuses que l'on habite le pays des contes bleus et de fées, ce pays de la joie, où l'on ignore, paraît-il, les soucis, les chagrins et tous les ennuis... Quand elles sont là, moi, il me semble que je vis dans de la poésie.

On entend les pas des maçons.

UN MAÇON, à un autre, à la cantonade.

Pose donc ça là, eh ! fourneau !

CLÉMENCE, frissonnant.

Aujourd'hui, ces pas sonores, ces voix, d'hommes qu'on entend dans les corridors ; ça me fait froid dans le dos, ça me fait peur !...

MADAME LAMBERT.

Ça me fait peur, aussi.

CLÉMENCE, riant, prend son chapeau et son sac.

Bast ! les éclats de rire reviendront bientôt, madame Lambert, nous nous plaindrons alors que les

étourdies font trop de tapage et nous déclarerons les enfants insupportables !

Elle va pour sortir.

MADAME LAMBERT, l'arrête de la voix.

Mademoiselle Clémence ?... Ne m'aviez-vous pas, dans le temps, parlé d'un jeune homme que vous deviez épouser ?

CLÉMENCE, revient.

Oui, madame, un jeune homme de mon pays qui travaille chez le percepteur ; il a une écriture magnifique !

MADAME LAMBERT.

Et votre mariage ?

CLÉMENCE, s'asseoit près de madame Lambert.

Oh ! plus tard, quand je serai titulaire, quand j'aurai une école.

MADAME LAMBERT.

N'attendez pas trop longtemps. L'école est une bergerie, les loups rôdent autour et quand les brebis n'y sont pas, quelquefois ils attaquent le berger.

CLÉMENCE, souriant.

Mais autour de nous, je ne vois pas de loups ! je ne vois que d'excellentes personnes, très dévouées à mademoiselle ?

MADAME LAMBERT, grave.

Ce sont des hommes ! (Clémence reste sans comprendre. On entend la voix de Noémi dans le couloir, parlant aux maçons) Oui, vous verrez... vous comprendrez plus tard... mariez-vous !

NOÉMI, à la cantonade, aux maçons.

Ne commencez rien avant que M. Oudoire soit venu, c'est entendu ?

LE MAÇON, cantonade.

Oui, mademoiselle. Nous allons boire une chopine avec le compagnon.

NOÉMI, entrant. Clémence va vers elle.

Tiens! bonjour, Clémence. (Elles s'embrassent.) Mais, ma chère amie, il ne fallait pas revenir si tôt?

CLÉMENCE, avec un sourire affectueux.

J'avais hâte de rentrer pour vous aider un peu, comme il était convenu.

NOÉMI, lui prenant les mains.

Merci, Clémence. Eh ! bien, vous voyez, je n'ai pas encore déménagé... on nous oublie! (A madame Lambert.) Oh ! maman, je viens de recevoir une lettre de M. Rivollet, je n'ai jamais rien lu de plus drôle!

MADAME LAMBERT.

Quel est ce M. Rivollet?

NOÉMI, cherche la lettre dans sa poche.

Rivollet-Bardin, le marchand de chevaux, l'oncle des petites Bardin. (A Clémence.) Ecoutez, c'est du style, cela. (Elle lit.) « Mademoiselle. Déjà Cérès emportant la moisson dorée, la chasseresse Diane va courir nos bois, tout l'Olympe y passera. Attendrons-nous toujours Minerve ? »

CLÉMENCE, pédante.

Il a dû copier un lexique.

NOÉMI.

Il ne reste malheureusement pas sur ces hauteurs. « Nous avons cependant de vous une promesse ferme. » Quelle chute! « et nous espérons bien, avant que *vendémiaire* ne rougisse les coteaux, voir apparaître notre déesse ».

CLÉMENCE, riant.

Il eût dû mettre ce billet en vers.

NOÉMI.

« Nous escomptons donc, par avance, le plaisir que nous causera dimanche prochain votre gracieuse visite, sûrs que vous ne voudrez pas tromper une si douce espérance... Veuillez agréer, mademoiselle, etc... On vous attendra à la gare des Anglettes au train de dix heures trente. » On a de la littérature à Trimont! Qui ose parler de madame de Sévigné?

CLÉMENCE.

C'est trop court.

Elles rient.

MADAME LAMBERT, sérieuse.

Et tu iras dimanche, chez ce monsieur?

NOÉMI.

Ce n'est pas chez lui, c'est chez sa sœur, madame Bardin; nous irons toutes les deux, ça te promènera.

MADAME LAMBERT.

Oh! moi, je ne vais nulle part!

NOÈMI.

J'ai promis, M. Rivollet est de la commission scolaire, il est très influent, nous ne pouvons lui refuser, ce serait l'indisposer gravement et me faire le plus grand tort.

MADAME LAMBERT.

Je ne t'empêche pas d'y aller... tu es libre.

Clémence sort par la porte du fond.

NOÉMI, tendre.

Tu sais bien que je ne consentirais jamais à te laisser. Pourquoi ne viendrais-tu pas? tu n'es pas malade?

MADAME LAMBERT.

Je te l'ai dit, je ne sors plus de chez moi.

NOÉMI.

Non, tu as d'autres raisons, tu n'es pas contente ; ça te chagrine que j'aille chez les Rivollet?

MADAME LAMBERT, dure.

Qu'est-ce que cela fait!... Tu es assez grande pour savoir te conduire; agis selon ta conscience.

NOÉMI.

L'appui de M. Rivollet nous sera très utile, je vais être obligée de demander des adjointes...

MADAME LAMBERT.

Vas-y !

NOÉMI, maîtrise un mouvement d'impatience.

O mère, mère, tu n'aimes plus ta fille !

MADAME LAMBERT.

Ma fille n'écoute plus sa mère.

NOÉMI, tournant la conversation.

C'est bien, puisque ça te contrarie que j'aille aux Anglettes, je n'irai pas, n'en parlons plus... Tu vois, me voilà toute consolée.

MADAME LAMBERT, triste.

Oui, et puis tu diras que je te conseille mal, que je nuis à ton avancement, que je te tyrannise : tu écouteras les étrangers.

NOÉMI, l'embrassant, s'asseoit près d'elle.

Non, je dirai que tu es ma bonne, mon excellente maman.

MADAME LAMBERT, douloureusement, avec hésitation.

C'est que, vois-tu, ma pauvre enfant, j'ai plus l'expérience de la vie que toi... Je connais les hom-

mes... Je sais ce dont les plus honnêtes sont capables. (Silence. Mouvement de grande attention de Noémi. Madame plus grave.) Ton père — il faut que tu le saches — m'a rendue... bien malheureuse !

NOÉMI, stupéfaite.

Mon père ?

MADAME LAMBERT, après un silence, net et sans larmes.

C'était le plus excellent des hommes, mais il rencontra... une personne, et... il fut tout autre. Lui si bon, lui si doux, il devint pire qu'une bête !... pire!.. (Baissant la voix.) un jour, il m'a frappée ! Lui !

Silence.

NOÉMI, stupéfaite.

Mon père ?

MADAME LAMBERT, sans répondre.

Tu ne peux soupçonner, quand ils désirent, combien les hommes sont traîtres et lâches... (Avec une tendresse émue.) Comprends-tu maintenant, pourquoi j'ai peur ?

NOÉMI, troublée.

Tu ne m'avais jamais dit cela ?

MADAME LAMBERT, très émue.

Parce que j'hésitais à sacrifier la mémoire de ton père au bonheur de son enfant... aujourd'hui, Dieu me pardonnera, il le fallait.

NOÉMI, grave et songeuse.

Est-ce possible ! Que sommes-nous donc ?... Que veulent-ils de nous ?

Elle reste les yeux fixes dans le vide. — Edmond entre par la porte du préau.

NOÉMI, se lève et brusquement.

Vous ?

EDMOND, sans remarquer le ton, très tristement.

Bonjour, mademoiselle Noémi, bonjour, madame Lambert.

NOÉMI, radoucie.

Je croyais vous avoir prié, mon cher monsieur Edmond, de suspendre vos visites?

EDMOND, s'avance vers madame Lambert.

Oui, mademoiselle ; mais...

NOÉMI, radoucie, ayant pitié de la tristesse d'Edmond.

Puisque vous vous rappelez nos conventions, pourquoi profitez-vous de ce que les ouvriers laissent la grille ouverte pour entrer furtivement et les enfreindre?

EDMOND.

Il me fallait absolument vous voir...

NOÉMI, tristement ironique.

Pour me dire que vous ne pouvez pas plus longtemps supporter notre séparation et que vous souffrez trop!... (Se rappelant les paroles de sa mère). Vous êtes un homme, vous aussi !

EDMOND, étonné.

Mademoiselle, ce n'est pas ça... je vous jure que ce n'est pas ça... c'est bien plus grave!

NOÉMI, à Clémence qui est entrée par la porte des appartements.

Qu'y a-t-il?

CLÉMENCE, sur le pas de la porte.

M. Masurier est là, dans le préau...

Elle montre la porte du préau et sort.

NOÉMI.

Ah! enfin! (A Edmond vivement.) Mon cher monsieur

Edmond, si vous avez vraiment une communication grave à me faire, parlez à maman, je n'ai pas le temps de vous entendre en ce moment; à tout à l'heure...

Elle sort par la porte du préau.

EDMOND, ému, après l'avoir vue sortir.

Ah! madame Lambert, je n'ai rien osé dire devant mademoiselle Noémi, elle est de trop mauvaise humeur aujourd'hui. Figurez-vous... l'on a porté plainte contre moi au directeur du département! D'un instant à l'autre je m'attends à recevoir mon changement.

MADAME LAMBERT, effrayée.

Une plainte; pourquoi?

EDMOND.

Un de mes camarades qui est à la direction m'écrit qu'elle est signée par plusieurs habitants de Trimont, apostillée par le maire, et que, l'on ne peut manquer de prendre contre moi, des mesures disciplinaires.

MADAME LAMBERT.

Mais de quoi se plaignent-ils? il faut protester!

EDMOND, accablé.

Et que voulez-vous que je réponde!... ils ont raison!... En prenant le règlement au pied de la lettre, j'ai contrevenu à la discrétion professionnelle! Mais, ça avait si peu d'importance...

MADAME LAMBERT.

Qu'avez-vous donc fait?

EDMOND, s'asseyant.

C'est le jour de la distribution des prix... on m'avait transmis le télégramme annonçant l'augmenta-

tion de traitement de mademoiselle Noémi, j'ai cru bien faire en lui envoyant par notre facteur copie de cette bonne nouvelle. Le mal n'était pas grand, voyons? je ne faisais de tort à personne?... Mais, je vois d'où vient le coup; le facteur, que ça ennuyait de porter le télégramme jusqu'ici, m'a dénoncé, et le receveur qui m'en veut, a fait le reste!

MADAME LAMBERT, *secouant la tête.*

Ne les accusez pas... C'est ma fille.

EDMOND, *stupéfait.*

Mademoiselle Noémi!

MADAME LAMBERT.

Elle l'a dit à ces messieurs, sans y prendre garde, le jour de la distribution... Et ils se sont emparés de ce prétexte! (*Après un soupir.*) Enfin, si vous ne le leur aviez pas fourni, ils en auraient trouvé un autre!

EDMOND.

Un autre?

MADAME LAMBERT.

Oui, parce que vous les gênez.

EDMOND.

Je les gêne, moi; et, en quoi?

MADAME LAMBERT.

Vous ne devinez pas?

EDMOND.

Qu'est-ce que ça peut faire à Masurier et aux autres que je sois ici, ou ailleurs? (*Frappé d'une idée.*) L'un d'eux recherche la main de mademoiselle Noémi?... Voilà ce qu'elle voulait me faire entendre quand elle m'a dit que nous devions cesser de nous voir, dans l'intérêt de sa situation et de la mienne!... Elle n'osait me demander de rompre!... Elle pensait que le

temps et les autres nous sépareraient! (Il se lève plutôt geignard que furieux.) Je ne suis pas délégué cantonal comme M. Baudrand, moi! Je ne jette pas l'argent par les fenêtres comme M. Rivollet, moi! Je ne suis pas un notable! je ne suis qu'un pauvre petit employé, je ne pouvais lui offrir que la misère régulière à tant par mois!

MADAME LAMBERT.

Vous vous trompez!

EDMOND, attristé comme d'une affaire manquée.

Je ne me trompe pas, seulement j'avoue que je suis étonné, après les promesses qu'elle m'avait faites!... Après les témoignages d'amitié que j'avais donnés à mademoiselle Noémi, je pensais avoir droit à plus de franchise.

MADAME LAMBERT.

Elle vous aime, elle n'aime que vous!

EDMOND.

Alors?

MADAME LAMBERT, grave.

La tête est en lutte contre le cœur!

EDMOND.

De quel droit les autorités de Trimont interviendraient-elles dans cette lutte, s'il n'y avait un projet de mariage?

MADAME LAMBERT, désespérée se lève.

Ah! si seulement c'était un mariage!

EDMOND, stupéfait.

Comment! et... vous permettriez... vous toléreriez... madame Lambert?

MADAME LAMBERT.

Elle n'écoute plus sa mère!

EDMOND, *scandalisé.*

On se fâche... on ordonne, on oppose son autorité !

MADAME LAMBERT.

Je n'en ai plus le courage.

Elle va vers la porte des appartements.

EDMOND, *délibérément.*

Je lui parlerai, moi.

MADAME LAMBERT.

Vous n'obtiendrez rien. (*On entend rire Noémi derrière la porte du préau.*) Entendez !

Elle sort.

Noémi ouvre la porte et s'efface pour laisser passer M. Masurier.

NOÉMI, *riant.*

Un cours de bonne grâce ; qu'en pensera M. l'inspecteur ?

Elle rit.

MASURIER, *paraît et se tourne vers Noémi.*

M. Liéthard ? Il en sera enchanté.

Il entre, aperçoit Edmond et le regarde avec surprise.

NOÉMI, *vivement présentant Edmond.*

M. Edmond Giraud, notre parent !

MASURIER, *sans prêter attention.*

Ah ! oui, très bien, très bien... (*Il se tourne vers le mur de droite.*) Alors, c'est décidément ce mur que nous mettons à bas.

NOÉMI.

Celui-ci, oui, monsieur le maire.

Pendant que M. Masurier va tâter le mur avec sa canne, elle regarde Edmond et lui fait signe de s'en aller.

MASURIER.

Diable ! un mur en moellons !...

NOÉMI, à Edmond.

Je vous en prie, Edmond, nous avons à causer, laissez-nous.

EDMOND.

J'ai absolument besoin, moi, de vous parler!

NOÉMI, le conduisant vers la porte des appartements.

Entendu... tout à l'heure, tant que vous voudrez.

Il sort.

MASURIER, qui s'est assis sur la chaise près de la table à ouvrage, désignant la porte par où est sorti Edmond.

C'est ce jeune homme qui est votre messager de bonnes nouvelles?

NOÉMI, simplement.

C'est un très brave garçon, qui nous est très dévoué... Voulez-vous que je vous montre comment les plans sont modifiés.

Elle va vers la bibliothèque.

MASURIER, se récrie.

Pas la peine, je comprends très bien! Vous voulez démolir le mur qui est là, prendre la petite cour qui se trouve derrière et faire une grande salle de classe.

NOÉMI, s'asseyant à quelque distance de Masurier.

Précisément. M. Baudrand a approuvé.

MASURIER, approuve évasivement.

Pour ma part, je n'y vois pas d'inconvénient. Du moment que cela vous plaît et que l'architecte assure que le travail ne dépassera pas les crédits, ça va... Seulement, il faut qu'Oudoire se mette tout de suite à l'ouvrage. (Il s'approche et change de ton.) Pour en revenir à mon cours de bonne grâce, l'idée n'est pas aussi bizarre que vous pensez?... On dégrossit... intellectuellement nos petites paysannes et on leur laisse

des manières de vachères, ce n'est pas logique. Et nos filles, avec un professeur tel que vous, deviendraient les plus accortes de la terre.

NOÉMI, riant.

Oh! monsieur le maire! vous êtes trop indulgent... (Changeant de ton.) Croyez-vous, monsieur le maire, qu'il ne vaudrait pas mieux, sur le préau, mettre des fenêtres plutôt qu'un vitrage?

MASURIER, cherchant à comprendre.

Sur le préau... des fenêtres... oui. Mon Dieu, oui... des fenêtres...

NOÉMI.

M. Baudrand est aussi de cet avis. Il prétend que ce sera plus chaud.

MASURIER, se lève et marche, jouant avec sa canne.

Baudrand, Baudrand! C'est un drôle de corps que votre Baudrand!... On dirait qu'il fait exprès de n'être jamais là quand il me donne rendez-vous et d'y venir quand je n'y suis pas... (Narquois, se rapprochant.) Il doit vous faire la cour?

NOÉMI, étonnée et soucieuse.

M. Baudrand me fait la cour?

MASURIER, va de long en large, en ricanant.

Il n'y en a pas de plus passionnés que ces bons apôtres! ils n'ont pas l'air d'y toucher!... Mais ils se rattrapent dans l'intimité de la contrainte qu'ils ont devant le monde.

NOÉMI, insistant.

Et vous pensez... que...

MASURIER, s'arrête près du bureau, puis remonte derrière et redescend.

Il vous déplaît? (Noémi fait un geste de dénégation qu'il

ne voit pas.) Ma foi, je le comprends. Baudrand n'a rien pour plaire à une femme... On lui a donné bien des diplômes, mais il n'en aura jamais pour ça. Il ne connaît rien à la plaisanterie, il ne sait ni s'amuser, ni être gentil; parlez-moi de bons vivants comme nous! On n'a pas peur de rire!... Votre Baudrand (Pouffant de rire.) il sent la pharmacie! on dirait qu'il emporte son officine avec lui quand il sort! il est aussi gai que ses bocaux! (Arrêté.) Vous a-t-il au moins donné quelques flacons de vin, Baudrand?

NOÉMI, restée debout près de la table à ouvrage.

Il en a envoyé à ma mère.

MASURIER, frappe sur le bureau en riant.

Je l'aurais parié, il en empoisonne tous ses amis... (Arrêté devant le bureau.) Voulez-vous mon avis? Eh bien, Baudrand n'est bon qu'à faire un mari trompé; c'est pas ce qu'il vous faut.

NOÉMI, poussant Masurier.

Pourquoi voulez-vous que M. Baudrand me fasse la cour?

MASURIER, galant remonte vers Noémi.

Parce qu'il est naturel, quand une personne jolie et distinguée arrive dans un pays comme le nôtre, qu'on en soit amoureux... Vous ne vous doutez donc pas du pouvoir qu'il y a dans ces deux jolis yeux-là?

NOÉMI, sérieuse.

Je sais que certaines femmes ont le pouvoir de rendre les meilleurs des hommes lâches et méchants, est-ce ce pouvoir que j'ai?

MASURIER, s'approche et aimable.

Vous les rendez, au contraire, doux et tendres comme des petits agneaux... (Changeant de ton.) Vous donnez

des leçons maintenant à la fille de Duthel, c'est un connaisseur. (Soupçonneux.) Il ne vous l'a pas dit, ce vieux scélérat, que vous nous tourniez la tête à tous ?...

NOÉMI, pouffant de rire, s'éloigne.

M. Duthel !

MASURIER.

Oui, un particulier auquel je ne me fierais pas !

NOÉMI, riant adossée à la table à ouvrage.

Un grand-père !

MASURIER, s'asseyant au bord de la chaise et regardant Noémi en face.

Croyez-vous que les galants de vingt ans soient les meilleurs ?... Erreur, ma chère demoiselle, les jeunes gens aiment en égoïstes, pour eux c'est le plaisir qu'ils reçoivent ; pour nous, les hommes mûrs, c'est celui que nous donnons. On y perd peut-être en poésie, mais on y gagne l'affection sérieuse et fidèle d'amis, aussi soucieux de leur réputation que vous pouvez l'être de la vôtre, d'amis discrets. (Il s'est à demi levé et lui touche le bras.) Comprenez-vous, ma chère demoiselle Lambert ?

NOÉMI, se dégageant du côté du bureau en souriant.

Je comprends que, si j'étais coquette, je pourrais croire à une déclaration.

MASURIER, la suit.

Et, si c'en était une ?

NOÉMI, riant aux éclats, remonte.

Alors j'en rirais de tout mon cœur !

MASURIER, vexé.

Je ne vois pas ce qu'il y a de si ridicule. Ne suis-je pas votre plus vieil ami ici ? N'ai-je pas pu, mieux que

les autres, apprécier vos qualités, puisque j'avais pris à tâche de vous défendre, de vous soutenir...

NOÉMI, sérieuse.

Je vous ai, monsieur le maire, beaucoup de gratitude pour votre bonté ; votre amitié m'est précieuse ; et c'est pour ne point la perdre, que je ne veux voir dans vos paroles d'aujourd'hui que flatteuse politesse. (Malicieuse.) Je m'en tiens aux sages maximes que que vous énonciez le jour de la distribution des prix.

Elle va vers la porte des appartements.

MASURIER.

Oh ! ça, c'était un discours! (Riant.) Vous pensez bien qu'on ne va pas raconter ces choses-là devant les enfants !

NOÉMI, ironique, se retourne.

On m'avait affirmé qu'un honnête homme ne pouvait dire que ce qu'il pensait ; est-ce que?...

MASURIER, la main sur la poitrine.

Je suis un honnête homme, je m'en flatte, seulement, je ne suis pas un curé, moi, et je pense que, si l'on nous donne la vie, c'est pour en jouir. (S'approchant.) Avez-vous quelquefois songé... à... l'amour ?

NOÉMI, vient à lui et après l'avoir regardé fixement.

Croyez-vous que ce soit bien indispensable à l'agrandissement de l'école ?

MASURIER, penaud redescend.

Ah !... très bien !... vous me remettez à ma place !... je ne dis plus rien !... Il paraît que j'étais indiscret... d'autres seront plus heureux... (Il prend son chapeau laissé sur la petite table.) Vous ne m'en voulez pas de toutes les bêtises que je vous ai débitées ?

NOÉMI, *souriant, redescend du côté du bureau.*

Oh ! monsieur le maire, pouvez-vous supposer : pour un badinage.

MASURIER.

Quand je vous dis que vous êtes adorable ! Vous êtes la déesse de la grâce et de la sagesse.

NOÉMI, *en avant, adossée au bureau.*

C'est justement ce que m'écrivait tout à l'heure M. Rivollet !

MASURIER, *indigné s'approchant d'elle, à mi-voix.*

Rivollet, encore un joli godelureau celui-la ! un homme d'écurie qui traite les femmes comme des chevaux et se flatte de les faire trotter en cercle... ! Je ne vous fais pas mon compliment ! Un noceur que l'on voit rouler avec des poupées qu'il fait venir de Rouen ! L'année passée il est resté pendant un mois, à Dieppe, avec une !... (*Lui frappant sur le bras.*) Ne fréquentez pas ce garçon-là, croyez-moi... (*Madame Lambert est entrée sur ces derniers mots ; Masurier la voit et change de ton, il semble inspecter le mur. Noémi lui tourne le dos.*) Mon Dieu... ce que vous m'avez expliqué là me semble tout à fait bien... Prévenez Oudoire de se mettre tout de suite à la besogne, il faut qu'il ait fini pour la rentrée.

NOÉMI.

Oui, monsieur le maire.

MASURIER, *gagne vers la porte.*

Ne craignez pas de le bousculer un peu, il n'est jamais pressé ; il passe sa journée au café !... Et, s'il ne marche pas, faites-le moi savoir. (*Se retirant.*) Madame Lambert, j'ai bien l'honneur...

Noémi se retourne et surprise voit sa mère. Masurier sort, Noémi l'accompagne. Madame Lambert remet silen-

cieusement les chaises en place près de la table à ouvrage.

NOÉMI, *revient.*

Il a la sympathie un peu démonstrative ; mais, il est amusant! Avec quelle aisance il exécute ses amis! ça fait plaisir... tu as entendu?

MADAME LAMBERT.

Non!

NOÉMI, *se retournant.*

Est-ce qu'Edmond est parti?

MADAME LAMBERT.

Oui, il devait reprendre son service à cinq heures.

NOÉMI, *regarde fixement sa mère.*

Qu'as-tu, mère?... Tu as pleuré?

MADAME LAMBERT, *se passe la main sur les yeux.*

Non, ce sont mes mauvais yeux.

Elle fouille dans la table à ouvrage.

NOÉMI.

Et... t'a-t-il dit ce qu'il avait de si pressé à me faire savoir?

MADAME LAMBERT, *fouillant dans la table.*

Il a son changement.

NOÉMI, *brusquement.*

Son changement?

MADAME LAMBERT.

Oui.

NOÉMI, *triste.*

Pauvre garçon, il avait demandé à partir et n'avait rien osé me dire.

MADAME LAMBERT.

C'est par mesure disciplinaire... Il t'avait communiqué une dépêche privée et...

NOÉMI, étonnée.

A moi!

MADAME LAMBERT.

Oui, celle par laquelle on annonçait ton augmentation de traitement,

NOÉMI après un temps, grave.

Ah!

Elle remonte vers le fond.

MADAME LAMBERT après un silence.

Tu vois, ils ne sont pas aussi amusants que tu le croyais.

NOÉMI, très agitée.

Ce n'est pas possible! Ce serait trop bête! Ils auraient bien pensé qu'une telle injustice au lieu de me détacher d'Edmond. ne ferait que me le rendre plus cher. Qu'il nous restait toujours la ressource de nous écrire. Non, encore une fois, ce n'est pas possible! J'irai voir ces messieurs, je leur parlerai, je leur dirai que j'ai répété ce que tout le monde disait dans le pays, qu'il n'y a pas eu indiscrétion commise, et ils interviendront.

MADAME LAMBERT.

Qui iras-tu voir?

NOÉMI, après hésitation.

J'irai chez M. le maire...

MADAME LAMBERT.

Justement il a, paraît-il, apostillé la plainte!... Et, à quel titre lui parleras-tu?

NOÉMI.

Au titre de...

Elle s'arrête.

MADAME LAMBERT, tristement.

Tu doutes à présent : tu sens que le cercle se resserre autour de toi, tu croyais les tenir à distance, ils gagnent du terrain. Tu pensais qu'ils allaient se dénigrer les uns les autres, ils s'entendent tous... Pourquoi ne m'as-tu pas écoutée?... Tu aurais épousé...

NOÉMI, très agacée, mais de bonne humeur.

Oui, mère, oui, mère, je sais, si j'avais épousé Florion tous nos malheurs passés et futurs eussent été évités, (Ironique.) parce que, lorsqu'une jeune fille ne se vend pas à un mari, elle ne peut moins faire que de se donner aux autres ; eh bien, nous verrons !

MADAME LAMBERT, fâchée.

Va donc trouver M. le maire et solliciter pour Edmond.

Elle va pour sortir par la gauche.

NOÉMI, riant.

Certainement j'irai ! Et il m'accordera ce que je lui demanderai, j'en suis convaincue.

BAUDRAND, ouvre la porte du préau.

Pardon, mesdames, de vous déranger ; Masurier n'est pas là ?

Madame Lambert sort.

NOÉMI, riant.

Du moment que vous arrivez, monsieur Baudrand, il est évident qu'il n'y est plus.

BAUDRAND, regarde le mur et avec étonnement.

Comment, les ouvriers ne sont pas encore à l'ouvrage ?

NOÉMI.

Ils sont venus, ils ont apporté leurs outils et sont repartis.

BAUDRAND, *découragé.*

C'est toujours la même chose. Et pour les jours, qu'a-t-il décidé, Masurier ? Est-il pour les fenêtres ou pour le vitrage ?

Baudrand est descendu entre le mur et le bureau.

NOÉMI, *sourit.*

Sa religion n'est pas suffisamment éclairée.

BAUDRAND, *avance en riant.*

Le contraire m'eût surpris ; si jamais ce gros homme a une idée arrêtée sur quelqu'un ou quelque chose, je veux bien être pendu !

NOÉMI, *gaie, de l'autre côté du bureau.*

Ne parlez pas si fort, on pourrait peut-être vous pendre.

BAUDRAND, *ironique.*

Je sais, vous le défendez ; c'est un si spirituel bonhomme ! un maire si intelligent ! un administrateur si habile !

Il s'assied devant le bureau.

NOÉMI.

Je voulais simplement dire que je connaissais un point, sur lequel M. Masurier avait des idées absolument arrêtées.

BAUDRAND, *surpris.*

Non ! vous m'intriguez. Et, peut-on sans être trop indiscret, savoir quel est ce point ?... La galanterie ?

NOÉMI.

Peut-être !

BAUDRAND, riant.

Je parie qu'il vous a fait une déclaration ?

NOÉMI.

Ici même, il n'y a qu'un instant.

Elle s'éloigne vers la gauche.

BAUDRAND, se levant.

Lui ! une déclaration. Il faut que ce soit vous qui me le disiez pour que je le croie !... Il n'a donc même pas le sentiment du ridicule, le pauvre bonhomme ! Et, il fut entreprenant ?

NOÉMI.

Je ne l'aurais pas permis.

BAUDRAND, remonte et passe au-dessus du bureau.

Oui, bien entendu. Et puis, une autre considération l'arrête sans doute, il pense que nous sommes là et que nous ne le tolérerions pas.

NOÉMI, étonnée.

Qu'est-ce que vous ne toléreriez pas ?

BAUDRAND, s'approche.

Mais qu'un homme comme lui, de son âge, sans manières et sans instruction, s'adresse à une femme comme vous.

NOÉMI, riant.

C'est de la chevalerie.

BAUDRAND, la regarde.

Non, de la sympathie seulement... une sympathie dont on ne peut se défendre quand on connaît vos mérites, le courage avec lequel vous avez lutté...

NOÉMI, avec modestie.

Oh ! n'exagérez pas, mes mérites ne sont pas bien grands et il ne manque pas de mères de famille plus admirables que moi.

BAUDRAND.

Oui, mais ces mères de famille ont les joies du foyer, l'amour du mari et des enfants qui les réconfortent et les consolent; vous n'avez rien de tout cela.

NOÉMI, s'éloigne vers la table à ouvrage.

Je vous assure que je me passe fort bien de *tout cela*, et que *cela* ne m'empêche pas de dormir.

BAUDRAND, doctoral.

Cependant ce sont des joies naturelles, je dirai même nécessaires. Le cœur a besoin de s'épancher, s'il reste dans l'isolement, s'il ne peut plus accomplir les fonctions pour lesquelles il est créé, il s'anémie et il s'atrophie !

NOÉMI, revient vers lui et s'asseoit.

Dans ce cas on lui fait prendre du vin Baudrand, n'est-ce pas ?

BAUDRAND s'incline.

Vous plaisantez, vous avez beaucoup d'esprit, je n'en doute pas. Mais, apprenez que les affections sont des nécessités vitales, tout comme le boire et le manger ; soit dit, sans vouloir nier l'agrément des charmantes et poétiques fleurs dont on les enguirlande. Vous avez tort de vous en désintéresser. Les années passeront, votre jeunesse s'envolera, votre fraîcheur se flétrira sans un sourire, sans une joie ! Vous ne sauriez croire combien cette perspective est attristante quand on vous connaît et quand on vous estime.

NOÉMI.

C'est très aimable à vous, monsieur Baudrand, de m'avertir ; mais, convenez que d'autres soucis m'empêchent de songer à ces choses.

BAUDRAND, haussant les épaules.

Vous n'allez pas, par un scrupule professionnel inadmissible, vous mettre hors la loi commune, la loi d'amour. L'enseignement n'exige pas que vous fassiez pour lui un tel sacrifice D'ailleurs, vous n'étiez pas née pour être maîtresse d'école, vous n'en avez ni l'air revêche et pédant, ni l'abord désagréable, vous l'avez été par une suite de malheureuses circonstances; il faut être laide pour être maîtresse d'école, et vous êtes... séduisante. (s'asseyant près d'elle.) Croyez-vous que la nature ait mis en vous tant de qualités pour les laisser improductives? croyez-vous qu'elle vous ait gratifiée de tant de charmes pour qu'il soit défendu de les admirer?

NOÉMI, se recule et se lève.

Bien, très bien; c'est ce que m'avait dit M. Masurier.

BAUDRAND, se lève.

Quoi donc?

NOÉMI.

Vous me faites la cour.

BAUDRAND, énergiquement.

Non, non, oh! non, je ne vous fais pas la cour; je ne vous débite pas par politesse des galanteries banales. Oh! non! (Il s'approche.) Puisqu'il faut vous le dire, puisque vous m'y poussez, c'est sincèrement, mademoiselle Noémi, que je vous parle; et, si je l'ose, c'est qu'un sentiment d'irrésistible affection me porte vers vous.

NOÉMI, appuyée sur la table à ouvrage, frissonne.

Ah!

BAUDRAND, s'excusant.

Je comprends que mes paroles vous étonnent et

vous blessent, mais je ne pouvais plus longtemps les taire. Depuis que vous êtes arrivée à Trimont je voulais vous le dire. Depuis ce tout premier jour où je n'ai fait que vous entrevoir une seconde dans la cour de le gare. Vous rappelez-vous?

NOÉMI, simplement.

Non...

BAUDRAND.

Il pleuvait. J'allais porter des médicaments pressés à la femme du chef de gare. Vous avez rejeté votre pèlerine sur yotre chapeau, et tête baissée, robe troussée, vous sautilliez entre les flaques d'eau; je n'ai jamais rien vu de plus gracieux. Depuis ce jour je ne suis plus moi, je ne me reconnais plus, je suis hanté par vous, vous me possédez!... (Noémi a des mouvements nerveux et fébriles.) Il faut que je vous voie, que je vous entende, et que j'admire jusqu'à ces petits gestes de mépris et d'impatience comme ceux-là, qui m'enchantent!

NOÉMI, après un temps.

C'est sérieux?

BAUDRAND.

Très sérieux! (Joyeux et se méprenant.) Vous m'accueilliez avec tant de bonne grâce, avec une si charmante cordialité!.. Je supposais bien que vous vous étiez aperçue de ma passion.

NOÉMI, surprise.

Non, je ne m'en étais pas aperçue, et je dois même vous avouer que je me l'explique peu.

BAUDRAND, timide.

Dites-moi, au moins, que vous n'en êtes pas froissée? que vous ne me repoussez pas? Et... puisque vous connaissez ma détresse, venez à mon secours.

NOÉMI, revient au milieu.

Mon cher monsieur Baudrand, je le voudrais de tout mon cœur ; mais, je suis forcée avant, de vous faire une confession.

BAUDRAND, empressé.

Je vous écoute.

Il s'asseoit.

NOÉMI, s'asseyant près de la table.

Dans nos écoles, on néglige de nous donner certaines notions qui nous seraient d'une grande utilité dans la vie, surtout lorsque nous nous trouvons en des aventures comme celle où me voilà. J'ai l'air très entendue en toutes sortes de connaissances. C'est très sot à dire, il en est d'élémentaires dont j'ignore le premier mot... (Hésitant.) Celles de... l'amour par exemple. J'ai vécu seule, près de ma mère très pieuse, et je suis une écolière aussi ignorante en ces matières qu'une enfant de dix ans. Vous me demandez d'aller à votre secours, je le veux bien; mais, dites-moi ce que vous entendez par là ? A quoi cela m'engage-t-il?... Je n'ai que des notions très confuses et je désirerais savoir...

BAUDRAND, étonné et tout à coup comme effrayé.

Comment ! jamais votre cœur n'a battu?... Jamais un serrement de main ne vous a fait frissonner ?

NOÉMI, simplement.

Si, quelquefois; on m'a embrassée aussi; mais...

BAUDRAND, d'un air entendu.

Ah! on vous a embrassée? et vous avez embrassé ?

NOÉMI.

Des baisers de jeunes filles!

BAUDRAND.

Et... c'est tout?

NOÉMI, simplement

Tout.

BAUDRAND, se levant embarrassé.

Oui, oui, il vous reste, en effet, beaucoup à apprendre. Beaucoup. (Il regarde sa montre.) Oudoire ne viendra décidément pas. (Il va pour prendre son chapeau laissé sur le bureau.) Nous parlerons de ces choses un autre jour.

NOÉMI, surprise de cette fuite.

Comment? Vous vous en allez !.. Vous n'osez plus dire ce que vous attendez de moi ?

BAUDRAND, se retourne.

Pardonnez-moi, mademoiselle... C'est que... je croyais... je ne pouvais supposer qu'à votre âge... une parisienne !.. Je ne pensais pas, mademoiselle.., je ne sais plus comment vous dire...

NOÉMI.

Vous hésitez... vous tremblez ! (Moqueuse.) Est-ce que je vous intimide ? Est-ce que je vous fais peur ?

BAUDRAND, à mi-voix.

Je crains, au contraire, que vous ne me rendiez trop audacieux.

NOÉMI, riant.

Je ne suis plus une petite fille ! Allez donc, parlez ? Expliquez-moi... Vers quel but idéal tendent vos galanteries, vos protestations de sympathie, vos paroles ardentes... Allons... parlez... ?

BAUDRAND, éperdu.

A vous dire que je vous aime comme un fou !

NOÉMI, très nerveuse, descend vers le bureau.

Vous l'avez déjà dit!

BAUDRAND, étonné.

Déjà... je ne croyais pas.

NOÉMI, se retourne.

Enfin, que vous l'ayez dit avant ou maintenant, ça y est... Arrivons au secours que vous sollicitez de moi; quel est-il?

BAUDRAND, s'approche.

Puisque vous savez quels sont mes sentiments, consentez à y répondre... à m'aimer aussi... un peu.

NOÉMI, très émue, adossée au bureau.

Mais, c'est sous-entendu, je vous aime beaucoup!.. Et puis? et puis?

La rapidité du mouvement va en croissant jusqu'à la fin de la scène.

BAUDRAND, avance.

Et puis il faut me permettre de vous le répéter de plus près, (Il tend les bras pour la saisir.) de tout près.

NOÉMI, passe de l'autre côté du bureau et tient les bras en arrêt devant Baudrand.

Supposons que vous me l'ayez dit aussi près que possible, que vous m'ayez donné un baiser, que je vous en aie rendu plusieurs?

BAUDRAND, interloqué.

Mais, que voulez-vous que je vous dise?

NOÉMI, de plus en plus excitée.

Après, voyons, après?

BAUDRAND, allant à elle, passionné.

Après. . ah! après, je ne me posséderai plus de

bonheur, puisque vous serez à moi, que je vous presserai sur mon cœur.

NOÉMI, remonte en reculant et d'une voix étranglée.

C'est tout ?... tout ?...

BAUDRAND, la poursuit les yeux brillants, la voix sourde.

Je pourrais vous admirer, vous tenir dans mes bras, vous embrasser toute !

NOÉMI, défaillante se tenant au bureau.

Bien... et ?...

BAUDRAND, cherche à l'enlacer.

Vous enivrer de caresses... nous en griser tous deux... entendez-vous... m'entends-tu ?

Il lui prend les bras.

NOÉMI, faiblement, se dégage.

Lâchez-moi !

Elle recule peu à peu, traversant la scène jusqu'à la table à ouvrage.

BAUDRAND, la poursuit.

Je t'appartiens, comme tu m'appartiens, tu es à moi !

NOÉMI, faiblissant.

N'approchez pas ! ne me touchez pas !

BAUDRAND, serrant ses bras contre lui-même, la poursuit.

Je te possède ; je possède ta beauté, ton mystère, tu es à moi !

Il avance pour la saisir.

NOÉMI, à mi-voix.

Non, non !

Elle passe de l'autre côté de la table à ouvrage.

BAUDRAND, prévoyant le mouvement, lui barre le passage, la prend et la ramène pressée contre lui jusqu'au bureau, en retraversant le scène dans un mouvement fou.

Tu es mienne ! tu es ma femme !

NOÉMI, glacée d'horreur.

Ces yeux! ces yeux!... Ne me regardez pas ainsi, monsieur Baudrand!

BAUDRAND, fou de désir.

Ma femme!

NOÉMI, se dégageant de son étreinte avec force.

Non! je suis mademoiselle Lambert! Et vous êtes ici dans l'école, monsieur le délégué cantonal!

Elle s'adosse haletante en avant du bureau.

BAUDRAND, sortant de son égarement.

Dans l'école!... (*Regardant autour de lui.*) Vous!... Mais je suis fou! je perds la raison!... Qu'ai-je dit?... qu'ai-je fait?...

Il va en chancelant vers la chaise près du bureau et s'y laisse tomber accablé, prenant la tête dans sa main.

NOÉMI, toujours en avant, contre le bureau, émue, tremblante, à mi-voix après un silence.

Cela! c'était cela!

BAUDRAND, anéanti.

Mademoiselle Lambert!... je vous en supplie, mademoiselle Lambert...

NOÉMI, remontant, derrière le bureau.

Ah! ne me dites plus rien... ne me parlez plus... je ne savais pas au juste ce que vous attendiez de moi, j'aurais mieux fait de toujours l'ignorer. J'aurais bien dû me douter, quand je vous ai vu trembler là, qu'il s'agissait de quelque bassesse et que vous luttiez en vain contre vous-même!

BAUDRAND.

Je vous demande pardon!

NOÉMI, étonnée remonte la voix entrecoupée par l'émotion.

Pardon? Et de quoi?... Mais je suppose bien que

si je ne vous y avais pas engagé, poussé, contraint même, jamais vous n'auriez osé de vous-même, m'offenser au point de me dévoiler ces choses!... Je voulais savoir, je vous ai questionné, vous avez répondu et je dois déclarer que votre réponse est aussi péremptoire que possible : je n'ai pas à vous pardonner, mais à vous remercier.

BAUDRAND.

Vous allez, maintenant, me mépriser, me haïr.

NOÉMI, en haut du bureau, avec fièvre.

Moi ! pas le moins du monde, vous venez en quelques instants de m'en apprendre plus que je n'en ai appris en de longues années d'études. Vous m'avez initiée à une vie que je ne pouvais soupçonner, révélé un secret qui ne se découvre à nous que le soir des noces, et, vous m'avez faite femme sans que je cesse d'être fille, je ne puis vous en vouloir !... (Allant au milieu.) Peut-être n'avez-vous pas apporté à votre enseignement toute la délicatesse désirable, (Comme se parlant à elle-même.) je comprends que l'on ne soit pas toujours maître de soi et je vous suis reconnaissante de n'avoir pas abusé de votre science ! (Elle redescend.) Ni je ne vous méprise, ni je ne vous déteste, je suppose même que vous êtes moins aveugle et plus conscient que beaucoup d'autres... Mais, ne parlons plus de cela, c'est fini... (Changeant de ton, mais toujours émue.) Vous étiez venu, monsieur le délégué cantonal, pour savoir si les ouvriers avaient commencé leur travail. Vous le voyez, pas encore !

BAUDRAND, se lève, va à elle.

Alors, vous ne me croyez pas, vous ne pensez pas que mes sentiments soient sincères... parce que je me suis laissé aller à les exprimer brutalement...

comme un paysan, sans y mettre les formes... mademoiselle Noémi. .

NOÉMI, sévère.

Ne recommençons pas, je vous prie, monsieur Baudrand, je ne questionne plus ! épargnez-moi plus d'explications ; vous obéissez à votre nature, vous avez raison... c'est certainement nous qui avons tort d'être si raisonnables .. Maintenant, occupons-nous chacun, s'il vous plaît, de nos affaires.

BAUDRAND, triste.

Oui, vous avez assez joué de moi, vous vous êtes moquée de moi ; à présent je vous ennuie ?

NOÉMI.

Non, seulement, voilà longtemps que vous êtes absent de votre pharmacie et peut-être quelque malade pressé attend-il ?

BAUDRAND, prenant son chapeau et à mi-voix comme honteux de ses menaces.

Raillez, vous avez beau jeu !... vous avez peut-être tort, mademoiselle Lambert, rappelez-vous ce que je vous dis...

NOÉMI, simplement.

Je n'oublierai pas plus la noblesse de ces menaces que le reste...

BAUDRAND, plus haut.

Je vous répète que vous avez tort.

NOÉMI.

J'avais saisi la première fois, il était inutile d'insister.

MADAME LAMBERT, à la cantonade.

Noémi, voilà les maçons.

NOÉMI.

Vous devez comprendre, monsieur, qu'après ce qui vient de se passer, j'éprouve le besoin de me retrouver seule avec moi-même... de me ressaisir et je vous serai très obligé...

BAUDRAND.

Vous me mettez à la porte !

NOÉMI, impatientée.

Oui, oui, allez-vous en, partez ! vous devez bien comprendre que je suis à bout de patience et de courage !

BAUDRAND, se contenant.

Au revoir, mademoiselle Lambert !

Il sort. Noémi lui tourne le dos, et vient automatiquement s'asseoir sur la chaise en avant du bureau, immobile, les regards perdus, anéantie. Oudoire entre par la porte des appartements, deux maçons le suivent portant les outils.

OUDOIRE.

Dérangez pas, mademoiselle Lambert.

NOÉMI, à mi-voix.

C'est vous, monsieur Oudoire ?

OUDOIRE, gaîment.

Oui, mademoiselle Lambert, et cette fois c'est pour tout de bon, demain matin je vous promets qu'à la première heure les compagnons seront à l'ouvrage et ça ne sera pas long ; y a pas plus dégourdis que les feignants quand ils s'y mettent. (Noémi ne répond rien. — Aux maçons.) Toi, pose tes outils là et fiche-nous la paix. (Les macons traversent la scène et sortent par la porte du préau. Oudoire pousse la porte derrière eux et descend en arrière du bureau.) J'ai vu Masurier, il m'a dit qu'on

était d'accord ; j'ai répondu que ce n'était pas trop tôt. Il a voulu m'expliquer la chose, je lui ai dit : suffit, je verrai ça avec la demoiselle ; on s'entendra mieux nous deux qu'avec vous. Pas vrai ?

NOÉMI, à voix sourde et basse.

Sans doute !... Sans doute !

OUDOIRE, sans rien remarquer.

Vous avez les plans là, mademoiselle Lambert ?

NOÉMI, même voix.

Dans la bibliothèque !

Elle fait un mouvement.

OUDOIRE, se lève et va à la bibliothèque qu'il ouvre.

Ne vous dérangez pas... Vous comprenez, Masurier, lui, il est marchand de liqueurs, (il n'y a pas de déshonneur à ça ;) et, s'il s'agissait de discuter une qualité de cognac ou une marque d'absinthe, (Il redescend au milieu en dépliant les plans.) s'il s'agissait encore, d'une partie de manille au café de l'Oise, je pourrais causer avec lui ; mais, pour ce qui est du bâtiment, que diable voulez-vous qu'il y comprenne ? Il n'y entend rien de rien... (Il va s'asseoir au bureau, en passant en avant.) Et puis, moi, je suis comme l'autre : à chacun son métier et les vaches sont bien gardées. Ah ! voyons voir un peu ça (Il pose les plans sur le bureau.) Oui, on démolit ce mur-là... et l'on prend la petite cour... (Après un moment.) Eh bien ! votre architecte n'est qu'un imbécile ! Tenez, vous, mademoiselle, qui êtes instruite, je suis sûr que vous allez comprendre tout de suite. (Il tire ses lunettes.) Quoique ça ne soit pas tout à fait votre partie... (La regardant en riant et se renversant sur son fauteuil.) C'est vrai que l'instruction c'est bien un peu comme la construction, nous bâtissons des maisons et vous bâtissez des femmes, (Il essuie ses

lunettes.) une belle maison et une belle femme, c'est tout un ! Il faut d'abord que toutes les deux aient une façade qui fasse plaisir à regarder et puis, que l'intérieur soit bien compris.

Il rit et ajuste ses lunettes.

NOÉMI, même voix, absente.

Oui... oui.

OUDOIRE, montrant le plan.

Tenez, vous allez vous rendre compte aussi bien que moi : vous comprenez, mademoiselle Lambert, que moi, Oudoire, qui suis votre ami, je désire avant tout et de tout mon cœur vous être agréable. Je construirai comme il vous plaira ; mais je ne peux pourtant pas exécuter ce qui est indiqué là, je ne peux pas !

NOÉMI, sans y faire attention.

Pourquoi donc ?

OUDOIRE.

Rapport à l'écoulement des eaux. (Il tire un mètre de sa poche et montre sur le plan.) Si j'élève ma clôture ici, au trait rouge que vous voyez (Noémi ne regarde pas, ses yeux fixent le vague.) et que j'appuie mon toit sur le mur de refend qui est là, au milieu des bâtiments, ma pente se fera sur la mitoyenneté des héritiers Bonnard et j'ai là un bon mètre de trop. Voyez-vous, voilà ce que ça ferait. (Il plie son mètre de façon à donner à quatre-vingts centimètres une pente, à l'extremité de laquelle se dressent verticalement les vingt derniers centimètres.) Voilà mon toit, il faut que j'aie au moins cette pente, et voilà mon mur mitoyen. Alors, qu'est-ce qu'il arrivera ? je serai obligé d'établir un caniveau en ciment et de faire passer la conduite de descente à l'intérieur. (Voyant que Noémi n'a pas bougé.) Vous avez saisi mon explique ?

NOÉMI, absente.

Oui, oui !

OUDOIRE, se récrie.

Mais, à l'intérieur, ça ne se peut pas, ce n'est pas possible. L'eau vous ferait des dégâts à chaque averse, et puis, il me faudrait creuser une nouvelle canalisation sous la maison d'école !

NOÉMI, même jeu.

Oui, oui !

OUDOIRE, étonné.

Est-ce que vous avez bien compris ce que je vous ai dit ?

NOÉMI, impatientée.

Oui, il s'agit du toit.

OUDOIRE.

Que je ne peux pas faire verser sur la mitoyenneté des Bonnard.

NOÉMI, évasivement.

Faites-le verser de l'autre côté !...

OUDOIRE, enchanté.

Voilà ! c'est ça ! c'est justement ce que je voulais que vous disiez !... A la bonne heure, vous avez compris, vous ! (Il ferme ses lunettes et se lève.) Ce que c'est, quand on a affaire à des personnes intelligentes et instruites !...

NOÉMI.

J'aurais toujours la même place pour la classe ?

OUDOIRE, très souriant.

Toujours, exactement la même place, ma chère demoiselle.

NOÉMI, indifférente.

Alors, faites comme vous vous voudrez, ça m'est égal ; mais faites vite.

OUDOIRE.

Du moment que ça vous va comme ça, moi, je suis content. Je savais bien que je m'entendrais tout de suite avec vous. (s'approchant derrière elle.) Vous êtes si aimable, si gentille !

NOÉMI, se lève en sursaut ; et, avec violence.

Ah ! non ! non ! pas vous !

Elle va vers la table à ouvrage.

OUDOIRE, abasourdi, ne sachant quelle contenance prendre.

Quoi ?... Qu'est-ce que j'ai dit ?

NOÉMI, se reculant.

Pas un maçon !

OUDOIRE, se rebiffant.

Un maçon !... J'ai peut-être pas autant de manières que celui-ci, ni la blague aussi bien tournée que cet autre, mais ça n'empêche pas d'adresser un compliment !

NOÉMI, violente.

Oui, vous deviez finir par m'insulter !

OUDOIRE, de plus en plus ahuri.

Mais, mademoiselle Lambert ?

NOÉMI, avec rage.

C'est parce que je ne vous cède pas ?

OUDOIRE, s'approche.

Moi ! j'ai voulu !

NOÉMI, se place entre la table à ouvrage et Oudoire, avec emportement.

Ne m'approchez pas ! ne m'approchez pas !... Oui, et vous me dénoncerez aussi un jour au préfet et à l'inspecteur d'Académie... comme vous avez fait pour Edmond... parce que je n'aurais pas voulu vous céder !... Mais ça ne se passera pas ainsi... on

fera des enquêtes, je parlerai et l'on m'écoutera !... je dirai ce que dissimulaient vos flatteries et vos sympathies... je dirai vos propositions, vos injures, vos menaces, je dirai votre brutalité et votre lâcheté, je dirai tout !

Elle porte son mouchoir à ses lèvres comme suffoquée.

OUDOIRE.

Mais, je n'y comprends plus rien !

Il s'approche.

NOÉMI, remonte et affolée.

N'approchez pas !... ne me touchez pas !

OUDOIRE, décontenancé.

C'est pour de rire ?

NOÉMI, se précipite à la porte du fond.

Non, vous ne m'aurez pas, vous ne m'aurez pas !.. (Appelant.) Maman ! maman ! Clémence !

Brisée d'émotion, elle tombe sur une chaise près de la porte.

OUDOIRE, recule effrayé, ne sachant que faire, que dire.

Vous appelez au secours maintenant... Mais, mademoiselle Lambert, vous perdez la raison... est-ce que je veux vous faire du mal, moi, est-ce que je vous ai menacée ?... Est-ce que je vous ai dit quoi que ce soit ? (Il s'éloigne vers le bureau.) Ah ! bien merci, reprenez-vous... on croirait bien vraiment, que j'ai voulu ..

Il prend son chapeau.

CLÉMENCE, accourt par le préau.

Me voilà, mademoiselle, vous vous êtes fait mal ?

OUDOIRE, embarrassé à Clémence.

Ça lui a pris là tout à coup comme une crise.

CLÉMENCE.

Voulez-vous que j'aille chercher du vinaigre, de l'éther ?

NOÉMI, reprenant ses sens.

Merci, Clémence, ce n'est pas la peine, merci.

MADAME LAMBERT, entre effrayée.

Qu'y a-t-il ?

Elle jette un regard furieux sur Oudoire.

NOÉMI, sourit.

Rien, mère... ce n'est rien, c'est passé... (Elle se passe la main sur les yeux et se lève) Je ne sais quel vertige m'a prise, là, tout à l'heure... j'ai eu comme une hallucination... M. Oudoire était à contre-jour, il faisait de grands gestes... il m'a semblé que ce n'était plus lui... mais, je ne sais qui... une apparition fantastique qui s'avançait sur moi... j'ai eu peur, j'ai crié. (Haussant les épaules) Faut-il être folle !

OUDOIRE, rassuré souriant.

Aussi je ne m'expliquais pas, nous parlions bâtisse et tout à coup mademoiselle m'a dit des choses...

Il plie les plans.

NOÉMI.

Excusez-moi, monsieur Oudoire.

OUDOIRE.

Oh ! il n'y a pas pas de quoi, ces éblouissements, ça peut arriver à tout le monde.

NOÉMI.

A demain, n'est-ce pas, sans manquer ?

OUDOIRE, sans se faire prier.

A demain, oui. Bonsoir, mesdames.

NOÉMI.

Vous avez bien pris les plans ?

OUDOIRE.

Oui, mademoiselle.

Il sort par le préau.

CLÉMENCE.

Mademoiselle, vous devriez aller vous reposer, et si vous voulez, j'irai demander une potion calmante chez M. Baudrand.

NOÉMI, vivement.

Non, n'y allez pas!... (Elle s'asseoit en avant de la table à ouvrage.) Oh! que tu avais raison, mère, que tu avais raison!

MADAME LAMBERT, s'approche de Noémi.

Que dis-tu?

NOÉMI, terrifiée, lui prenant les mains.

C'est bien vrai qu'il y a deux êtres en eux, deux... leur visage a disparu et j'ai vu devant moi la bête, la bête fauve, aux yeux luisants, aux lèvres avides.. je l'ai vue, mère, je l'ai vue!... Si mes filles avaient été là! elles m'auraient préservée, ils n'auraient pas osé! pourquoi ne sont-elles pas là, mes petites filles?... Mais, tu me défendras, toi, maman, ma chère maman. (Se serrant contre elle.) Garde-moi bien, qu'ils ne me prennent pas!

CLÉMENCE, ébahie.

Oh! Mademoiselle qui rêve tout éveillée!

MADAME LAMBERT.

Non, c'est maintenant qu'elle s'éveille!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

La salle de l'école du deuxième acte, agrandie et transformée en classe. Une colonne de fonte est à la place de l'ancien mur. A gauche, où se trouvait la table à ouvrage, sur une petite estrade d'une marche, la chaire de la maîtresse avec un banc devant. En face, les pupitres et les bancs alignés des élèves s'enfonçant dans la coulisse, à droite, sur l'emplacement du mur. De larges croisées laissent voir le préau à demi couvert de neige avec ses arbres sans feuilles. Au milieu, un poêle de fonte, dont les tuyaux traversent obliquement la salle, est allumé. Les murs sont blanchis à la chaux. Au fond, les tableaux des connaissances utiles ; sur un rayon des sphères, des modèles de système métrique, une horloge, une armoire, etc. A gauche, au fond un tableau noir sur un chevalet avec en modèle d'écriture calligraphié : Nous devons respecter nos parents, nos supérieurs et nos maîtres. En avant de la chaire, à gauche, quatre chaises, face aux élèves. Un banc le long du mur au fond. La salle est proprette et bien tenue.

Les bancs sont occupés par les fillettes. Mademoiselle Clémence tient la place de la maîtresse. Après avoir passé l'inspection de ses élèves, arrangé les cheveux des mal peignées, ajusté les rubans et les tabliers, elle monte sur la petite estrade.

CLÉMENCE, debout.

Vous avez bien compris. M. l'Inspecteur va entrer,

vous vous lèverez sans faire de tapage, et sans parler ; je ne veux pas entendre un mot. (A une élève qui parle à sa voisine.) Vous m'écoutez, Berthe ?

BERTHE, murmurant.

Mademoiselle, c'est pas moi !

CLÉMENCE.

Et vous resterez debout jusqu'à ce que monsieur l'inspecteur vous ait permis de vous asseoir. J'espère que celles qu'il interrogera sauront ; il faudra qu'elles répondent sans se presser et sans bredouiller. S'il questionne les ignorantes et les paresseuses...

BERTHE, à sa voisine.

Toi, toi : il va t'interroger.

CLÉMENCE.

Berthe, voulez-vous restez tranquille ! S'il questionne les paresseuses, (M. l'inspecteur n'aura que l'embarras du choix). (Murmures.) Que celles-là disent ce qu'elles voudront, mais qu'elles répondent quelque chose ; qu'elles ne restent pas devant lui comme des cruches. Rien ne fait plus mauvais effet !

PLUSIEURS VOIX.

Oh ! moi si on m'interroge... — Je sais bien ce que je dirai... — Moi, je répondrai que...

Bruit de babil et de rires.

CLÉMENCE, a rangé sur sa table, ses livres, ses cahiers et s'asseoit.

Voyons, mesdemoiselles, voyons un peu de silence ! (Elle frappe sur la table.) Nous ne sommes pas ici sur la place du marché... En attendant, travaillons. (Interrogeant.) Marguerite Simonnot : Comment l'enfant doit-il se comporter avec ses camarades ?

MARGUERITE, *se lève.*

Avec cordialité et fraternité. (*Récitant.*) Rien de plus doux et de plus sûr qu'une amitié d'enfance, contractée sur les bancs de l'école. On s'est connu à l'âge de la franchise, lorsqu'on ne déguisait pas sa pensée. Il en résulte un sentiment de confiance mutuelle que le temps ne peut effacer.

CLÉMENCE.

Très bien! (*A Berthe, qui parle à sa voisine.*) Berthe, vous avez compris ce qu'on vient de dire?

BERTHE.

Oui, mademoiselle.

CLÉMENCE.

Expliquez alors.

BERTHE, *hésitant.*

Ça veut dire que lorsqu'on est à l'école, c'est défendu de mentir, mais que, quand on est grande, c'est forcé.

CLÉMENCE, *outrée.*

Que me racontez-vous là! Il n'est pas plus permis aux grandes personnes qu'aux enfants de mentir, tout le monde dit la vérité...

La porte s'ouvre. Noémi entre et s'efface pour laisser passer M. Liéthard, l'inspecteur, suivi de Masurier et de Baudrand. Clémence frappe sur sa table, les fillettes se lèvent.

LIÉTHARD, *se découvrant, à Clémence.*

Bonjour, mademoiselle! Bonjour, mes enfants!

DES VOIX.

B'jour, m'sieu!

Murmures, rires.

LIÉTHARD, regarde attentivement la salle.

C'est la nouvelle salle d'école ?

MASURIER.

Oui, monsieur l'inspecteur.

LIÉTHARD.

C'est grand. Il y a de l'air et du jour. (Aux enfants.) Asseyez-vous, mes enfants !

Masurier et Baudrand sont allés vers les chaises. Baudrand a posé son chapeau et sa serviette sur un banc près de la croisée. Masurier garde son chapeau et sa canne à la main. Noémi avance une chaise à Liéthard.

NOÉMI.

Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir, monsieur l'inspecteur ?

Elle va parler à Clémence.

LIÉTHARD, à Noémi.

Parfaitement. (Désignant les chaises.) M. le maire... M. le délégué cantonal, si vous voulez prendre place !

Il pose son chapeau haute forme sur le banc devant la chaire.

MASURIER.

Sans refus, monsieur l'inspecteur... après vous.

BAUDRAND, qui a déjà pris position en arrière les bras croisés.

Si ça ne vous fait rien, je préfére rester debout.

LIÉTHARD.

A votre aise. (Se tournant vers Clémence.) Voyons, mademoiselle interrogeait ses élèves ?

NOÉMI, debout, en arrière et à côté de Clémence.

Oui, monsieur l'inspecteur, sur l'instruction morale et civique.

LIÉTHARD, à Clémence.

Vous suivez le cours moyen du manuel ?

CLÉMENCE.

Oui, monsieur l'inspecteur.

Elle remet à l'inspecteur la liste des élèves et descend de la chaire pour laisser la place à Noémi.

LIÉTHARD.

Bien, très bien ! (Regardant le tableau noir.) En effet, je vois là le respect pour les parents, les supérieurs et les maîtres. (Après une pause.) N'y a-t-il pas encore une autre personne que nous devons respecter ?... Qui va me dire ça ? (Il se lève et consultant la liste.) Voyons, la première sur la liste, mademoiselle Simon...net ?

CLÉMENCE, à mi-voix faisant signe à Marguerite.

Marguerite Simonnot, levez-vous !

Marguerite se lève.

LIÉTHARD, s'avance et répète sa question.

N'y a-t-il pas encore une autre personne, qui nous touche de très près, et à laquelle nous devons le respect ?

MARGUERITE, récitant.

On doit avoir aussi le respect de soi-même.

LIÉTHARD.

Très bien, excellent, parfait ! (Revenant vers Masurier et Baudrand.) Voilà une belle réponse et venue naturellement.

MASURIER et BAUDRAND, approuvent de la tête et de la voix.

Oui, oui !

Noémi les regarde l'un après l'autre fixement, puis, ses yeux restent attachés durement sur Baudrand.

MARGUERITE, *encouragée, récite tout d'un trait.*

Si le corps nous rapproche des animaux, l'âme doit nous inspirer le sentiment d'une dignité personnelle que nous n'avons pas le droit d'abdiquer.

LIÉTHARD, *lentement.*

Cette phrase est d'un profond penseur, elle est remarquable par sa précision et sa justesse, mais difficile à comprendre et un peu abstraite, si j'ose dire, pour ces jeunes enfants.

NOÉMI, *vivement.*

Si vous le permettez, monsieur l'inspecteur, mademoiselle va la leur expliquer.

Elle fait signe à Clémence.

LIÉTHARD.

J'allais vous le demander! (*A mi-voix, se tournant vers Masurier et Baudrand.*) Ce n'est pas commode!

Il s'asseoit.

MASURIER, *faisant le geste de prendre quelque chose à deux mains.*

Non, pour bien faire saisir.

BAUDRAND, *avec un sourire qu'il conserve.*

C'est délicat.

CLÉMENCE, *aux élèves.*

Lorsque vous voyez des animaux dans un champ, des moutons... une brebis qui broute de l'herbe par exemple, vous remarquez qu'elle a une tête et des membres comme vous, cependant vous vous dites : elle ne me ressemble pas, c'est une bête, je suis plus qu'elle.

MARGUERITE, *qui est restée debout.*

Oui, mademoiselle!

Noémi fixe de nouveau Baudrand.

CLÉMENCE, continue.

Jugeant que vous lui êtes supérieure, vous ne pouvez vivre comme elle uniquement pour manger, courir dans l'herbe ou dormir, et vous devez éviter de faire tout ce qui vous rapproche des animaux... (Baudrand gêné, tortille sa moustache et rajuste ses lunettes.) C'est pour cela que les gens civilisés cachent leur corps sous des vêtements décents et convenables, comme ils cachent leurs instincts sous la bienséance, l'honnêteté, en obéissant aux règles de la morale, aux usages de la société et non à leurs appétits comme les moutons!

LIÉTHARD, se lève, à Clémence.

Mademoiselle, je vous adresse toutes mes félicitations. C'est très complet et très clair. (Aux élèves.) Oui, mes enfants, se respecter soi-même, c'est respecter la morale, c'est être dociles et travailleuses, c'est être sages ; et, il faut l'être, car, voyez-vous, plus tard, dans la vie, quand vous serez grandes, on ne regardera pas si vous êtes jolies ou riches, mais si vous êtes des femmes de devoir. (Noémi hausse les épaules et secoue la tête.) Qui vous les apprend ces devoirs, mon enfant?

MARGUERITE.

Nos parents.

LIÉTHARD.

Oui, et encore?

MARGUERITE.

Celles qui ont mission de former notre cœur et notre esprit.

LIÉTHARD.

Bien, et plus tard?

MARGUERITE.

Nos supérieurs et les représentants de l'autorité.

LIÉTHARD, *satisfait.*

Très bien!... Encore une question. Savez-vous ce que cela signifie : « représentants de l'autorité? » (*Marguerite reste bouche bée sans répondre. Noémi et Clémence lui désignent l'inspecteur, le maire, le délégué. — Elle comprend de moins en moins.*) Votre voisine vous souffle!

MARGUERITE.

Les... ce sont les...

LIÉTHARD.

Voyons... la voisine. (*Il désigne Berthe. Marguerite s'asseoit en faisant la moue.*) Vous savez, vous?

BERTHE, *se lève et vivement.*

Oui, m'sieu, c'est les gendarmes!

Les élèves rient.

LIÉTHARD, *bon enfant.*

Il ne faut pas rire, mes enfants, les gendarmes sont des représentants de l'autorité, mais, avant eux, il y a monsieur le préfet qui administre le département, monsieur le maire, (*Il montre Masurier.*) qui dirige la commune, monsieur le délégué cantonal, votre inspecteur. Tous les fonctionnaires.

BERTHE, *pour se rattraper.*

Qui montent la garde!

Tous rient.

NOÉMI, *à Berthe gentiment.*

Quelle étourdie vous faites, ma pauvre Berthe, confondre le militaire qui monte la faction avec le fonctionnaire qui remplit une fonction, réfléchissez donc un peu avant de parler.

Berthe se cache la figure dans ses bras et pleure.

LIÉTHARD, à Noémi.

Compliments, mademoiselle Lambert, voilà la réprimande type, explicative, instructive et maternelle, compliments. (Aux élèves.) Mes chers enfants, je n'ai qu'un mot à vous dire, je suis enchanté du bon esprit qui règne parmi vous, continuez à profiter le plus que vous pourrez des excellentes leçons que vous donnent vos dévouées maîtresses : et maintenant, allez vous amuser.

Noémi frappe sur la table, les fillettes se lèvent, rangent leurs cahiers. Clémence ouvre la porte, fait former les rangs et marcher au pas. Les élèves sortent en riant et en babillant, après avoir salué l'inspecteur.

NOÉMI, sévère.

Du silence, mesdemoiselles, du silence!

Elle sort derrière les enfants dans le préau.

LIÉTHARD, arrête Berthe qui passe devant lui.

Voyons, approchez, mon enfant... Je ne vous fais pas peur? (Elle fait signe que non.) Il ne faut pas pleurer. Vous vous êtes trompée, ça arrive à tout le monde de se tromper... Est-ce que vous aimez bien votre institutrice?

Masurier et Baudrand s'approchent.

BERTHE.

Oui, monsieur.

LIÉTHARD.

Elle n'est pas méchante avec vous?

BERTHE.

Quelquefois quand on la fait enrager.

LIÉTHARD, indigné.

Ah! il ne faut pas la faire enrager... et quand elle est méchante, que fait-elle?

BERTHE, imitant Noémi.

Elle dit avec sa grosse voix : « Mademoiselle, c'est très mal, si vous recommencez je ne vous aimerai plus. »

LIÉTHARD, lui frappant sur la joue.

Allons, allons ; elle n'est pas très méchante... Allez retrouver vos compagnes.

BERTHE.

Bonsoir, m'sieu l'Inspecteur.

Elle sort en courant.

LIÉTHARD, après avoir suivi Berthe des yeux, se retourne vers Masurier et Baudrand.

Elle est étourdie mais fort intelligente cette enfant. (Il regarde autour de lui.) Mademoiselle Lambert est partie ?

BAUDRAND, allant prendre sa serviette.

Elle surveille la sortie.

LIÉTHARD.

Ah ! oui, bien. (Il descend de façon à se trouver entre Baudrand et Masurier.) Messieurs, je ne puis que répéter ce que je vous disais tout à l'heure, voilà une école modèle et dont vous pouvez être fiers.

MASURIER.

Les lois scolaires sont très respectées dans le pays.

LIÉTHARD.

Et puis, vous avez à la tête une personne sérieuse. (Secouant la tête.) C'est autre chose que cette pauvre mademoiselle Basset... (Confidentiel.) Je puis vous le dire maintenant puisqu'elle a quitté l'enseignement, mais mademoiselle Basset est venue, un jour, dans mon cabinet et m'a débité des horreurs sur tout le

monde. . Elle me disait... que sais-je!... non, c'est incroyable!

MASURIER.

Elle en avait du toupet!

LIÉTHARD.

Si je ne vous avais pas connu comme je vous connais, j'aurais eu des doutes; mais je lui ai fait comprendre que je n'aimais pas les cancans et l'ai priée de passer la porte.

BAUDRAND.

Et vous avez bien fait...

MASURIER, approuvant.

Ah! oui, certes!

LIÉTHARD.

Avec mademoiselle Lambert, heureusement rien à craindre de semblable, elle a de l'éducation et sait se tenir.

Il remonte.

BAUDRAND, entre ses dents.

Oui, oui, maintenant, elle se tient.

LIÉTHARD, qui remonte, s'arrête et redescend.

Maintenant?... Est-ce que?

BAUDRAND, d'un ton dégagé.

Nous avions ici un jeune homme, un de ses soi-disant petits cousins, commis aux postes, qui faisait du tort à la réputation de mademoiselle Lambert et...

MASURIER, interrompant.

A quoi bon parler de ça! Nous l'avons fait filer, ça n'a pas traîné.

LIÉTHARD, attentif.

Et depuis?

MASURIER.

Depuis ça va... On ne peut lui reprocher que d'être trop fière, d'avoir des idées un peu trop... comment dirai-je...

LIÉTHARD.

Trop élevées?... trop modernes? Oui, c'est leur défaut à toutes aujourd'hui.

MASURIER.

Non, ce n'est pas tout à fait ça, trop... aristocratiques, elle est trop susceptible pour une maitresse d'école de chez nous.

LIÉTHARD, riant.

Vous la voudriez un peu plus à la bonne franquette.

MASURIER.

C'est ça !

BAUDRAND, haussant les épaules.

Qu'elle vous saute au cou tout de suite! Moi, je lui reprocherais au contraire d'être coquette, parfois de ne pas mesurer assez ses paroles, et de ne pas accepter toujours les observations.

MASURIER, vivement.

Ça dépend qui les fait. Tous les gens ne sont pas également sympathiques, quand on lui dit des bêtises elle vous envoie promener, c'est tout naturel. Ah! pour ça, elle est parisienne, elle est moqueuse et sait vous clouer le bec.

BAUDRAND, sec.

Ça dépend de ce qu'on lui dit, certains sujets de conversation sont défendus à certaines personnes.

LIÉTHARD.

Faut-il que je lui fasse une admonestation?

BAUDRAND et MASURIER, se récriant faiblement.

Ah! non, non!

MASURIER.

Elle s'apprivoisera.

BAUDRAND.

Toutefois monsieur l'inspecteur, je crois qu'il serait préférable de ne pas complimenter autant qu'on le fait cette jeune fille, on l'a trop flattée jusqu'à présent, elle s'est monté la tête, elle se croit indispensable; or, il faut qu'elle sache que si elle est ici, c'est grâce à nous et que nous la conservons parce que nous le voulons bien.

MASURIER.

Vous reconnaissez vous-même que mademoiselle Lambert est un esprit distingué!

BAUDRAND, se récriant.

Ça ne m'empêche pas de la considérer comme une femme supérieure.

MASURIER, enchérissant.

Dites une créature d'élite!

LIÉTHARD, riant.

Je vois, messieurs, que vous êtes d'accord quant à la personne; l'école est parfaitement tenue, n'en demandons pas plus?

Il va prendre son chapeau sur le banc et se coiffe.

MASURIER, bonhomme.

Vous avez raison, monsieur l'inspecteur, le reste ne nous regarde pas, nous ne voulons pas nous marier avec?

BAUDRAND, mettant son chapeau.

Ce n'est pas douteux, ce n'est pas douteux!

MASURIER, met aussi le sien, et gaîment.

Faites les cent dix-neuf coups, si vous voulez; seulement ne vous affichez pas, tenez-vous convenablement et n'allez pas le crier sur les toits!

LIÉTHARD, approuve et fait un mouvement vers la porte.

Parbleu!

MASURIER, l'arrêtant.

Oh, vous, monsieur l'inspecteur, je parie bien que dans votre temps, vous ne laissiez pas votre part aux camarades?

LIÉTHARD, sourit et hausse légèrement les épaules.

Je n'ai jamais été très libertin... (Il redescend.) J'ai été jeune, comme tout le monde! Mais, jamais de filles... des femmes sérieuses... (Ricanant en dedans.) des femmes mariées... (Se rapprochant confidentiellement.) Un jour j'en avais fait venir une chez moi...

Il les entraîne en avant à droite.

MASURIER, riant.

Ah! Ah! Ah!

Baudrand tend l'oreille, ils forment un groupe un peu serré.

LIÉTHARD.

Oui, je trouvais toujours un prétexte pour les faire venir chez moi. (A Baudrand.) Parce que, une fois qu'une femme est chez vous et que vous avez vingt-cinq ou trente ans, il faut être bien maladroit pour ne pas... Vous comprenez?

Tous rient d'un rire gras.

MASURIER, riant.

Vieux criminel!

NOÉMI, entre, tous se redressent comme des écoliers, pris en faute.

Pardon, messieurs, j'étais allée surveiller le goûter des enfants du bourg, que j'ai en garde.

LIÉTHARD, se découvrant.

Ah! oui, les enfants du bourg, très bien! (Redevenant très pédagogue.) J'exprimais à ces messieurs la grande satisfaction que j'éprouve à voir l'accroissement de votre école. (Elle s'incline.) Oui, c'est pour moi une garantie certaine de l'excellence de l'enseignement qui y est donné... J'en suis très heureux aussi pour vous, mademoiselle Lambert, non seulement parce que c'est une augmentation de l'éventuel, mais aussi parce que votre situation est dorénavant assise dans le pays. Je ne saurais trop vous engager, cependant, à ne point perdre de vue les prescriptions de la loi du 28 mars 1882, ni celles du 30 octobre 1886, en ce qui concerne les rapports des instituteurs avec les autorités locales et départementales et la déférence qui leur est due ..

NOÉMI, surprise.

Mais, monsieur l'inspecteur...

LIÉTHARD, insistant.

Je ne saurais trop vous engager à vous y conformer strictement, afin d'éviter les conflits qui pourraient naître de certains manquements...

NOÉMI.

Certains manquements!

LIÉTHARD, atténuant.

Involontaires, je pense.

NOÉMI, étonnée, lance un coup d'œil à Baudrand, puis souriant.

Pour moi, monsieur l'inspecteur, je crois m'être

toujours tenue respectueusement dans les limites de mes attributions. Si d'autres ont enfreint les prescriptions de la loi, ce sont les autorités locales et départementales elles-mêmes ; ce sont ces messieurs.

LIÉTHARD, *regarde Masurier et Baudrand.*

Vraiment !

Masurier et Baudrand semblent embarrassés, Noémi savoure un instant leur inquiétude.

NOÉMI, *se reprend.*

Je veux dire que ces messieurs, par la bienveillance excessive qu'ils ne cessent de me témoigner et la complaisance qu'ils mettent à me faciliter la tâche, modifient seuls les rapports qui doivent exister entre nous.

LIÉTHARD, *riant.*

Si ce n'est que ça !...

Masurier et Baudrand reprennent bonne contenance.

NOÉMI.

Et leur amabilité est si grande, que je ne peux, non plus prendre pour moi seule, les compliments que vous avez bien voulu m'adresser, monsieur l'inspecteur, il en revient à ces messieurs la meilleure part.

MASURIER.

Non, non, je proteste, pas de confusion, mademoiselle Lambert, acceptez les félicitations sans scrupule, ce que nous avons fait nous ça, ne compte pas, c'est pour la commune, n'est-ce pas, Baudrand ?

BAUDRAND.

Et dans l'intérêt de l'instruction.

LIÉTHARD.

Mettons que je n'ai rien dit. Mademoiselle Lam-

bert, je vous remercie... messieurs, si vous voulez ?...

Ils remontent. Noémi reste appuyée contre la chaire, immobile elle regarde.

MADAME DUJARDIN, entre précipitamment par le préau.

Ah! j'arrive à temps, il n'est pas encore parti !... (Très empressée.) Ah ! que je suis heureuse ! Comment vous portez-vous, monsieur l'inspecteur ? et madame Liéthard ?

LIÉTHARD, lui serrant la main.

Merci, madame Dujardin, nous allons tous très bien... Et vous dirigez toujours l'école maternelle de Trimont avec ce zèle et ce dévouement infatigables qu'une carrière pénible et longue ne saurait abattre ?

MADAME DUJARDIN, modeste.

Oh! Monsieur l'inspecteur !

LIÉTHARD, fait mine de sortir.

Je suis enchanté, croyez-le, de vous avoir vue, mais...

MADAME DUJARDIN.

Vous prenez le train d'une heure trente-cinq ? Moi qui pensais que vous me feriez l'honneur de venir un instant dans mon école... vous aimiez tant feu mon mari !

LIÉTHARD, a gagné vers la porte.

C'est vrai, et je l'ai dit souvent, des instituteurs comme M. Dujardin il n'en existe plus. A ma prochaine visite je vous promets ; mais aujourd'hui...

MADAME DUJARDIN.

Comme j'aurais envie de vous faire manquer le train !

Liéthard sort, elle sort après lui. Baudrand sort également-

ment. Masurier fait semblant de suivre le mouvement, arrivé près de la porte, il se retourne vers Noémi, qui les suit.

MASURIER, à Noémi.

Vous voyez, M. Liéthard est parfaitement disposé pour vous ; mais il est heureux que je me sois trouvé là. (La ramenant.) Que diable avez-vous donc fait à Baudrand pour qu'il vous en veuille autant ?

NOÉMI, intéressée.

Il a mal parlé de moi ?

MASURIER.

Je vous certifie que le mâtin, sans moi, allait vous arranger ! Il avait déjà commencé...

NOÉMI, descendant.

Voilà d'où venait l'admonestation de l'inspecteur !

MASURIER, la suit en passant entre les premiers rangs des bancs.

Ah ! mais, je lui ai rivé son clou !.. Je n'entends pas que ce potard déblatère contre notre chère institutrice. (Souriant, il rejoint Noémi en avant.) Tant pis pour lui s'il a remporté... sa veste ! (s'approchant, tendre.) N'est-ce pas, ma chère demoiselle ?

NOÉMI, impassible, d'une voix neutre.

Oui, monsieur le maire.

MASURIER, lui prend la main.

C'est bien le moins, en notre pays de liberté, que l'on puisse garder la liberté de ses affections ; n'est-ce pas, mon enfant ?

NOÉMI, même jeu.

Oui, monsieur le maire.

MASURIER, enhardi.

Et que l'on réserve cette affection pour ceux qui

vous sont sympathiques et qui vous veulent du bien ? (Il l'embrasse.) N'est-ce pas, ma charmante !

NOÉMI, se laisse embrasser sans broncher et répète machinalement.

Oui, monsieur le maire... oui, monsieur le maire...

MASURIER, lui souriant de près.

A la bonne heure, on n'est plus railleuse, on n'est plus méchante. (Elle s'éloigne. Lui retenant la main.) Eh ! bien, maintenant que vous savez comment les choses se sont passées, à vous d'ouvrir complètement les yeux, de comprendre et d'agir.

Il va pour sortir.

BAUDRAND, à la porte du préau.

Masurier, M. Liéthard est en voiture, il vous attend pour aller à la gare.

MASURIER.

J'y vais, j'y vais ! (A Noémi.) A bientôt, mademoiselle Lambert, et réfléchissez.

NOÉMI, même jeu.

Oui, monsieur le maire !... (Lorsqu'il est sorti, elle se laisse tomber sur le banc devant la chaire.) Je n'ai plus la force !... Je n'ai plus la force... comme ils me tiennent !

Elle ne voit pas Baudrand.

BAUDRAND, feint de suivre Masurier puis rentre, reste indécis ; finalement il descend entre les rangs de tables, et doucement.

Vous avez du chagrin ?... Qu'y a-t-il donc ?

NOÉMI, après un moment de saisissement.

Rien, monsieur le délégué cantonal.

BAUDRAND.

Vous m'en voulez toujours ?

NOÉMI, se lève.

Je n'en veux à personne !

BAUDRAND, s'approche.

Bien vrai, vous n'êtes plus fâchée contre moi ?

NOÉMI, s'éloigne.

Non, monsieur le délégué cantonal.

BAUDRAND, s'approche.

Appelez-moi Baudrand ?

NOÉMI, s'éloigne.

Non, monsieur Baudrand.

BAUDRAND.

Je pensais bien que pour nous réconcilier l'intervention de monsieur l'inspecteur était superflue... En somme, qu'y avait-il entre nous ? Un malentendu, un simple malentendu, né de la trop vive sympathie que vous m'avez inspirée, alors que nous sommes faits pour nous entendre... Ne vous semble-t-il pas?

NOÉMI.

Oui, monsieur Baudrand.

BAUDRAND, s'asseyant près d'elle.

Voyez-vous, vous avez fait fausse route avec Masurier et les autres. Ah ! si vous aviez été là tout à l'heure ; Masurier vous reprochait d'avoir des idées ! d'être aristocrate !... Non, le cœur doit rechercher les sentiments sincères et ne pas hésiter, lorsque son choix se concilie avec certains autres avantages qui ne sont pas méprisables... Puisque vous ne me boudez plus... que vous connaissez mes sentiments... Oubliez ma folie d'il y a quelques mois et... acceptez ce que je vais vous proposer.

Madame Dujardin entre par la porte du préau suivie de madame Lambert, portant le chapeau, le collet et le parapluie de Noémi. Baudrand s'est levé.

MADAME DUJARDIN, *avance vivement.*

Ah, chère petite, vite votre chapeau, votre collet et courez à la gare saluer M. Liéthard avant son départ. C'est très important ! Si vous n'y allez pas, cela pourrait vous faire un tort considérable... (*Se reprenant.*) Ah ! oh !... j'ai interrompu, sans y prendre garde monsieur le délégué cantonal, je vous en demande bien pardon, excusez-moi... je ne voyais que l'intérêt de mademoiselle Noémi .. Nous nous retirons !

NOÉMI, *les arrêtant.*

Vous n'avez pas besoin de vous en aller. (*A Baudrand.*) Continuez, monsieur Baudrand. Qu'avez-vous à me proposer?

BAUDRAND, *jouant l'étonnement.*

A quel sujet?

NOÉMI.

Ne vous gênez donc pas devant ces dames ; vous étiez si bien lancé.

BAUDRAND, *embarrassé.*

Je ne sais pas... je ne me rappelle plus.

NOÉMI.

Je vais vous remettre sur la voie. En votre présence, on a formulé des plaintes contre moi à M. l'inspecteur, et...

MADAME LAMBERT, *qui est descendue entre les bancs.*

Des plaintes!

MADAME DUJARDIN.

C'est impossible !

BAUDRAND, *expliquant.*

M. Liéthard a fait devant mademoiselle Lambert une allusion un peu sévère aux lois de 82 et de 86; et,

s'il a fait cette allusion, c'est que quelqu'un avait, en effet, formulé des reproches contre notre directrice.

NOÉMI.

Ajoutez maintenant, que ce quelqu'un était M. Masurier.

MADAME DUJARDIN, étonnée.

M. Masurier!

BAUDRAND.

Je ne nomme personne.

NOÉMI, vivement.

Vous avez pris chaudement ma défense, vous m'avez reconquis les faveurs de M. Liéthard, qui, grâce à vous, s'est contenté de faire une allusion aux décrets et vous venez réclamer le prix de ce sauvetage?

BAUDRAND.

Mais, mademoiselle...

NOÉMI, méprisante.

M. Masurier a déjà passé, il m'a tenu le même langage et s'est payé immédiatement de quelque menue monnaie; tandis que vous, vous exigez vraiment une trop forte somme!

Elle va s'asseoir à la table de la maîtresse.

BAUDRAUD.

Mademoiselle, nous ne nous comprenons plus! Vous me prêtez des pensées bien basses et bien laides, des pensées que je n'ai jamais eues, (se tournant vers les dames.) que je rougirais d'avoir, je vous le jure!... Voyons, madame Dujardin, voilà des années que vous me connaissez, est-ce que vous me croyez capable?...

MADAME DUJARDIN, conciliante.

Les jolies filles s'imaginent toujours que ceux qui marchent derrière elles les suivent !

BAUDRAND.

Si j'ai pris la défense de mademoiselle Lambert, quoi qu'il en puisse coûter à ma galanterie de l'avouer et à son amour-propre de l'entendre, ce n'est point pour ses beaux yeux ; mais pour le bien de l'école. Je fais simplement...

Madame Démarié entre par le préau suivie de Berthe.

MADAME DÉMARIÉ.

Ah ! mademoiselle Lambert! (Apercevant les autres personnes, elle les salue rapidement.) Mes dames, monsieur. Voici, mademoiselle, ce qui m'amène. (Montrant Berthe.) Celle-ci est rentrée tout à l'heure, chez nous en pleurant, j'ai cru qu'on l'avait assommée. Elle m'a dit que M. l'Inspecteur l'avait interrogée, que tout le monde s'était moqué d'elle et que vous l'aviez réprimandée. Vous comprenez, je ne veux pas que ma fille soit ridiculisée pour toutes ces gamines. (Se tournant vers les dames et Baudrand.) C'est qu'il y en a de toutes sortes là-dedans ! Et moi, je veux d'abord qu'on respecte mes enfants.

BAUDRAND, étonné.

Mais, madame, il ne s'est rien passé de semblable, monsieur l'Inspecteur l'a trouvée au contraire très intelligente ?

MADAME DÉMARIÉ, à Baudrand.

C'est bien vrai, ça ?

BAUDRAND.

Demandez à M. Masurier, il était présent.

MADAME DÉMARIÉ, menaçante, à Berthe qui grogne.

Que disais-tu donc toi ? Grande dinde !.. Nigaude !.. gredine !... insupportable !... Allons, file. (Elle pousse Berthe dans le préau et s'arrête près de madame Lambert qui est remontée; à madame Lambert.) Son père était furieux, nous ne savions pas ce qui lui était arrivé...

BAUDRAND, saluant tout le monde.

Mesdames !

MADAME DUJARDIN, conciliante.

Vous ne pouvez pas nous quitter comme ça, monsieur Baudrand; voyons ?

BAUDRAND.

J'ai dit tout ce que j'avais à dire; j'estime avoir fait ce qu'en conscience, je pensais être mon devoir.

MADAME DUJARDIN.

Personne n'en doute à Trimont, monsieur Baudrand, personne !

BAUDRAND.

Il m'est arrivé, et il m'arrivera encore fréquemment, je l'espère, d'adresser des compliments à notre chère directrice et de la défendre au besoin, en présence de M. l'Inspecteur, soit dit sans vouloir la froisser.

NOÉMI, descend de la chaire.

Alors, monsieur, veuillez mettre le comble à votre courtoisie et nous dire quelles propositions honnêtes vous étiez venu me faire ?... Ces dames peuvent tout entendre, je n'ai de secret pour personne.

BAUDRAND.

Et moi, mademoiselle, je n'ai de compte à rendre de ma conduite à personne !

Il se dispose à sortir.

NOÉMI, rudement.

C'est trop de discrétion ou de timidité de votre part.

MADAME LAMBERT, va vers Noémi.

Noémi, que veux-tu dire ?

MADAME DÉMARIÉ, descendue entre les bancs.

Il faut qu'on sache...

NOÉMI.

Monsieur le délégué cantonal en se faisant valoir à mes yeux, comptait sur un élan de reconnaissance, un moment d'abandon, qui eût permis à M. Baudrand de renouveler, avec succès, certaines tentatives galantes que j'ai déjà dû repousser une fois !

MADAME DUJARDIN, effrayée, à Noémi.

Qu'osez-vous raconter là!... Jamais, je n'ai entendu dire à ces messieurs une seule parole qui puisse...

NOÉMI, à madame Dujardin.

A vous, femme respectable, ces messieurs se présentent sous leurs dehors respectables, en face d'une pauvre fille qu'ils désirent, ils ne prennent plus la peine de dissimuler ; et, c'est seulement dans l'intimité que M. Baudrand se permet d'être lui-même !

MADAME DUJARDIN, à mi-voix.

Mon amie, taisez-vous, taisez-vous, vous voulez donc vous perdre.

BAUDRAND, ricanant.

Non, non, laissez donc parler mademoiselle, elles sont très suggestives les petites fables qu'elle invente.

MADAME DÉMARIÉ, à part.

Je te crois.

NOÉMI, net.

Je n'invente rien!

MADAME DUJARDIN, s'interposant.

Non, non.

MADAME LAMBERT, suppliant.

Noémi!

NOÉMI.

Je sais parfaitement ce que je dis, monsieur sait, aussi bien que moi, que je n'invente rien; et, je suis enchantée qu'il y ait des témoins pour m'entendre.

BAUDRAND, perfide.

Mademoiselle se formalise de billevesées; mais, trouve, sans doute, qu'il est très convenable pour elle, de passer la journée chez M. Rivollet... et même la nuit?

NOÉMI, stupefaite recule entre sa mère et madame Dujardin.

Oh!

MADAME DUJARDIN, vivement à Baudrand.

D'abord, c'était chez la sœur de M. Rivollet; et puis, il faisait un orage épouvantable!

BAUDRAND.

Ou bien, de se laisser embrasser comme tout à l'heure, sans orage, par M. Masurier.

NOÉMI, ne se contenant plus.

Mère, tu m'avais bien dit que le désir avilissait les plus honnêtes. Mais je ne supposais pas qu'il pût les rendre aussi méprisables! aussi abjects et aussi lâches... lâches!

MADAME DÉMARIÉ, riant à part.

Attrape, mon vieux!

MADAME DUJARDIN, *affolée.*

Vous n'y pensez pas, vous perdez la tête !

BAUDRAND, *rageur.*

Mademoiselle Lambert, les mots que vous venez de prononcer devant témoins sont de ceux qui ne devraient jamais sortir de la bouche d'une honnête femme, à plus forte raison d'une femme chargée de l'enseignement. J'agirai donc en conséquence. Je ne puis laisser adresser à la commission scolaire de telles injures !

NOÉMI, *avec force.*

De telles vérités !

MADAME DÉMARIÉ, *à part.*

Bien envoyé !

BAUDRAND.

Nous verrons ce qu'en pensera M. le Préfet... nous verrons !

Il se dirige vers la porte.

MADAME DUJARDIN, *courant après Baudrand.*

Monsieur Baudrand ?... Monsieur Baudrand ? Je vous en prie... écoutez-moi...

BAUDRAND.

Non, madame, non...

Il sort.

MADAME DUJARDIN.

Monsieur Baudrand !

Elle sort.

NOÉMI, *redescendue vivement à sa mère.*

Oh ! petite mère ! petite mère ! que je suis contente ! que je suis contente ! que je suis contente ! (*Elle l'embrasse, puis redressée, poussant un grand soupir et débordante de joie.*) Je me sens débarrassée du poids qui m'écra-

sait, délivrée de l'obsession!... Une fois dans ma vie, j'aurai pu parler, dire franchement ce que je pensais, être d'accord avec mon cœur, avec ma conscience. Oh! que je suis contente!

MADAME LAMBERT, grave.

Oui.

MADAME DÉMARIÉ, qui a suivi attentivement toute la scène.

Vous l'avez même richement habillé!

NOÉMI, rit, puis regardant sa mère.

Tu crois que j'ai eu tort, maman?

MADAME LAMBERT.

Je ne sais pas!

NOÉMI, s'asseyant près d'elle.

Ce serait à faire, je te jure que je recommencerais. Que veux-tu, ils me serraient de trop près tous!... J'ai cru à l'empressement sincère de collaborateurs dévoués, j'ai cru, que les éloges adressés à la directrice ne pouvaient viser la femme, je me suis efforcée de répondre gracieusement aux gracieusetés; ils se sont imaginé que je faisais des avances!

MADAME DÉMARIÉ.

Ah! ça ne m'étonne pas d'eux!

NOÉMI, continuant.

Quand j'étais chez sa sœur, M. Rivollet m'a proposé de partir pour les bains de mer avec lui, M. Masurier m'a pris un baiser; M. Baudrand allait exiger davantage; j'étais leur prisonnière, je voulais leur échapper, me reprendre!... Il fallait qu'un jour ou l'autre il y eût un éclat : il vaut mieux que cela se soit passé ainsi!

MADAME DÉMARIÉ.

Moi, je vous approuve, voyez-vous, ce Baudrand,

je le connais. Il y a douze ans, quand mon mari a fait sa maladie. Ah! il nous en a donné un compte d'apothicaire; on peut dire!

MADAME DUJARDIN, entre précipitamment, elle descend entre les tables des élèves et vient à Noémi.

Ecoutez, chère petite, rien n'est compromis, tout peut s'arranger. Il ne faut pas perdre une minute... (Elle prend le chapeau laissé sur une table.) Mettez votre chapeau et courez vite chez M. Baudrand.

NOÉMI, étonnée.

Chez M. Baudrand?

MADAME DUJARDIN.

Oui, courez lui présenter vos regrets et vos excuses, pour le mouvemcnt de vivacité que vous avez eu.

NOÉMI, tombant des nues.

Des regrets! des excuses!

MADAME DUJARDIN.

Qu'avant une heure mademoiselle Lambert vienne chez moi, me déclarer qu'elle retire et regrette ses paroles, m'a-t-il dit, et je veux bien consentir à tout oublier, à n'envoyer aucun rapport, à ne porter aucune plainte; mais, à cette condition seulement.

Madame Lambert fait un mouvement pour intervenir, puis s'éloigne découragée.

NOÉMI, indignée.

Il veut que j'aille chez lui, moi!

On commence à entendre les petites filles revenues à l'école qui jouent dans le préau.

MADAME DUJARDIN.

J'ai promis que vous y seriez le plus tôt possible.

NOÉMI.

Vous avez promis! Mais, madame, je vous admire!

Il faut que vous soyez aveuglée par la bonté pour ne pas voir le piège qui m'est tendu!

MADAME DUJARDIN.

Quel piège?

NOÉMI, remonte.

L'école est ma forteresse; autour de moi, mes filles me protègent, je puis m'y défendre; mais si je vais chez ce monsieur lui demander pardon, je me rends à l'ennemi, je me livre à sa discrétion et j'ai tout à redouter de lui!...

MADAME DUJARDIN, haussant les épaules.

Toujours les idées de madame Lambert! Les hommes sont tous des scélérats!... Ne croyez donc pas que nos supérieurs...

NOÉMI, l'arrête et monte dans la chaire.

M. Baudrand a pris soin de me renseigner très exactement sur ce qu'il attendait de moi, et je ne puis allez chez lui que consentante! (Net.) Qu'il fasse ce qu'il voudra, je n'irai pas!

Elle s'asseoit. Madame Lambert a un sourire satisfait, elle s'appuie d'une main à la table. Madame Dujardin ne trouve rien à répondre et secoue la tête. Elle murmure entre ses dents.

MADAME DÉMARIÉ, qui s'est approchée.

Je vous approuve, restez, c'est plus prudent.

MADAME DUJARDIN, s'emportant contre madame Démarié.

Non, madame, ce n'est pas plus prudent. On ne va pas ainsi perdre de gaîté de cœur une situation qui donne tant de mal à acquérir. Vous n'avez pas l'air de vous en douter, il y va de la situation de mademoiselle Lambert, non seulement ici, mais dans l'en-

seignement, c'est presque une question de vie ou de mort pour elle,.. oui, madame!

Madame Lambert devient sombre et anxieuse, Noémi plus grave et très attentive.

MADAME DÉMARIÉ, avec force dénégations.

Il n'est pas assez puissant pour ça, votre Baudrand!

MADAME DUJARDIN.

Et s'il écrit au préfet?

MADAME LAMBERT, qui s'est avancée à droite.

Vous croyez qu'il écrira au préfet?

MADAME DUJARDIN.

Il y était décidé. Et à voir dans quelle colère il s'est mis, on peut compter qu'il ne reviendra pas facilement.

MADAME LAMBERT, tristement.

Cette fois, c'est fini!

MADAME DÉMARIÉ.

Ne croyez donc pas! On ne va pas déplacer une institutrice pour si peu; d'abord, on fera une enquête.

Madame Lambert remonte du côté de la porte du préau.

MADAME DUJARDIN.

Votre enquête prouvera-t-elle que mademoiselle Lambert n'a pas dit ce qu'elle a dit?

MADAME DÉMARIÉ.

Mais mademoiselle pourra se défendre, raconter ce qui est.

MADAME DUJARDIN.

Elle est faite d'avance l'enquête! Je sais bien peut-être comment les choses se passent dans l'administration, voilà assez longtemps que j'y suis! (A Noémi.) Chère petite, pas d'entêtement.

NOÉMI, descendant de la chaire en avant.

Je n'irai pas!

MADAME DUJARDIN.

Vous êtes très habile, très méritante, c'est vrai, mais vous n'êtes rien sans ces messieurs. Pensez d'eux ce que vous voudrez, seulement reconnaissez que vous avez eu tort de le dire. Que voulez-vous, quand on n'est pas son maître!

NOÉMI, amère, allant à droite.

Je n'oublie pas qu'ils sont mes maîtres, que je suis sous leur dépendance, mais puis-je admettre que leur sympathie me place dans l'alternative de quitter l'école ou de...

MADAME DUJARDIN, tournant le dos à Noémi.

Des bêtises!... Vous allez me faire croire que par amour-propre, vous ne voulez pas revenir sur ce que vous avez dit!

NOÉMI, repassant au milieu.

Pouvez-vous penser cela?

MADAME DUJARDIN.

On vous demande, en somme, une visite de pure déférence, qui ne compromet en rien votre dignité. Vous préférez être révoquée!

NOÉMI, surprise douloureusement.

Oh! révoquée!

Madame Lambert s'est arrêtée, a regardé sa fille et voyant qu'elle faiblit s'éloigne lentement vers la droite.

MADAME DUJARDIN.

Mais oui, révoquée, ma pauvre enfant. Que pèseront vos qualités et les services rendus quand ils seront

en balance avec le rapport de M. Baudrand?... Quoi que vous fassiez, vous aurez toujours tort.

NOÉMI, tordant son mouchoir qu'elle a entre les mains.

C'est impossible!

MADAME DUJARDIN.

Vous verrez! et alors sans fortune, sans soutien.

NOÉMI, avec un geste d'impatience.

Ah! si Edmond était là!

MADAME DUJARDIN, haussant les épaules.

Edmond ne ferait pas plus que vous, il ne vous empêcherait pas de retomber dans la misère.

NOÉMI, très sèchement.

La misère ne me fait pas peur, j'y suis habituée!

MADAME DUJARDIN, secouant la tête.

Vous n'êtes pas seule! (Elle montre madame Lambert debout, muette, contre la table.) Vous avez votre mère. Il ne faut pas être égoïste.

NOÉMI, après un douloureux mouvement d'hésitation.

Toujours ce reproche! (A sa mère.) Mère? (Madame Lambert se laisse tomber sur le banc.) Mère, que faut-il que je fasse?... (Madame Lambert anéantie lève les bras au ciel — un silence douloureux — prenant une détermination.) C'est bien!

Elle va chercher son chapeau et son collet.

MADAME DÉMARIÉ, stupéfaite, à madame Dujardin.

Elle va y aller?

Madame Lambert se lève lentement et sort par le fond.

MADAME DUJARDIN.

Je l'espère bien.

On entend plus nombreuses, les voix d'enfants dans le préau.

MADAME DÉMARIÉ, se levant.

Vraiment, madame Dujardin, je n'ai jamais vu une femme de votre âge aussi innocente; et vous jouez là un singulier rôle. (Elle s'éloigne.) Demain, mes filles iront chez les sœurs.

Elle sort.

MADAME DUJARDIN, indignée suit madame Démarié.

Je ne joue aucun rôle, madame! Je fais ce que mon expérience d'honnête femme me commande! Je souhaite que vous puissiez en dire autant!...

Elle revient et regarde avec inquiétude Noémi. Les fillettes ont organisé une ronde dans le préau, on les entend chanter.

LES FILLETTES.

A ma main droite, j'ai un rosier, (bis)
Qui fleurit tous les mois de mai. (bis)
Entrez en danse, charmant rosier, (bis)
Et puis, vous embrasserez,
La rose ou bien le rosier.

Noémi, très fébrilement ajuste son collet, son chapeau, prend son parapluie; elle murmure des paroles inintelligibles et avance vers madame Dujardin.

MADAME DUJARDIN, troublée par l'air égaré de Noémi.

Vous y allez?

NOÉMI, sourdement.

Oui! (Elle pose son parapluie sur la première table d'élèves, cherche ses gants dans ses poches et commence à se ganter.) A quoi bon lutter contre tout et tous, contre la fatalité! (Elle n'arrive pas à mettre le gant gauche, s'impatiente, essaie le gant droit.) Puisque la femme ne doit pas s'élever au-dessus de *ça!* (Elle froisse ses gants, les remet dans sa poche.) Qu'importe celui-ci ou celui-là! Qu'ils me prennent... je suis à bout!...

Elle remonte.

MADAME DUJARDIN, effrayée faisant un pas.

Mademoiselle Lambert!... (Noémi se retourne.) Ne partez pas avec ces idées-là!... ne partez pas!...

NOÉMI, rudement.

Ne vaut-il pas mieux! S'il me pardonne les injures, croyez-vous qu'il me pardonnera de lui échapper une seconde fois?

MADAME DUJARDIN, tremblante et émue.

Vous n'êtes plus une enfant, ayez un peu de bon sens!... un peu de sang-froid... Soyez raisonnable... Soyez femme!

NOÉMI, avec un sourire amer se tournant vers la porte et haussant les épaules.

Soyez femme... (Regardant le préau.) Ah! oui! (Comme s'adressant avec le même sourire aux élèves dont la ronde a repris plus lointaine.) Soyez femmes, mes enfants, et si la fantaisie vous prend de résister aux caprices des hommes, vous verrez comme tout se liguera contre vous, pour vous y contraindre, tout; vous-même! Et vous n'aurez plus ni force, ni confiance en vous, ni volonté! (Après un temps.) Ah! si Edmond était là!

MADAME DUJARDIN, tentant un dernier effort.

Il ne s'agit pas de ça, vous vous montez la tête...

NOÉMI, sans écouter redescend entre les bancs.

Mais elles, elles ne savent pas, elles ne sauront jamais, elles se donneront d'instinct, tandis que moi!... J'ai voulu savoir ce que j'étais, et aujourd'hui que je l'entrevois, je vais faire comme les autres!... (Elle prend son parapluie et s'arrête.) A quoi bon savoir jamais, si nous devons faiblir toujours!... A quoi bon s'élever, si c'est pour tomber de plus haut?... (Se redressant avec éclat.) Non! non! je me suis conquise, je

m'appartiens, je suis à moi, je me veux! (Elle redescend en avant.) Non! ils ne m'auront pas! (Avec joie enlevant rapidement son chapeau et son collet.) Dites à votre Baudrand ce que vous voudrez, ce qui vous passera par la tête, que je suis malade ou que je suis folle, dites-lui que je me repens de mes paroles, que j'en suis enchantée, que je l'adore ou que je le méprise, peu m'importe! Ah! qu'il fasse ce qu'il voudra! qu'on me déplace, qu'on me suspende, qu'on me révoque, qu'on nous jette à la rue, je m'en moque, je n'irai pas, je n'irai pas!

Elle tombe assise au bout du rang.

MADAME DUJARDIN, les larmes aux yeux.

Dans l'état où vous êtes, ma pauvre enfant, vous ferez aussi bien!... vous ferez mieux!

NOÉMI, avec ravissement.

Ah! qu'il fait bon! (Se passant la main sur les yeux.) De quel cauchemar, je sors! Je voyais déjà briller ses yeux, comme l'autre fois!...

CLÉMENCE, ouvrant la porte du préau.

Mademoiselle! c'est l'heure de la classe.

NOÉMI.

Ah! l'heure de la classe! (Avec transport.) Faites entrer mes petites filles! (Prenant son parapluie, son chapeau et son collet.) Tenez, madame Dujardin, voulez-vous être assez aimable pour porter cela chez moi?...

Elle lui met tout sur les bras.

MADAME DUJARDIN, attendrie.

Pauvre chère enfant!

Noémi sans l'écouter, vivement va tracer un modèle d'écriture sur le tableau noir, à gauche. — Madame Dujardin sort.

Les fillettes entrent en chantant, deux par deux, sous la conduite de mademoiselle Clémence et prennent leurs places.

LES FILLETTES.

Du courage,
A l'ouvrage,
Et profitons du jeune âge,
Pour apprendre,
Et comprendre
Les leçons du sage !

Noémi retourne le tableau sur lequel elle vient de calligraphier le mot. « Savoir. »

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

La salle d'école du troisième acte, mais en désordre et plus vide ; on a enlevé le poêle et un rang de tables. Les cahiers et les livres traînent sur les tables, les modèles sont descendus de leur rayon, le chevalet est plié avec le tableau noir au pied. Les portes sont grandes ouvertes ainsi que les fenêtres ; un beau soleil de printemps entre dans la classe et les arbres au dehors sont couverts de feuilles nouvelles.

Clémence en tenue de nettoyage, venant du préau s'arrête sur le pas de la porte. A madame Dujardin qu'on ne voit pas.

CLÉMENCE, insistant.

Entrez donc un instant, madame Dujardin ; il y a si longtemps qu'on ne vous a vue !

MADAME DUJARDIN à la cantonade.

Non, je n'aime pas à m'imposer. (Elle paraît.) Quand on ne veut ni m'écouter, ni me croire, je m'en vais !

Elle fait mine de se retirer.

CLÉMENCE.

Mais si, entrez donc, je vous écouterai, moi.

MADAME DUJARDIN, entre et tristement.

L'école ne marche plus?

CLÉMENCE, *fait la moue.*

Comme ça!

MADAME DUJARDIN, *secoue la tête.*

Mesdames Poirier et Noirtin, imitant madame Démarié, et suivant l'exemple de mesdames Aragon, Bernard, Naudin, Dumarais, Levasseur, ne sont-elles pas venues tout à l'heure vous dire qu'elles retiraient leurs filles?

CLÉMENCE, *rangeant le mobilier.*

• Leurs intentions relativement à l'éducation de leurs enfants se sont modifiées, et...

MADAME DUJARDIN.

Et, vous ne vous doutez pas de la véritable raison?

CLÉMENCE, *continuant à ranger.*

Si; encore là, il n'y a qu'un instant ces dames racontaient des horreurs! Elles disaient que mademoiselle allait chez des messieurs, qu'on l'avait vue entrer chez M. Baudrand! Mais, ce n'est pas vrai?

MADAME DUJARDIN, *après un soupir.*

Moi aussi, j'ai fait comme vous, j'ai refusé de croire, j'ai affirmé que j'avais assisté à la scène, qu'elle n'y était pas allée; on m'a ri au nez!

CLÉMENCE.

Puisque c'est par reconnaissance pour les services rendus et par respect pour madame Lambert que M. Baudrand n'a pas envoyé de rapport au préfet?

MADAME DUJARDIN.

Il l'a dit, elle l'a dit! Eh! bien, ma chère petite, non, elle n'y est pas allée en plein jour, comme je le lui conseillais, il paraît qu'elle y est allée,... la nuit; on l'a vue!

CLÉMENCE, *outrée.*

Oh! mademoiselle!

MADAME DUJARDIN.

Depuis deux mois il n'est question que de cela dans la ville et les faubourgs et, quand tout le monde affirme la même chose, on est bien forcé de croire.

CLÉMENCE, *dégoûtée.*

Si c'est comme ça, moi, je ne veux plus rester ici!

MADAME DUJARDIN, *la rassure.*

Vous? Vous êtes en dehors de toutes ces vilaines histoires et tout le monde serait enchanté de vous voir rester à Trimont; mais, faites attention, mademoiselle Clémence! Faites bien attention!

CLÉMENCE.

N'ayez pas peur!

MADAME DUJARDIN, *indignée.*

Ah! elle nous a joliment dupées! Sans compter qu'on est allé jusqu'à insinuer que j'avais été l'entremetteuse! Comprenez-vous ça, moi! Moi qui depuis vingt-cinq ans...

NOÉMI, *à la cantonade dans le couloir.*

Oui, maman, je vais répondre à Florion.

MADAME DUJARDIN, *gagne vivement la porte.*

La voilà! Je ne veux plus la voir. A bientôt; faites votre profit de ce que vous savez.

Elle disparaît.

CLÉMENCE.

Merci!

Elle se met vivement à ranger les tables, les cahiers et les livres.

Noémi entre, elle tient des lettres à la main et va s'asseoir à la table de la maîtresse pour écrire.

NOÉMI, à Clémence.

C'est cela, mademoiselle Clémence, mettez un peu d'ordre, il y en a bon besoin! (Tout en écrivant.) Ma mère m'a dit qu'il était venu des dames?

CLÉMENCE.

Oui, mademoiselle, madame Poirier et madame Noirtin.

NOÉMI, toujours écrivant.

Que voulaient-elles?

CLÉMENCE.

Elles venaient pour leurs enfants.

NOÉMI.

Je le suppose bien, mais encore?

CLÉMENCE.

A partir de lundi, ces demoiselles cesseront de suivre les classes.

NOÉMI, cessant d'écrire.

Elles aussi! Les petites Aragon n'ont pas paru ce matin?

CLÉMENCE.

Non, mademoiselle.

NOÉMI, nerveuse.

Sophie Naudin, non plus?

CLÉMENCE.

Non, mademoiselle.

NOÉMI, s'accoudant sur la table.

Et quelles raisons ont données ces dames?

CLÉMENCE, embarrassée.

Elles ont commencé par me raconter qu'elles avaient changé d'idée pour l'éducation de leurs filles et puis après...

NOÉMI.

Après ?

CLÉMENCE.

Après, oh ! des horreurs.

NOÉMI, souriant.

Vous m'effrayez, Clémence !

CLÉMENCE.

Il y a de quoi !

NOÉMI, souriant.

Dites vite alors ?

CLÉMENCE.

Je n'oserai jamais, mademoiselle.

NOÉMI, nerveuse.

Il faut pourtant que je sache ?... Voyons... parlez ?

CLÉMENCE.

Le bruit a couru... on leur a assuré que... (Se détournant.) non, je ne peux pas !

NOÉMI, se levant, allant à Clémence.

On leur a assuré quoi ?

CLÉMENCE.

Que mademoiselle avait des amoureux.. des amants !

NOÉMI.

Des amants !... c'est mieux que je ne pensais... Et vous ont-elles nommé quels heureux mortels j'honorais de mes faveurs ?

CLÉMENCE.

Elles prétendent que si M. Baudrand n'a pas envoyé de rapport, c'est qu'il avait de bonnes raisons..

NOÉMI.

Et puis ?

CLÉMENCE, plus bas.

M. Masurier aussi.

NOÉMI, riant.

Oh! le pauvre M. Masurier. Et puis? c'est très drôle!

CLÉMENCE.

O mademoiselle, ne riez pas!

NOÉMI, nerveuse.

Ne pas rire, et pourquoi, Clémence? N'est-ce pas très risible, de voir ces messieurs cacher leur dépit sous la médisance et charger leurs commères de la besogne, c'est très amusant!... Et moi, bonne fille, qui, dans une lettre émue, débordante de reconnaissance, avais remercié M. le délégué cantonal de ne pas avoir envoyé son rapport. Il paraît que, réellement, il attendait plus que des remerciements. (Retournant à sa table.) Ou bien, a-t-il réfléchi que sa plainte risquait de se perdre dans les cartons de la préfecture, qu'en tout cas, elle nécessiterait une enquête, laquelle ne tournerait peut-être pas à son avantage, et il a préféré faire mettre en circulation... sa petite infamie par... on ne sait qui!

CLÉMENCE.

Il n'est pas prouvé que ce soit M. Baudrand qui ait fait cela.

NOÉMI, reprenant son travail.

Lui ou les autres, c'est tout un.

CLÉMENCE, après un temps, s'approche de la chaire.

Mais, mademoiselle, si cela continue, nous n'aurons bientôt plus personne.

NOÉMI, évasivement.

Que voulez-vous que j'y fasse; je ne peux pas for-

cer les mères de famille à m'envoyer leurs enfants?

CLÉMENCE.

Il faudrait protester... dire...

NOÉMI, vivement.

Quoi ?

CLÉMENCE, embarrassée.

Je ne sais pas.

NOÉMI.

Est-ce qu'on croirait ce que je pourrais dire!

CLÉMENCE, hésitant.

Alors... peut-être... dans votre intérêt, vaudrait-il mieux demander votre changement.

NOÉMI, étonnée après un temps.

Mais, ma pauvre Clémence, vous ne connaissez donc pas l'histoire de mademoiselle Vignon?

CLÉMENCE.

Non.

NOÉMI.

Eh bien, mademoiselle Vignon était une directrice qui se trouvait exactement dans mon cas; elle permuta, repermuta et chaque fois qu'elle prenait possession d'un nouveau poste, elle était précédée, escortée et suivie d'une nuée de lettres anonymes et de cartes postales diffamatoires. Cela dura jusqu'au jour où lasse de cette poursuite elle donna sa démission!

CLÉMENCE.

Alors, qu'allez-vous faire?

NOÉMI, avec assurance.

J'attendrai qu'ils reviennent d'eux-mêmes.

Elle se remet à écrire.

CLÉMENCE.

Ils ne reviendront pas.

NOÉMI, souriant.

Si... j'ai un moyen, et mon moyen arrivera bientôt...

CLÉMENCE, souriant à son tour.

Vous voulez épouser M. Edmond ?

NOÉMI.

Peut-être.

CLÉMENCE.

Ah! je comprends maintenant, pouquoi vous lui avez écrit de venir ; mais il n'est pas dit...

NOÉMI, voyant sa mère qui entre, fait signe à Clémence de se taire.

Chut ! (A sa mère.) Qu'est-ce qu'il y a, maman ?

Clémence reprend son travail.

MADAME LAMBERT.

Tu as répondu à M. Florion?

NOÉMI.

Tu vois, j'écris... Je lui demande de reculer d'un mois notre prochaine échéance.

MADAME LAMBERT, après un moment de silence.

Alors, tu es certaine qu'on n'a pas envoyé de rapport au préfet ?

NOÉMI, tout en écrivant.

Mais très certaine ; c'est de l'histoire ancienne, il y a beau temps que tout cela est terminé.

MADAME LAMBERT, après un nouveau silence.

Et tu n'es pas allée chez lui ?

NOÉMI, excédée.

Je ne suis allée nulle part... Madame Dujardin a dû arranger les choses comme je te l'ai dit vingt fois.

MADAME LAMBERT, plus haut.

Il y a une éternité que je ne l'ai vue, madame Dujardin. Elle ne vient donc plus?

NOÉMI, tout en écrivant.

C'est juste, depuis quelque temps, elle n'est pas venue. (A Clémence.) Vous n'avez pas vu madame Dujardin, mademoiselle Clémence?

CLÉMENCE, à droite dans les rangs.

Non, mademoiselle, il y a plus d'un mois.

NOÉMI, à sa mère.

Elle doit être malade... j'y passerai.

MADAME LAMBERT, s'est assise, elle regarde Clémence qui achève la récolte des cahiers et s'éloigne.

Noémi? Ton école marche toujours aussi bien?

NOÉMI, relevant la tête.

Pourquoi cette question, mère?... Mais oui, elle marche très bien.

MADAME LAMBERT.

C'est curieux, il me semble que l'on fait moins de bruit, que les enfants crient moins, qu'elles sont moins nombreuses...

NOÉMI.

Aujourd'hui, c'est jeudi, voilà pourquoi tu ne les entends pas.

MADAME LAMBERT.

Oui, aujourd'hui, mais les autres jours aux heures de récréation, je ne les entends plus ni chanter ni rire. Tu as beau dire, il se passe quelque chose d'anormal. L'école a perdu sa gaîté. On y parle à voix basse, on dirait que l'on s'y attend à... un malheur!

NOÉMI, ferme sa lettre et riant.

A l'approche des examens, c'est toujours ainsi, les élèves songent moins à s'amuser.

Elle se lève.

MADAME LAMBERT, la regardant fixement.

Bien vrai ! tu ne me trompes pas ? Laisse-moi lire dans tes yeux, jusqu'au fond de ta conscience.

NOÉMI, s'éloigne.

Voyons, maman, pour quelle raison te tromperai-je ?... Mais tu vois bien que je suis contente, très contente... Oui, très contente ! (Elle se tourne vers la porte du préau et aperçoit Rivollet qui approche.) Tiens ! voilà notre bon ami M. Rivollet, qui vient nous faire une petite visite. (Allant à la porte.) Entrez donc, monsieur Rivollet.

RIVOLLET, très froid.

C'est que je ne sais pas si je dois... les règlements..

NOÉMI, lui tendant la main.

Aujourd'hui, je n'ai pas d'élèves ; c'est madame Lambert qui vous reçoit chez elle.

RIVOLLET, saluant madame Lambert.

Madame !

NOÉMI, joyeuse.

Ah ! vous ne sauriez vous imaginer combien je suis heureuse de vous voir ; asseyez-vous donc.

RIVOLLET, refusant la chaise.

Merci, je ne puis rester qu'un instant.

NOÉMI.

Et madame votre sœur se porte toujours bien ?

RIVOLLET.

Non, pas trop bien. C'est précisément ce qui l'a empêchée de venir elle-même.

NOÉMI.

Elle n'est pas alitée ?

RIVOLLET, *embarrassé.*

Non... mais elle garde la chambre... Je venais vous parler, mademoiselle Lambert, au sujet...

NOÉMI, *allant à son secours.*

De votre nièce ?

RIVOLLET.

Oui, de ma nièce.

NOÉMI.

C'est une excellente petite fille, intelligente, bon caractère, mais elle n'est pas assez travailleuse.

RIVOLLET, *cherchant ce qu'il va dire.*

Oui... oui...

NOÉMI.

Les devoirs ne sont jamais finis, les leçons à peine sues, et en classe, elle est très dissipée.

RIVOLLET, *se posant tantôt sur une jambe tantôt sur l'autre, cherchant un point d'appui.*

Oui, c'est ce que nous pensions... Ma sœur et moi, nous nous étions aperçus que l'enfant ne profitait pas des leçons et nous nous demandions d'où cela pouvait provenir : nous avons peur que cette paresse ne tienne à l'état de sa santé. Son père est mort de la poitrine, elle est naturellement très délicate, de plus, elle est dans la période de croissance ; avec le changement de saison, on peut craindre le surmenage, l'anémie, aussi nous avons décidé, d'après l'avis du médecin, de l'envoyer pour quelque temps à la campagne.

NOÉMI, *dont le visage s'est assombri, vivement.*

Ah !... pardon, un instant.

Elle va vers Clémence, elle lui fait signe de fermer les croisées et lui parle bas.

MADAME LAMBERT, à Rivollet.

On ne saurait trop prendre de précautions à cet âge.

RIVOLLET.

C'est comme je l'ai dit à ma sœur, les études, c'est très joli, la santé avant tout.

MADAME LAMBERT.

Elle a cependant très belle mine, cette petite?

RIVOLLET.

Peuh! De fausses couleurs, elle a l'air comme cela solide... en réalité, c'est un petit poulet...

NOÉMI, revenant.

Mère, je viens de faire fermer les fenêtres, mais je crains qu'il ne fasse encore trop frais ici pour toi?

MADAME LAMBERT.

Je ne sens pas.

NOÉMI, insistant.

Tu ferais mieux de rentrer, crois-moi, mademoiselle Clémence va t'accompagner.

MADAME LAMBERT.

Je n'ai besoin de personne pour m'accompagner... je m'en vais, parce que tu le veux...

NOÉMI.

Oui, je t'assure, cela vaut mieux.

MADAME LAMBERT, à Rivollet sèchement.

Souhaite le bonsoir, monsieur.

RIVOLLET.

Au revoir, madame, et conservez-vous en bonne

santé. (Madame Lambert sort lentement accompagnée de Clémence, Noémi très impatientée les suit des yeux. — Rivollet vivement.) Il ne me reste plus maintenant, mademoiselle, qu'à m'excuser de vous avoir importunée si longtemps. (Noémi sans se retourner et sans répondre, regarde s'éloigner sa mère.) Vous êtes avertie, au besoin nous pourrons vous remettre un certificat de médecin, si cela est nécessaire: j'ai donc l'honneur, mademoiselle, de vous présenter mes salutations.

NOÉMI, après que la porte s'est refermée sur sa mère et Clémence.

Un instant, monsieur Rivollet!

RIVOLLET, s'arrête dans son mouvement de sortie.

C'est que...

NOÉMI, simplement.

Vous comprenez que je ne suis pas dupe, moi, des prétextes inventés pour me reprendre votre nièce.

RIVOLLET, très étonné.

Mais...

NOÉMI.

Louise n'est pas plus malade que vous ou moi.

RIVOLLET.

Je vous assure...

NOÉMI.

Monsieur Rivollet, un jour, vous me déclariez tout net qu'il vous serait agréable de m'avoir pour maîtresse, je refusais avec la même franchise et nous restions bons amis; le mensonge ne vous va donc pas. Dites-moi tout bonnement que la conduite scandaleuse que je mène, a seule décidé madame votre sœur à retirer sa fille de mon école, dites-le, je préfère?

Elle s'asseoit à l'extrémité d'un banc.

RIVOLLET, hésitant.

La petite est aussi réellement malade.

NOÉMI.

Oui, elle est *aussi*, malade!... (se retournant.) Je m'imaginais que vous étiez mon ami, monsieur Rivollet, vous sembliez avoir pour moi quelque estime, et vous étiez une des dernières personnes que j'eusse supposée capable d'ajouter foi aux infamies que l'on colporte sur mon compte.

RIVOLLET.

Je n'en ai pas cru un seul mot!

NOÉMI, amère, tournant le dos.

Vous n'avez pas cru, cependant vous agissez comme si vous croyiez!

RIVOLLET, s'asseyant.

Ce sont ces dames qui ont monté la tête à ma sœur.

NOÉMI.

Et vous, mon ami, vous n'avez rien trouvé à répondre pour me défendre? Au lieu de leur imposer silence, vous me reniez quand tous m'abandonnent, et vous faites auprès de moi une démarche qui doit achever de me perdre aux yeux du pays. Si c'est ce que vous appelez de la sympathie et du dévouement, quand donc recontrerai-je quelqu'un qui me déteste et me haïsse!

RIVOLLET, vexé.

Je ne demande pas mieux, mademoiselle, que de vous obliger, je suis prêt à faire pour vous tout ce qui dépendra de moi... mais que puis je?

NOÉMI.

On vous a raconté que j'étais la maîtresse de

M. Baudrand, de M. Masurier... et de qui sais-je encore! (Signe de dénégation de Rivollet.) Si, on vous l'a raconté. On prétend également que je suis la vôtre. Mieux que personne, vous savez si cette insinuation est fausse!... (Signe affirmatif de Rivollet.) Dites-le, hautement!

RIVOLLET, secouant la tête.

Le dire, le dire est bel et bon, comment le dire? Je ne peux pas le faire tambouriner par la ville! Et puis, vous connaissez les gens d'ici, il suffira que je m'en défende pour que l'on soit persuadé du contraire. C'est très délicat pour un jeune homme de se poser en champion d'une jeune fille, quand il n'est ni son parent, ni son fiancé; je pourrais vous faire certainement plus de mal que de bien.

NOÉMI, nerveuse.

Alors, il faut que je laisse continuer les bavardages et que je voie mon école peu à peu se vider jusqu'à la dernière élève?

RIVOLLET, gêné.

Ah oui... vous êtes dans une situation très embarrassante... très embarrassante.

NOÉMI.

Autrefois, ma pauvre maman me disait : « prends garde, les hommes sont des bêtes fauves; » elle se trompait, ils sont pires! puisque ne pouvant s'emparer de moi, ils me perdent de réputation!

Elle se lève.

RIVOLLET, se lève.

Ce ne sont pas tant les hommes!... Si vous croyez que les femmes de Trimont ne sont pas jalouses de vous...

NOÉMI.

Les femmes?

RIVOLLET, *de plus en plus embarrassé.*

En réalité... ce ne sont pas plus les uns que les autres... Vous êtes arrivée dans le pays comme une tentation... Nous sommes des paysans, et vous êtes au milieu de nous... comme une plante de jardin qu'on aurait mise en pleine terre dans un champ; la mauvaise herbe finit toujours par en avoir raison.

NOÉMI, *vivement.*

A moins qu'on n'arrache la mauvaise herbe, et on l'arrachera, monsieur Rivollet! Vous dites qu'un parent ou un fiancé peuvent seuls me sauver; il y aura un mari et nous verrons!

RIVOLLET, *étonné.*

Un mari!

NOÉMI.

Pensez-vous que ce soit suffisant pour faire taire les mauvaises langues?

RIVOLLET.

Mon Dieu, dans toute cette affaire, moi, je ne puis rien dire, je ne sais rien, je ne suis pour rien...

NOÉMI.

Je n'en doute pas. (*Le conduisant vers la porte du préau.*) Maintenant, mon cher monsieur Rivollet, j'entends une de mes élèves qui vient pour une leçon particulière; permettez-moi de vous dire au revoir.

RIVOLLET, *lui serrant la main.*

Au revoir, mademoiselle Lambert, et croyez que je suis très heureux de ce que vous venez de m'apprendre.

Il sort.

NOÉMI, referme la porte et revient vers la chaire.

Les bons amis !... (Elle hausse les épaules, puis joyeuse.) Oui, il viendra le fiancé, il viendra le mari !... (Joignant les mains.) Enfin ! (Elle se retourne et marche rêveuse et rieuse, tête baissée.) Il viendra ! (Elle s'arrête, frappée de stupeur.) Et, s'il ne venait pas !

Elle reste adossée à sa table, les yeux fixes. — Entre Henriette par la porte du fond, un carton sous le bras.

HENRIETTE.

Bonjour, mademoiselle !

NOÉMI, sans bouger.

Bonjour, Henriette, bonjour. Tenez, mettez vos cahiers et vos livres sur cette table. (Elle désigne la première table des élèves. — Pendant qu'Henriette prépare ses cahiers.) Il aurait écrit ! (Elle prend une chaise et s'asseoit au bas de la chaire.) Vous avez fait tous vos devoirs ?

HENRIETTE.

Oui, mademoiselle, faut-il vous lire l'analyse ou le résumé d'histoire ?

NOÉMI, sans faire attention, l'esprit ailleurs.

Commencez par l'analyse. Voyons ce que vous avez fait ?... (A part.) S'il ne venait pas ?

HENRIETTE, lit.

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux,
Vous paissez dans vos champs, sans soucis, sans alarmes

Hélas ! interjection se rapportant à la personne qui parle — *Petits moutons*, apostrophe — c'est aux petits moutons qu'elle s'adresse — *petits*, adjectif qualificatif masculin pluriel. — *Que*... (Elle s'arrête, depuis le commencement de la lecture, Noémi est retombée dans son angoisse.

— Etonnée après un sileuce.) Mademoiselle... *que*, c'est un adverbe ?

NOÉMI, qui a entendu la fin de la question, comme se réveillant et très agitée.

Que ? un adverbe ?... pardon... je n'y étais pas, relisez la phrase ?

HENRIETTE.

Petits moutons, *que* vous êtes heureux...

NOÉMI, les regards dans le vide douloureusement.

Oh ! oui, ils sont heureux ! Ils ne chercheront jamais à savoir ce qu'ils sont, où ils vivent, ils se contenteront de paître comme le troupeau ; tandis que nous...

Elle s'arrête.

HENRIETTE, après un silence.

Mademoiselle, comme vous dites ça !... Vous avez des ennuis ?... de la peine ? (Elle se lève et va vers Noémi.) O mademoiselle, répondez-moi, je voudrais tant vous consoler !

Elle l'embrasse.

NOÉMI, l'écarte et avec amertume.

Voyez-vous, Henriette, ne vous demandez pas pourquoi ceci, pourquoi cela, dites-vous que cela est, qu'il faut le subir, ne raisonnez pas, ne pensez jamais, laissez-vous vivre ! (S'animant progressivement, tandis qu'Henriette l'écoute avec surprise.) Soyez persuadée que tous les humains sont bons, justes et loyaux, que l'honnêteté règne sans partage sur la terre, que ceux qui gouvernent, qui commandent ou qui prêchent sont exempts des faiblesses vulgaires, que leur protection est désintéressée, leurs flatteries sincères, comptez que l'amitié est le plus sûr des biens, croyez aux

grandes âmes et aux nobles cœurs, croyez à la morale, à la vertu respectée et récompensée, croyez à la satisfaction du devoir accompli, croyez à l'existence idéale en ce monde et dans l'autre!... (se levant.) Ce n'est pas ça la vie!

HENRIETTE, stupéfaite.

Cependant... Mademoiselle, on m'a toujours dit... et dans les livres...

NOÉMI, de plus en plus exaltée.

Ce que vous avez lu, ce que l'on vous a dit, ce que l'on vous a appris, ce que je vous enseigne, moi, tout est faux! Quand je vous raconte d'après des fables faites à plaisir, que la vie c'est l'intelligence, je mens! Je mens quand je vous affirme que le bonheur est dans la sagesse ; les mots que l'on fait sonner si haut à vos oreilles, d'honneur et de dignité, ne sont que mensonges ; il n'y a ni raison, ni justice, ni intérêt, ni même d'égoïsme ; (sourdement.) il n'y a qu'une bête souveraine qui gouverne le monde!

HENRIETTE, effrayée, ouvre de grands yeux.

Oh! mademoiselle! vous me faites peur!

NOÉMI, continue.

On vous dira, je vous ai probablement dit bien des fois, moi-même, que la femme devait travailler à élever son esprit ? la femme n'est qu'une bête de somme, et l'intelligence que nous développons en nous, la science que nous acquérons, la personnalité que nous nous créons, ne servent qu'à nous faire souffrir... cruellement souffrir!... (Désespérée, se rasseyant.) Ah! oui, Henriette, n'apprenez rien, il est préférable de ne jamais se demander où l'on est et ce que l'on est, ce que l'on vaut et ce que l'on fait. Ignorez tout!

HENRIETTE, avec hésitation.

Mais, mademoiselle, il faut pourtant que j'apprenne pour être institutrice.

NOÉMI, avec tristesse.

Vous voulez être institutrice ?

HENRIETTE, regagne son banc.

Vous le savez bien, mademoiselle.

NOÉMI, la regardant longuement et fixement.

Pauvre enfant ! (Lentement, très calme.) Oui, vous avez raison... Ne faites pas attention à ce que je vous disais là, je ne sais où j'avais la tête, je suis tellement énervée aujourd'hui. (Henriette reprend sa place.) Apprenez, Henriette, apprenez le plus possible, mais dans le but unique de *savoir*, la vie de l'esprit vous procurera des consolations et des joies qui survivront à toutes vos joies comme à toutes vos misères. Instruisez-vous, et même soyez institutrice si vous vous en sentez l'inébranlable vocation, c'est une belle tâche de préparer les âmes à la vie. (Se levant.) Et puis peut-être serez-vous plus heureuse que celles pour qui l'enseignement est un suprême gagnepain. Vous avez une famille, des parents fortunés, des amis et n'en serez jamais réduite à attendre dans l'angoisse, le défenseur, le sauveur que j'espère, qui viendra ! (Vivement à Clémence qui est entrée par la porte du fond.) Le facteur n'a pas apporté de lettre pour moi à la seconde distribution ?

CLÉMENCE.

Non, mademoiselle, il n'y en avait qu'une pour madame Lambert.

NOÉMI, joyeuse, à Clémence.

Il va venir, c'est certain à présent !... Il aurait

écrit sans cela !... (Elle marche.) Enfin, je vais pouvoir parler, parler à cœur ouvert !... Qu'il vienne vite !...

Clémence s'est éloignée vers la droite.

HENRIETTE, après un silence.

Mademoiselle, faut-il que je reprenne mon analyse ?

NOÉMI, surprise.

Votre analyse !... Voyez-vous, chère enfant, aujourd'hui je n'y ai pas, mais pas du tout la tête, et je voudrais même vous demander si cela ne vous contrarie pas, de remettre notre leçon à après-demain soir.

HENRIETTE.

Comme vous l'entendrez, mademoiselle, je suis à votre disposition.

Elle se lève et prend ses livres et ses cahiers qu'elle met dans un carton.

NOÉMI.

Alors, ce sera pour samedi.

HENRIETTE, apercevant une lettre en ouvrant son cartable.

Ah ! j'allais oublier cette lettre que maman m'a tant recommandé de vous remettre.

NOÉMI, surprise.

Donnez ?... (Elle prend la lettre, l'ouvre, la parcourt, pendant qu'Henriette achève de plier ses livres et ses cahiers.) C'est bien, je répondrai.

HENRIETTE, tendant son front que Noémi embrasse.

Bonsoir, mademoiselle... (Elle s'éloigne.) Bonsoir, mademoiselle Clémence !

Elle sort par le fond.

CLÉMENCE, qui range le bureau de la maîtresse.

Bonsoir, mademoiselle Henriette !

NOÉMI, à Clémence.

Vous devinez ce que madame Duthel m'écrit?

CLÉMENCE.

Elle demande que vous cessiez les leçons.

NOÉMI, nerveuse.

Mieux que ça! (Elle parcourt la lettre.) D'abord, elle proteste de sa sympathie pour moi et me remercie de l'affection que je porte à sa fille... On l'assure, dit-elle, que je vais bientôt quitter l'école et me trouver sans place.

CLÉMENCE, relevant le mot.

Sans place?

NOÉMI, parcourant la lettre.

Peu m'importe, il ne faut pas s'arrêter à ça... Elle reconnaît dans ce qui m'arrive les procédés de Masurier et de sa bande... Elle sait ce qu'ils valent tous... Si elle me racontait par quelles manœuvres ils ont chassé M. Duthel de la mairie, je ne pourrais pas y croire... finalement elle m'offre l'hospitalité chez elle!

CLÉMENCE, surprise.

Chez elle!

NOÉMI.

Oui, jusqu'à ce que sa fille ait passé ses examens. C'est son mari, ajoute-t elle, qui a eu cette excellente idée. (Pliant la lettre.) Son mari, qui, lorsque j'allais donner des leçons chez eux, m'attendait derrière la porte pour me prendre la taille! (Jetant la lettre sur la table.) Et voilà tout ce qui me reste des protestations enthousiastes de ce pays! Les avances d'une commère qui pense faire bisquer le concurrent de son mari et assurer l'examen de sa fille!

CLÉMENCE.

Elle ne l'a pas fait méchamment!

NOÉMI, vivement.

Personne ici n'agit méchamment, ce sont tous de braves gens ; cependant, tous, ils se font les complices de ceux qui me poursuivent et m'attaquent ! Ils sont honnêtes, cependant, ils prennent plaisir à me salir sans raison, sans preuve, sur un : on dit !... Mais je ne suis pas encore partie ! (Elle va vers la porte du préau.) Non, je ne suis pas encore partie !

Elle regarde le préau.

CLÉMENCE, qui a rangé les bancs, remet les chaises en place ; — indifférente.

Espérons-le !

NOÉMI, se retourne et vivement.

N'est-ce pas, vous pensez aussi qu'il viendra ?

CLÉMENCE, montée sur la chaise, replace la sphère et les modèles sur le rayon.

M. Edmond ?... Je m'étonne qu'il ne soit pas là... Il aura rencontré quelque empêchement sur sa route.

NOÉMI, avec confiance souriant.

Non, non, rien n'a pu l'arrêter !

CLÉMENCE, toujours sur la chaise.

Quelquefois une mésaventure... Des circonstances imprévues.

NOÉMI, regardant à la porte vitrée.

Ceux qui aiment ne s'arrêtent pas quand celle qui leur est chère crie au secours ! (Un silence, réfléchissant.) Il a reçu ma lettre, il y a huit jours ; deux jours pour obtenir de son directeur un congé urgent, mettons trois — il part... (Inquiète.) Il aurait dû arriver avant-hier !

CLÉMENCE, toujours rangeant les modèles.

Il arrivera aujourd'hui.

NOÉMI, *regardant sa montre.*

Non, il doit passer par Paris, et le dernier train de Paris est arrivé à trois heures quarante.

CLÉMENCE, *indifférente.*

Il y a le train de nuit et celui de demain matin.

NOÉMI, *énergiquement avec douleur.*

Il devrait être ici! Il devrait être ici !

CLÉMENCE, *même jeu.*

Puisqu'il ne vous a pas répondu, il faut bien croire qu'il va venir.

NOÉMI, *tout d'un coup frappée par une réflexion. — A Clémence.*

La lettre que ma mère a reçue tout à l'heure?... Je vais voir. (*Elle va pour sortir.*) Elle est peut être de lui.

CLÉMENCE.

Non, mademoiselle, elle venait de Trimont.

NOÉMI, *terrifiée.*

De Trimont! Et vous l'avez donnée à ma mère! Je vous avais cependant recommandé de les faire disparaître et de ne les donner qu'à moi! Encore une lettre anonyme... et dans l'état où elle est!...

CLÉMENCE.

Madame guettait le facteur, elle me l'a arrachée des mains!

NOÉMI, *fâchée.*

Il fallait soutenir qu'elle était pour moi!... C'était bien la peine de prendre tant de précautions pour lui cacher la vérité!... Ne voyez-vous pas que chaque jour sa raison s'affaiblit, qu'elle ne m'écoute plus, ne me croit plus, doute de moi?... A présent, ce sera fini!

CLÉMENCE, hochant la tête sans regarder Noémi.

Aujourd'hui ou dans quelques jours, tôt ou tard, ne devait-elle pas savoir à quoi s'en tenir?

NOÉMI, avec stupeur, après un silence.

Clémence?

CLÉMENCE.

Mademoiselle?

NOÉMI, triste.

Et vous aussi, vous me reniez?... Vous en qui j'avais confiance comme en une seconde moi-même!... Je vous croyais clairvoyante et... vous êtes comme eux!

CLÉMENCE, hargneuse.

Puisqu'on ne veut plus de vous ici...

NOÉMI, cinglante.

Vous ne voulez plus de moi, non plus!... Vous arriverez, mademoiselle Clémence, je vous le promets, vous avez tout ce qu'il faut pour ça!

CLÉMENCE, vexée.

Mademoiselle, je vous jure que je ne crois pas ce que l'on dit. J'ai pour vous le plus profond respect... la plus...

NOÉMI, lui tourne le dos et s'éloigne.

Je vous dispense de toute explication.

CLÉMENCE, s'approche.

Je vous jure, mademoiselle!...

NOÉMI, agacée.

Ne jurez pas, ne me dites plus rien, retirez-vous!

CLÉMENCE.

Je ne veux pas que vous supposiez...

NOÉMI, irritée.

Ne me parlez plus, allez-vous en!...

CLÉMENCE, rageuse sortant.

Allez-vous en!... Nous verrons laquelle de nous deux s'en ira la première!

NOÉMI, douloureusement.

Ça devait arriver, il ne manquait plus que celle-là!... C'est complet!... (Elle rit.) Je n'ai pourtant pas envie de rire! (Après quelques pas.) Ah!... Clémence!... (Réfléchissant.) La première réforme sera de faire maison nette... tâcher d'hospitaliser maman quelque part... Et puis, fini, fini d'être bonne fille, d'être... (Elle s'arrête et prête l'oreille.) Cette fois, j'ai bien entendu fermer la grille!... (Elle va vers la porte et pousse un cri de joie.) C'est lui!

EDMOND, paraît.

Parfaitement, mademoiselle Lambert, c'est moi!

NOÉMI, rayonnante de joie, s'avançant vers Edmond.

J'étais persuadée que tu viendrais, j'en avais la certitude. (Elle s'arrête, le regarde et lui serre le bras.) Brave et cher ami!

EDMOND, très grave, avance vers la croisée.

Du moment que j'avais reçu la lettre, je ne pouvais faire autrement...

NOÉMI, émue.

Ah! vois-tu, c'est heureux que tu sois venu, parce que je ne sais ce qui serait arrivé. Je ne pouvais plus, je ne pouvais plus vivre!.. (Elle quitte son bras.) Si tu savais comme ils ont été méchants! (Elle s'arrête, lui pose les mains sur l'épaule et le regarde en riant.) Mais te voilà! tu es là! C'est toi! bien toi!

Elle l'embrasse, ils sont devant la croisée.

EDMOND, étonné.

Mais... mademoiselle! mademoiselle!

NOÉMI, *vivement.*

Laisse-moi! Laisse-moi! Il y a si longtemps que j'en avais envie!... Ah! que je suis heureuse! que je suis joyeuse!... Tu ne peux te le figurer! (*Elle se serre contre lui.*) Mon Edmond!... Ce qu'ils vont être attrapés tous quand ils sauront que tu es arrivé... Attends! (*Elle va prendre la chaise et l'apporte près de la croisée.*) Maintenant, assieds-toi là, que nous causions de toutes nos petites affaires.. (*Le regardant encore.*) Il est là! Il est là!

Elle lui serre le bras.

EDMOND, *qui se laisse faire sans protester, mais gêné.*

Mademoiselle Noémi... je ne pensais pas que mon retour...

NOÉMI, *allant s'asseoir sur le banc contre la chaire.*

J'avais craint un instant que tu n'eusses pas reçu ma lettre...

EDMOND, *très embarrassé.*

Si, si, je l'ai reçue, du reste, elle était recommandée, les lettres recommandées ne peuvent pas s'égarer.. il faut un vol...

NOÉMI, *après un silence.*

Mais ne reste pas planté là!... ne sois pas ému... Voyons, assieds-toi, causons, mon futur mari... (*Il va pour s'asseoir, elle attire la chaise.*) Plus près!

EDMOND, *s'asseyant.*

Oui, causons, si vous voulez...

NOÉMI, *étonnée.*

Oh! je comprends ton embarras!.. Je dois te paraître bien hardie, bien folle; n'avions-nous pas l'habitude de nous tutoyer, autrefois? Et puis, je te parle, là, comme si tout était décidé, terminé... je ne songe

qu'à moi, à mon bonheur, à ma joie, et pas à tes fatigues, je suis une égoïste... (se penchant vers lui.) Mais, vois-tu, il faut me pardonner, j'étais si désespérée!

EDMOND.

Les fatigues, c'est la moindre des choses, je n'y pense plus!

NOÉMI.

Cependant, tu dois être brisé après un si long voyage.

EDMOND, gêné.

Non, je viens de l'hôtel.

NOÉMI, riant.

Ah ! voilà !... Lorsque j'avais vu passer l'heure du train je m'étais dit : ce ne sera pas pour aujourd'hui; tu étais allé à l'hôtel, coquet!... Mais, tu dois mourir de faim?

EDMOND.

Non, j'ai très bien déjeuné chez le receveur.

NOÉMI, surprise.

Quel receveur?

EDMOND.

Celui d'ici, pardi!

NOÉMI.

Quand es-tu donc arrivé?

EDMOND.

Hier.

NOÉMI.

Comment, hier? et tu ne viens qu'aujourd'hui?

EDMOND.

J'ai pensé que le mercredi, vous aviez vos classes

à surveiller et que je vous dérangerais probablement, ce matin, j'avais une commission à faire pour le receveur et il m'a retenu à déjeuner.

NOÉMI, troublée.

Ah !.. alors vous êtes ici depuis hier... (Tremblant.) Est-ce que vous n'êtes plus... mon ami?.. Edmond?

EDMOND, ému.

Il faut croire que si, puisque j'ai fait le voyage.

NOÉMI, chagrine.

Pourquoi en ce cas ne m'avoir pas prévenue hier soir que vous étiez ici? Vous deviez bien penser que je mourais d'impatience?

EDMOND.

J'ai bien pensé en effet que... mais j'ai été accaparé par des anciens camarades, les collègues, ils m'ont emmené au café de l'Oise et nous ne sommes partis que très tard.

NOÉMI, inquiète.

Vous êtes allé au café de l'Oise?

EDMOND.

Oui.

NOÉMI.

Vous avez vu MM. Masurier, Oudoire et Compagnie?

EDMOND, hésitant.

Oui!

NOÉMI, de plus en plus inquiète.

On vous a parlé de moi?

EDMOND, secouant la tête.

Non... pas du tout.

NOÉMI.

Alors, je ne vous comprends pas... Quand on écrit à quelqu'un comme je l'ai fait : si vous m'aimez toujours, venez; et que ce quelqu'un vient, on est en droit d'attendre de lui, un peu plus d'empressement.

Elle se lève et passe.

EDMOND, assis.

Je vais vous dire, mademoiselle; là-bas, j'ai beaucoup réfléchi, je me suis demandé pourquoi d'abord, vous m'aviez interdit votre porte, pourquoi ensuite vous m'aviez fait envoyer à l'autre bout de la France.

NOÉMI, étonnée.

Moi! c'est moi qui vous ai fait déplacer!

EDMOND, continuant.

J'ai pensé que vous vouliez être libre, que je vous gênais. Vos lettres restèrent tendres, mais très rares; vous aviez tant d'occupations!... Un moment, je fus sur le point de tout quitter et de venir ici pour savoir ce qui se passait...

NOÉMI, se retourne.

Et puis?

EDMOND.

Et puis, je me suis dit que si vous m'aimiez ce serait superflu et que si vous ne m'aimiez plus c'était inutile.

NOÉMI.

Eh bien! vous voilà rassuré, maintenant?

EDMOND, triste.

Oui.

NOÉMI, ironique s'animant.

Oui, mais quelque chose vous chiffonne, n'est-ce

pas?.. Dites donc ce que vous avez sur le cœur, on ne se gêne plus avec moi... Si je voulais être libre, c'était pour abuser de ma liberté?

EDMOND, se lève.

Oh! non, mademoiselle Noémi, je ne dis pas ça!

NOÉMI.

Vous le pensez!..

EDMOND.

Je ne le crois pas.

NOÉMI, amère.

Vous ne croyez pas, seulement, au lieu de venir à moi franchement la main tendue, vous allez sournoisement faire une enquête sur mon compte au café; vous aviez des doutes, maintenant vous êtes bien près d'être convaincu!

Elle s'arrête sur le banc d'élèves opposé.

EDMOND.

S'il en était ainsi, je serais reparti sans vous voir.

NOÉMI, nerveuse et violente.

Vous vouliez me chapitrer sévèrement; je l'ai bien vu!.. On ne fait pas voyager impunément un galant homme de Perpignan à Trimont pour le prier de réparer une situation aussi compromise que la mienne!.. On vous a dit que M. Baudrand était mon amant? Ne niez pas, c'est inutile... Eh bien, je la continue votre enquête! on ne vous a pas tout dit, j'en ai eu beaucoup d'autres : Rivollet, Duthel, Oudoire... j'en ai eu tant que je ne sais plus!

EDMOND, allant à elle effrayé.

Noémi, taisez-vous! taisez-vous!

NOÉMI, riant nerveusement.

Non, non, il faut que vous sachiez tout... J'ai eu

aussi Masurier, Naudin, Bernard, des bruns, des blonds, des rouges, des jeunes et des vieux, j'ai eu tout le pays !

EDMOND, très ému.

Je vous en supplie !

NOÉMI, continuant avec emportement ironique.

Ah ! mon cher, vous avez là une belle fiancée, je vous fais mon compliment ! Le pis est que cette personne, sans le moindre respect pour sa profession, pour les siens et pour elle-même, dépourvue complètement de sens moral, ne se donne ni par vice ni par caprice, mais dans le but le plus bas, par intérêt !... On n'a pas à vaincre de résistance avec elle, c'est elle qui provoque, elle qui fait les avances, qui s'offre !

EDMOND.

Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! taisez-vous !

NOÉMI, vivement.

Cette rouée veut se faire plaindre, se poser en victime. Et quand elle se voit conspuée par tout le monde, elle a l'audace de crier à la calomnie, d'appeler à son aide celui qui fit serment de la défendre et de l'aimer... Elle a l'audace de se jeter dans vos bras et de vous crier : je t'aime ! j'ai confiance en toi, comme tu dois avoir confiance en moi, je suis malheureuse, je suis perdue, sauve-moi ! (Reprenant haleine.) Ah oui ! mais par bonheur, dans l'*Administration*, on ne se laisse pas prendre par les sentiments, vous avez fait votre enquête, et vous démasquez la misérable.

EDMOND, suppliant.

Noémi ! chère Noémi ! oui, j'ai eu tort ; mais si un

instant j'ai douté, en vous voyant, mes craintes se sont dissipées; en vous entendant, j'ai...

NOÉMI, méprisante.

Vous avez douté!

Elle reste atterrée.

EDMOND, ému et tendre.

Je vous retrouve comme ce jour de distribution de prix, où vous m'apparûtes si belle, si haute, que moi, pauvre petit employé, je n'osais vous proposer d'unir nos deux existences et de faire un bonheur de nos deux misères. Mais à présent...

NOÉMI, haussant les épaules.

Comme on rirait au café de l'Oise si l'on vous entendait!..

EDMOND.

Oui, oui, j'ai eu tort d'y aller, tort d'écouter ce que l'on m'y racontait... je vous en demande pardon. Noémi, je vous jure que ces calomnies ne laissent pas de trace dans mon cœur; je veux vous faire respecter de tous, comme vous méritez de l'être; je veux que vous soyez heureuse, autant que vous avez souffert.

NOÉMI, à elle-même, douloureuse.

Il était une souffrance que j'ignorais encore; vous me l'apprenez en cet instant!

EDMOND.

Comme autrefois, c'est mon cœur qui vous parle, Noémi...

NOÉMI, se levant.

Ah! non,.. jamais!

EDMOND.

Je vous aime, Noémi.

NOÉMI, violente se jetant sur lui et le poussant vers le fond.

Je vous hais, je vous hais, je vous hais! Je vous hais parce que dans mon ignorance je vous plaçais au-dessus d'eux et que vous êtes comme eux! parce que jamais je n'avais douté de vous et que vous m'avez crue capable du plus ignoble calcul! parce qu'enfin, je vous aimais et qu'à présent, je vous méprise!

EDMOND.

Noémi!.. mademoiselle Noémi!..

NOÉMI, le poussant toujours.

Non, plus de déclarations, de déclamations, partez! Retournez à l'autre bout de la France, allez où vous voudrez, je rougirais autant de me marier avec vous que de me donner aux autres!

EDMOND.

Mademoiselle!

NOÉMI, haletante de rage et menaçante.

Partez! partez!.. Que je ne vous voie plus!.. Faut-il vous répéter que vous me faites horreur, que je vous méprise, que je vous hais!... plus que les autres?... Ils n'avaient rien juré, eux! partez, partez! (Edmond est dehors, elle referme la porte du préau et tombe sur une chaise, sanglotant.) Il n'y a donc rien de vrai... rien!.. pas même l'amour!

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au premier acte, moins l'estrade. A droite le corps de bâtiment de l'école avec, au premier plan, la porte surélevée de deux marches ; un banc sous les fenêtres. A gauche, le pavillon d'habitation avec porte au premier plan ; un banc à côté. La scène est occupée par le préau planté d'arbres, des bancs entre les arbres. Au fond, la grille de clôture en oblique sépare le préau de la rue ; une porte à deux battants s'y ouvre toute grande, à la gauche. Au lointain la ville.

Au lever du rideau, Masurier et Rivollet entrent par la porte de la grille, suivis par Baudrand. Masurier mécontent marche en secouant la tête et Rivollet l'accompagne, faisant des gestes de dénégation énergique.

RIVOLLET.

Non, non, encore une fois non ! Et maintenant fichez-moi la paix !

MASURIER, ralentissant.

Enfin, qui que ce soit, Pierre ou Paul, il nous met dans un fichu embarras!... Nous n'en retrouverons jamais une aussi capable et aussi gentille !

RIVOLLET, arrêté.

Trop gentille !

MASURIER, *qui l'a dépassé, se retournant.*

Trop gentille? Je ne veux pas revenir sur ce qui s'est passé, je vois ce qui arrive et c'est très désagréable pour tout le monde! Qu'a dû penser le préfet quand il a reçu sa démission? Et, que dirait-il, s'il savait que toutes les filles d'ici vont maintenant chez les sœurs?... Ils ont bien manœuvré, les calotins!

RIVOLLET, *souriant.*

Vous pensez que ce sont eux.

MASURIER, *se rapprochant de Rivollet.*

Mais, mon ami, cette campagne de calomnies contre la maîtresse et contre l'école, a été menée contre nous; cette grève des enfants n'a qu'un but, nous compromettre; ça sent le jésuite d'une lieue! (*A Baudrand qui s'est approché.*) Ce n'est pas votre avis, Baudrand?

BAUDRAND, *très morne, très soucieux.*

Peut-être... peut-être... je ne vois pas .. je ne sais pas...

RIVOLLET.

Ne serait ce pas plutôt la vengeance de personnes jalouses? Madame Démarié, les Hospitalières... (*Hésitant.*) Et puis, peut être, a-t-elle été imprudente?

BAUDRAND, *inquiet.*

Vous y croyez aussi, aux histoires d'amour, vous?

RIVOLLET, *étonné.*

Comme tout le monde... (*Souriant.*) En ce qui me concerne, je suis bien sûr qu'il n'y a rien eu; mais pour les autres!...

BAUDRAND, *net.*

Vous avez des preuves?

RIVOLLET, riant.

Pourquoi ne s'est-elle pas mariée avec son cousin? On ne me fera pas croire, à moi, que c'est elle qui a refusé ?

BAUDRAND.

C'est pourtant la vérité.

MASURIER, montrant la grille.

Regardez Duthel, s'il est content, s'il marche vite!... C'est un beau jour pour lui, parbleu!

Tous regardent vers la grille, Duthel entre rapidement et salue de loin. Ils répondent assez froidement au salut.

DUTHEL, marchant son chapeau à la main.

Je ne suis pas en retard, messieurs?

MASURIER.

Nous arrivons, et, vous voyez, nous ne sommes pas encore au complet.

DUTHEL, remettant son chapeau.

Ah bon... bon... (Un silence, il les regarde l'un après l'autre.) Eh bien, qu'est-ce que vous en dites ?

MASURIER.

Rien! (Souriant.) Ça vous fait plaisir ce départ forcé, hein?

DUTHEL, indulgent.

J'estimais beaucoup mademoiselle Lambert, comme institutrice; elle donnait des leçons à ma fille. Mais, je suis forcé de reconnaître que ce qui se passe aujourd'hui donne entièrement raison à ceux qui défendent les congrégations. (S'avançant vers Masurier.) Dans le fond, je n'aime pas plus les curés que vous; mais, voyez-vous, il faut une religion pour les femmes. (Il lui frappe sur le bras.) Si vous supprimez la religion,

il n'y a plus de morale, plus d'honnêteté, plus rien...

Rivollet allume une cigarette.

BAUDRAND, qui s'est approché, à Duthel.

Vous connaissez quelque chose de positif contre mademoiselle Lambert? Vous avez une certitude matérielle; des faits?

DUTHEL, surpris et souriant.

Farceur! C'est de notoriété publique. L'indiscrétion ne vient pas de moi.

MASURIER, à Baudrand, avec reproche.

Il est certain que lorsqu'on a de semblables bonnes fortunes, on pourrait bien ne pas le crier sur les toits!

BAUDRAND, stupéfait.

C'est pour moi que vous dites ça?

MASURIER, remontant.

Eh parbleu! c'est pas pour l'empereur de Chine!

BAUDRAND.

Alors, vous supposez que moi... j'ai?...

DUTHEL, secouant la tête.

Il n'y a pas de fumée sans feu!

BAUDRAND, vivement.

Je vous en donne ma parole d'honneur : mademoiselle Lambert ne m'est rien. Elle n'a jamais été ma maîtresse, jamais!

MASURIER, s'extasiant.

Vous êtes tous là à protester : Rivollet, Duthel...

DUTHEL, étonné.

Moi!

MASURIER, redescend, à Baudrand.

On ne vous accuse pas, on ne vous demande pas

de vous confesser, ces choses-là on les garde généralement pour soi, on dit seulement, que ce qui arrive est très embêtant. Voilà!

BAUDRAND, haussant les épaules.

Vous dites cela, parce que vous savez bien que celui de nous tous qu'on accuse avec le plus de vraisemblance, c'est vous!

MASURIER, remonte.

Ah! elle est forte! Moi?... parce que je suis bonhomme, familier, que j'ai plaisanté avec mademoiselle Lambert... Je faisais comme vous, mais je n'allais pas plus loin.

RIVOLLET, riant.

Vous voyez, vous protestez, vous vous défendez aussi, comme les camarades?

MASURIER.

Je me défends... je me défends! Moi, je dis la vérité!

BAUDRAND.

Et nous?

MASURIER, vexé, remonte.

N'en parlons plus, ce n'est personne! (Apercevant Oudoire qui entre avec Démarié.) A moins que ce soit ce scélérat d'Oudoire qui ait fait le coup.

OUDOIRE, s'avançant vers Masurier.

Qu'est-ce que j'ai fait? (Aux autres, portant la main à son chapeau.) Salut, messieurs! (A Masurier.) Voyons, quoi?

Démarié va serrer la main à Baudrand, puis à Rivollet. Derrière eux s'est glissée madame Dujardin qui les suivait, elle va sans que personne la remarque dans le fond du préau s'asseoir sur un banc.

MASURIER.

Il paraît que vous avez été trop galant avec mademoiselle Lambert et que c'est vous qui la faites partir.

OUDOIRE, menaçant Masurier de l'épaule.

Vous ne m'avez pas regardé? Et si vous voulez que je vous dise : je ne suis pas fâché de lui voir les talons. Elle était trop fière, trop savante pour nous autres. (Souriant et montrant Baudrand.) Pour monsieur le pharmacien qui a des diplômes, c'est une autre affaire !

BAUDRAND.

Est-ce que vous allez prétendre aussi que je suis l'amant de mademoiselle Lambert?

OUDOIRE.

Je ne prétends rien moi, je répète.

BAUDRAND, vivement.

Vous répétez une infamie! Ce n'est pas vrai, c'est faux, archi-faux ; mademoiselle Lambert n'a pas d'amant.

OUDOIRE, malin.

Si vous n'avez pas réussi, il peut y en avoir d'autres ; et, je vois par là des compagnons qui n'ont pas dû demander mieux que de se faire embaucher.

MASURIER.

Vous vous trompez, Oudoire, aucun de nous...

OUDOIRE, riant.

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère?... Le frisé du télégraphe, comme disait Rivollet, est-ce que vous vous figurez qu'il venait ici pour des prunes?

BAUDRAND, très net.

Je lui ai parlé, à ce jeune homme, avant son dé-

part, l'autre jour. Mademoiselle Lambert était sa fiancée, mais rien de plus, et elle l'a jeté à la porte parce que, lui aussi, avait écouté vos histoires.

Ils rient.

OUDOIRE, bon enfant.

Je le veux bien ; mais on en connaît d'autres sur elle !... J'ai un cousin qui habitait à Paris dans le même quartier qu'elle ; elle est fille d'un failli et d'un failli qui s'est pendu. (A Baudrand qui secoue la tête.) Oui, monsieur, d'un failli qui s'est pendu ! Comment voulez-vous après que ça fasse quelque chose de bon ? C'est pas possible !

DUTHEL, approuvant.

Vous avez parfaitement raison !

BAUDRAND, vivement.

C'est absurde !

MASURIER, à Duthel.

Taisez-vous donc ! c'est vous avec vos bavardages de femmes saoules qui avez mis tout le pays sens dessus dessous !

DUTHEL, remonte à droite.

Si vous n'aviez pas tous été fourrés dans ses jupes on n'en aurait pas fait de bavardages... Vous étiez bien trop fiers de laisser croire qu'elle vous favorisait ! Aujourd'hui que ça tourne mal, vous rejetez la faute sur le voisin !

BAUDRAND, en avant à gauche.

Pour quelle raison l'attiriez-vous donc chez vous, vous ?

DUTHEL, redescend.

Moi ?

BAUDRAND, agressif.

Oui, vous !

DUTHEL.

Ah! permettez, permettez...

BAUDRAND.

A nos âges on a encore une excuse, au vôtre, c'est du vice!

Tout le groupe se met à rire.

MASURIER, à Oudoire près de lui.

Voilà qui est tapé!

BAUDRAND.

Et si je ne respectais pas vos cheveux blancs, je dirais que vous êtes un polisson.

OUDOIRE, rit de plus en plus fort.

Attrape!

DUTHEL, exaspéré d'entendre les rires.

S'en prendre à moi, à moi! Quand M. Masurier s'enfermait ici, seul, avec elle, que M. Rivollet l'emmenait à la campagne, qu'Oudoire la suivait comme un chien et que vous, vous la forciez à venir chez vous, on sait comment et pourquoi!

Tous protestent.

BAUDRAND.

Encore une fois, ce n'est pas vrai! Vous insultez une femme!

DUTHEL.

On l'a vue!

BAUDRAND, très excité.

Vous en avez menti!

RIVOLLET, à Baudrand.

Baudrand, laissez-le donc!

DUTHEL, la voix entrecoupée par la suffocation.

Monsieur... je suis... aussi honnête homme que vous, et peut-être plus!

BAUDRAND.

Ce n'est pas prouvé, on en connaît sur votre compte !

DUTHEL.

Et sur le vôtre?

BAUDRAND.

Moi, je n'ai jamais nié une dette verbale, comme vous avez fait pour Couturier!

DUTHEL.

Et moi je n'ai jamais vendu de drogues pour les filles dans l'embarras!

BAUDRAND, riant.

Vous en auriez plutôt acheté.

DUTHEL, brandissant sa canne.

Insolent! vous mériteriez une correction!

MASURIER, le retenant.

Monsieur Duthel, vous ne ferez pas ça! (A Baudrand.) Vous n'allez pas vous battre dans le préau de l'école?

DUTHEL, à Masurier, montrant Baudrand.

Lui! le champion de la vertu!... parce qu'il n'a pas pu!

BAUDRAND.

Au moins, moi je la défends; tandis que vous, vous l'accusez. Si vous croyez que ce n'est pas plus canaille!

DUTHEL, marche sur le groupe.

Coquin! empoisonneur!

Grand brouhaha.

RIVOLLET, retenant Duthel avec Oudoire.

Vous avez tort, monsieur Duthel, vous avez tort.

DÉMARIÉ, retenant Duthel.

Mais oui, mais oui !

DUTHEL.

Empoisonneur !

BAUDRAND.

Voleur ! jésuite !

MASURIER, à Baudrand.

Finissez donc ! Voyons, taisez-vous, Baudrand, Duthel !

Grande confusion de voix. Oudoire à l'écart se tient les côtes, Duthel se dégage en arrière écartant tout le monde avec sa canne.

DUTHEL.

Vous ne valez pas mieux que lui ! Vous êtes tous des sacripants ! des socialistes !

Protestations. — Attirée par le bruit, Noémi est venue sur le perron suivie de Clémence ; elle assiste un instant à la scène. Puis elle descend et simplement, comme si rien ne se passait, tandis que Clémence reste sur le perron, tenant un cahier entre ses mains avec un air de maîtresse.

NOÉMI.

Messieurs, si vous...

MASURIER, vivement.

Assez tous les deux, taisez-vous ! (Il s'avance et salue.) Mademoiselle ?

NOÉMI.

Si vous voulez faire l'inventaire du mobilier scolaire, je suis à votre disposition.

MASURIER.

Bien, mademoiselle ! (Très embarrassé se tourne vers les autres, hésite, puis enfin.) Auparavant, mademoiselle

Lambert, je tiens à vous déclarer combien nous regrettons la résolution que vous avez prise de donner votre démission...

NOÉMI, froide.

Je vous remercie, monsieur. (Montrant la porte.) Si vous voulez vous donner la peine d'entrer.

MASURIER, insistant.

Non, je tiens encore à vous dire, mademoiselle, que si des personnes malveillantes, dans un but difficile à comprendre, ont donné à votre conduite une interprétation que... qui n'est pas la bonne, ni moi, ni ces...

NOÉMI, interrompant.

Monsieur le maire, je ne doute ni de votre sincérité ni de votre éloquence, mais ne revenons pas, s'il vous plaît, sur ce qui est passé.

MASURIER, proteste.

Pardon, il faut au contraire que vous sachiez. On vient de s'expliquer là tous ensemble ; eh bien, aucun de nous ne croit ce qui a été dit... Nous sommes de braves gens, nous n'aurions pas voulu faire du tort à une honnête jeune fille comme vous, qui a besoin de gagner sa vie, nous ne sommes pour rien...

BAUDRAND, interrompant, mouvement de Noémi.

Ayez donc le courage de le dire... quand elle est venue ici, nous avons cru que mademoiselle Lambert était comme tant d'autres, et le pays aussi l'a cru ; si le pays ne peut reconnaître son erreur, reconnaissons la nôtre.

NOÉMI, sèchement.

Inutile !

MASURIER, écartant Baudrand.

Non, moi je vais vous dire ce qui en est ! (A Noémi.)

Vous avez eu tort de vous fâcher, de vous décourager et de ne pas avoir confiance en nous : voilà !

NOÉMI.

Je ne suis accessible ni à la colère, ni à l'abattement, j'ai seulement compris, pauvre écolière de la vie, certaines choses dont je ne me doutais pas.

Les autres groupés dans le fond plaisantent.

BAUDRAND.

Quelles choses ?

NOÉMI, simplement.

J'ai compris que l'enseignement ne devait pas être un pis aller, mais un sacerdoce pour lequel il faut avoir la vocation. J'ai compris que ce n'était point seulement les quatre règles, la géographie, la syntaxe et le manuel d'instruction morale et civique que nous devions enseigner à celles dont nous voulons faire des femmes ; mais que nous devions surtout leur montrer la vie. Je n'avais pas la vocation, j'en avais trop vu de la vie, j'ai donné ma démission, je ne compte plus... Faisons, si vous voulez bien, l'inventaire, (Montrant Clémence.) ma remplaçante est là.

Masurier ne trouve rien à répondre et marche vers le perron. Noémi le suit. Baudrand marche derrière eux.

BAUDRAND, vivement.

Mais ce n'est pas admissible, vous ne pouvez pas nous quitter ainsi... Il faut que le préfet refuse votre démission !

NOÉMI, sur le perron.

Il y a longtemps qu'elle est acceptée, vous le savez bien !

Masurier et Noémi, puis Baudrand entrent dans l'école.

DUTHEL, en avant du groupe, les retenant.

Hein! vous l'entendez, ce misérable pharmacien! (Il désigne Baudrand.) le plus enragé avant... est-il assez bas, assez plat?...

RIVOLLET, retourné.

Il ne peut pourtant pas pour vous faire plaisir dire qu'il est allé avec elle si ce n'est pas vrai!

DÉMARIÉ.

Puisque personne n'y est allé!

DUTHEL, haussant les épaules.

Il n'y a pas de fumée sans feu! Je ne sors pas de là.

OUDOIRE, à Démarié, brusquement.

Et pourquoi que vous avez retiré vos filles de l'école, alors?

DÉMARIÉ.

C'est ma femme, elle avait assisté à la scène, elle était très montée, elle ne plaisante pas sur ce chapitre.

OUDOIRE, à Rivollet.

Et vous, pourquoi avez-vous retiré votre nièce?

RIVOLLET, embarrassé.

Tout le monde retirait ses enfants.

DUTHEL, riant.

Vous voyez!

DÉMARIÉ, au groupe, désignant l'école.

Allons-nous retrouver ces messieurs?

DUTHEL, lui tournant le dos.

Allez-y si vous voulez, moi je m'en moque un peu!

OUDOIRE, approuvant.

Et moi aussi !

DÉMARIÉ, à Rivollet.

Vous venez, Rivollet?

RIVOLLET.

Oui, oui...

Ils entrent dans l'école.

OUDOIRE, à Duthel.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je ne coupe pas dans tout ce qu'elle leur chante.

DUTHEL.

Vous êtes un homme de bon sens, vous...

OUDOIRE.

Allons-nous prendre un verre?

MADAME DUJARDIN, après bien des hésitations, s'approche et très agitée.

Messieurs... Alors... C'est bien vrai, mademoiselle Lambert... s'en va?

DUTHEL.

Du moment qu'il n'y a plus d'élèves, il n'y a plus besoin de maîtresse !

MADAME DUJARDIN.

Et... on laisse faire ça !

OUDOIRE, riant.

On ne peut pas planter ici des choux et des carottes, ça reviendrait trop cher à la commune !

MADAME DUJARDIN, indignée.

Moi aussi, j'avais cru à toutes les abominations Mais, je vous ai entendus. On ne peut pas la laisser partir, ce serait honteux !...

DUTHEL, sévère.

Faites attention, madame Dujardin, vous êtes directrice de l'asile municipal.

MADAME DUJARDIN.

On ne m'empêchera pas de dire que c'est honteux! (Apercevant madame Lambert à la porte du pavillon, elle se précipite vers elle.) Ah! madame Lambert, ma chère madame Lambert!

MADAME LAMBERT, l'air un peu égaré.

Que veulent ces messieurs?

MADAME DUJARDIN.

C'est la commission scolaire, madame Lambert?

MADAME LAMBERT.

Ah! oui, pour l'inventaire!

NOÉMI, paraît sur le perron; à Duthel et Oudoire qui s'éloignent.

Messieurs, si vous voulez signer les procès-verbaux?

DUTHEL, revient avec Oudoire.

Comment donc!

OUDOIRE.

On y va! on y va.

Noémi descend dans le préau et va vers sa mère qui avance vers elle. Ils entrent dans l'école.

NOÉMI.

Ah! maman, chère maman! c'est fini! Nous voilà libres. Tu es satisfaite?

MADAME LAMBERT, absente.

Si tu l'es!

NOÉMI.

Nous allons partir immédiatement, toutes nos malles sont à la gare; tes paquets sont-ils prêts?

MADAME LAMBERT.

Encore quelques petites choses.

NOÉMI, *empressée la reconduisant.*

Termine vite...

MADAME DUJARDIN, *s'approche de Noémi, les larmes aux yeux.*

Mademoiselle ! je vous demande bien pardon, je suis la cause de tout ce qui est arrivé... Je voyais le monde trop beau et...

NOÉMI, *l'arrêtant.*

Ma mère le voyait trop laid ! (*Elle lui tend la main.*) Je ne vous en veux pas !

MADAME DUJARDIN.

Je n'avais connu que le meilleur des hommes et je ne pouvais croire...

NOÉMI, *l'interrompt.*

Ne parlons plus de ça, j'ai déjà oublié Trimont, dans quelques heures nous serons à Paris.

MADAME LAMBERT, *avec terreur.*

A Paris !

NOÉMI, *rassurant sa mère.*

J'ai tout prévu. Je travaillerai dans les ateliers de Florion, il ne me refusera pas d'être ouvrière chez lui et je gagnerai assez pour nous deux... Nous serons libres et tu seras tranquille ; ne crains rien, maintenant je ne suis plus une écolière, je suis maîtresse de moi et saurai me conduire !

MADAME LAMBERT.

Je ne crains plus rien ; seulement, si tu m'en crois, prie aussi le bon Dieu.

NOÉMI, *évasivement.*

Oui, mère, oui... (*Apercevant Baudrand à la fenêtre de*

l'école.) L'inventaire est terminé, ces messieurs vont revenir, va vite chercher tes affaires. Madame Dujardin te conduira à la gare. (A madame Dujardin.) Vous voulez bien, madame Dujardin?

MADAME DUJARDIN, émue.

Si je veux? je crois bien!... Je suis bien trop heureuse, mademoiselle, (Elle lui prend les mains.) que vous oubliiez ce que je vous ai dit et que vous me rendiez votre confiance! (A madame Lambert.) Je vous suis, madame, je ne vous quitte plus, ma chère dame.

Elles entrent dans le pavillon.

BAUDRAND, de la fenêtre de l'école appelant.

Mademoiselle Lambert?

NOÉMI, allant vers la fenêtre.

Qu'y a-t-il?

BAUDRAND, lui présentant des livres qu'il tient à la main.

Nous avons trouvé dans la bibliothèque scolaire ces livres de philosophie, qui n'appartiennent certainement pas à l'école!

NOÉMI, prenant les livres.

Merci, monsieur, c'est vrai, je les avais oubliés. (Elle ouvre son petit sac qui est sur le banc, et essaie de glisser les livres dedans.) Allons donc! (Baudrand sort de l'école et vient à elle.) Ils ne peuvent pas entrer?

Elle garde les livres à la main. — Noémi fait un mouvement pour emporter les livres dans le pavillon.

BAUDRAND.

Mademoiselle? (Elle s'arrête.) Il y a encore une chose que je voudrais vous dire?

NOÉMI, surprise.

J'écoute.

Peu à peu des gens se groupent dans la rue derrière la grille.

BAUDRAND.

Je me suis mal conduit envers vous, je le reconnais, et vous ne me méprisez pas encore autant que je me méprise, mais je tiens à vous affirmer que jamais je n'aurais envoyé de rapport et que je suis absolument étranger à la cabale...

NOÉMI, *avec indifférence, jetant un coup d'œil à la grille.*

Les menaces que vous m'avez faites suffisent.

BAUDRAND, *de plus en plus ému.*

J'étais fou, voyez-vous... Il y a des moments où l'on n'est plus son maître... on redevient sauvage, on redevient une bête, on s'exaspère... l'amour-propre se met de la partie... Mais après, lorsque la crise est passée, lorsqu'on n'est pas un Duthel, un Oudoire, on sent combien on a été près de commettre une vilenie... on est heureux d'y avoir échappé, on est plein de reconnaissance pour celle qui n'a pas cédé, elle grandit... on l'admire, on est fier d'elle et triste de soi.

NOÉMI, *veut s'éloigner.*

Je vous félicite du revirement!

BAUDRAND, *la suit.*

Après les jours d'égarement j'ai repris possession de moi-même; et je n'ai plus qu'un espoir, je ne forme plus qu'un vœu... (*Elle se retourne.*) Non, je n'ose... je suis honteux de vous demander cela... Il me semble que je fais aussi mal qu'avant ..

NOÉMI, *railleuse.*

Dites donc, allez, au point où nous en sommes.

BAUDRAND.

Je voudrais... Vous vous indignerez?... vous me maudirez...

NOÉMI, *calme.*

Non.

BAUDRAND, *tremblant.*

Je voudrais qu'il me fût permis... de réparer le mal?

NOÉMI, *calme, feignant de ne pas comprendre.*

Réparer?... Qu'entendez-vous par là?... Qu'est-ce que cela veut dire?

BAUDRAND.

Je vous ai méconnue, je vous ai offensée, je ne vous croyais alors qu'à travers la passion, et mon seul désir aujourd'hui est de faire oublier ce passé, de vous consacrer ma vie, tout mon dévouement, toute mon affection.

NOÉMI, *dure.*

Je ne comprends pas.

BAUDRAND.

Si, voyons, vous comprenez!

NOÉMI, *le regardant bien en face.*

Vraiment! Vous comptiez que j'accepterais!

BAUDRAND, *humble.*

Je ne suis pas l'homme que vous avez connu, le contact journalier de ces brutes m'a rendu un instant comme elles; mais...

NOÉMI, *méprisante, gagnant vers le milieu.*

Ce contact, moi, m'a révélée à moi-même, m'a montré ce que je valais et m'a éloignée d'eux.

BAUDRAND, *pressant.*

Vous êtes une femme supérieure.

NOÉMI, *s'arrête et ironique.*

Je suis une femme comme les autres. Et, vous ne

l'ignorez pas, vous qui m'avez initiée, qui m'avez déniaisée. N'est-ce pas comme cela qu'on dit ?

Elle s'éloigne à gauche. Des visages narquois et moqueurs apparaissent en plus grand nombre derrière la grille.

BAUDRAND, ému.

Mademoiselle Lambert, c'est loyalement...

NOÉMI, sévère.

N'insistez pas, monsieur. C'est m'injurier à nouveau de croire que mon honneur ait souffert quelque atteinte de votre violence et qu'il y ait besoin d'une réparation.

BAUDRAND, très ému.

C'est une affection sincère...

NOÉMI, vivement.

Ah ! Taisez-vous ; il me semble que je vous revois !... Et je ne sais plus, si c'était hier que vous mentiez, ou si c'est aujourd'hui que vous me trompez...

BAUDRAND, désespéré.

Comment m'exprimer ?... Que puis-je dire ? Que puis-je faire ?

NOÉMI, net.

Restons-en là. (Ironique.) Quand je suis venue ici, j'avais la tête bourrée de préjugés, d'enfantillages, je m'imaginais la vie très compliquée, vous m'avez appris qu'elle était très simple, je vous en remercie, cela doit vous suffire.

BAUDRAND.

Mademoiselle Lambert !

NOÉMI, montrant la grille et la foule qui est entrée.

Faites donc attention à tous ces gens qui vous re-

gardent, monsieur le délégué cantonal, je pourrais vous compromettre !

Elle va poser les livres sur le banc près du pavillon.

BAUDRAND, regardant la grille.

Que veulent-ils?

NOÉMI, repassant pour aller à l'école.

Ce sont vos concitoyens qui viennent me faire la conduite.

BAUDRAND, regarde la foule, puis Noémi.

Comment!.... Vous croyez?

NOÉMI, montrant la foule.

Ils veulent me huer, parce que je suis, — ils n'en doutent pas, — votre maîtresse et celle de beaucoup d'autres! Laissez donc ces ignorants venger la morale!

BAUDRAND, les rires augmentent parmi la foule.

Je vais leur parler.

NOÉMI, souriant.

Ils ne vous écouteront pas!

Elle s'asseoit sur un banc.

BAUDRAND, vivement.

Nous allons bien voir. (Il s'avance vers la foule qui se tait.) Dites donc, vous autres, commencez par me débarrasser le préau. Ce n'est pas votre place ici!

UNE VOIX, narquoise.

On voulait lui faire nos adieux!

Rires.

BAUDRAND.

Vous vouliez insulter une femme qui mérite le respect de tous!

Le mouvement de recul s'arrête.

PLUSIEURS VOIX.

Oh! la, la!

Protestations diverses et rires.

BAUDRAND, ferme.

Parfaitement!

UNE VOIX.

On sait pourquoi que vous la défendez.

Les rires redoublent.

BAUDRAND, se fâchant.

C'est faux!... Ceux qui ont dit cela sont d'indignes menteurs!

PLUSIEURS VOIX.

Non! non! c'est vrai!... Ils n'ont pas menti!... N'en faut plus!... à la porte!

NOÉMI, se lève et s'approche de Baudrand.

Vous le voyez, tout ce que vous pourrez leur dire...

BAUDRAND, se retourne.

Ils m'écouteront! Il faudra qu'ils m'écoutent! (Il monte sur un banc, au milieu.) Je m'adresse aux honnêtes gens! aux personnes raisonnables! Retirez-vous! cette manifestation n'a pas raison d'être.

UNE VOIX DE FEMME, plus distincte.

C'est-y qu'elle ne voudrait plus partir?

Un silence relatif se fait.

BAUDRAND.

Si, mademoiselle Lambert nous quitte, mais...

PLUSIEURS VOIX, joyeuses.

Ah! à la bonne heure! — On reste!

Puis les rires s'apaisent un peu.

BAUDRAND, haussant le ton.

Non, il faut vous en aller aussi. (La rumeur redou-

ble.) Mademoiselle Lambert a donné sa démission de son plein gré, nous n'avons rien à redire contre elle... (Haussant de plus en plus la voix.) c'est une honnête femme !...

PLUSIEURS VOIX, moqueuses et goguenardes.

Assez ! Assez ! — A bas Baudrand ! Va faire tes pilules !

BAUDRAND.

Mes amis, je vous en prie...

PLUSIEURS VOIX.

Non ! assez !... va préparer tes clystères !... Mets-z'y un emplâtre !... donne-z'y du vin Baudrand !

La foule joyeuse, l'entoure, en ricanant.

BAUDRAND, rageur recule sous les risées de la foule.

Brutes !... brutes !

NOÉMI, à Baudrand.

Rentrez !

BAUDRAND, exaspéré.

Je ne peux pas vous laisser insulter !

NOÉMI, net.

Si, il le faut, pour compléter mon instruction !

BAUDRAND, étonné et douloureusement.

Me refuserez-vous le seul moyen que j'aie de me réhabiliter à vos yeux ?

NOÉMI, descendant encore.

Il n'est plus en votre pouvoir de me défendre, vous avez perdu le droit de leur parler honnêtement de moi ; vos éloges se retournent contre vous et contre moi. Entendez les.

La foule suit de loin la conversation de Noémi et de Baudrand.

PLUSIEURS VOIX.

L'embrassera ! brassera pas !

BAUDRAND, les regarde avec mépris.

Tas d'imbéciles ! (Concentrant sa colère et son dépit en soi.) Dire que je me heurte en eux à ma propre faute !. Dire que tous mes efforts se brisent contre cette masse absurde ! Et ils rient ; ils rient quand ils devraient pleurer de leur sottise !... (Apercevant tout à coup le groupe de la commission revenu sur le perron.) Ah ! Messieurs Rivollet, Démarié, Oudoire, venez à mon aide !

Noémi passe en avant du pavillon.

MASURIER, descendant suivi de Démarié.

Qu'y a-t-il donc ?

BAUDRAND, très surexcité.

Je ne puis me débarrasser de ces individus qui insultent mademoiselle Lambert, qui nous insultent !

UNE VOIX, narquoise.

On peut plus rire, alors !

BAUDRAND.

Parlez-leur, vous, monsieur le maire, dites-leur ce qu'il en est.

MASURIER, s'avançant.

Certainement... Certainement...

La foule s'apaise.

OUDOIRE, descendant à Duthel.

Pour une belle conduite, c'est une belle conduite !

Rivollet reste sur le haut du perron causant avec Clémence.

MASURIER.

Mes chers concitoyens, l'école est un terrain neutre. Vous ne devez pas y faire de tapage. Ayez con-

NOTE POUR LA MISE EN SCÈNE

L'action se passant dans une ville. les personnages sont habillés en bourgeois et non en paysans. Au premier acte, le maire et Baudrand sont en habit ; Oudoire est en redingote et porte un chapeau haute forme qu'il n'ôte jamais; Rivollet est un élégant de petite ville, homme de sport ; Edmond porte le costume étriqué de petit employé de bureau.

Il faut que l'on se sente au milieu de bons et braves gens. gaillards aimant à rire, excellents dans le fond. Baudrand ne doit pas avoir l'allure louche d'un troisième rôle, son air embarrassé vient de sa timidité; il porte toute sa barbe, des cheveux longs et des lunettes. Masurier ne doit pas être grotesque, mais plein de bonhomie comique. Oudoire n'est point un mauvais homme, il est tout naturellement brutal et galant sans façon.

Mademoiselle Lambert n'a pas l'air pédant et guindé de l'institutrice de convention. Sa mise est simple. mais arrangée avec goût et bien portée Elle se tient volontiers en arrière des autres personnages qui semblent louer la comédie devant elle. Souriante, par gracieuseté ingénue, quand elle parle aux autorités, elle est grave

quand elle les observe, nerveuse quand elle réfléchit. Ce triple jeu doit être marqué d'acte en acte, dans une progression allant de la naïveté à l'intrépidité. Madame Lambert est la femme qui a beaucoup souffert, elle a peur de tout, s'effraie de tout ; elle est mystique et renonce à la vie qu'elle exècre. Madame Dujardin, au contraire, a mené une existence paisible et calme, elle ignore le mal que madame Lambert voit partout ; et, son affectueuse obligeance vient de son ignorance et de sa bonté. Madame Démarié est la coquette vaniteuse et babillarde de petite ville.

Au dernier acte, la manifestation est surtout gouailleuse, souriante et moqueuse. Elle doit accentuer l'embarras, des autorités, les remords de Baudrand, et le triomphe hautain de mademoiselle Lambert, l'écolière devenue maîtresse.

fiance dans la fermeté des autorités pour faire exécuter la loi.

PLUSIEURS VOIX, blagueuses.

Bravo ! Vive monsieur le maire !

BAUDRAND, s'approche de Masurier.

Il faudrait leur dire aussi...

Il lui parle bas.

OUDOIRE, à Duthel.

En voilà des histoires !

DUTHEL, à Oudoire.

Ça va se gâter !... Si on envoyait prévenir la gendarmerie ?

OUDOIRE.

Bonne précaution, l'autorité...

Il appelle un gamin, il lui parle bas, lui donne deux sous, le gamin sort en courant.

MASURIER.

C'est juste, Baudrand, je vais le leur dire.

Mouvement d'attention dans la foule et parmi les autorités qui se groupent en arrière du maire.

RIVOLLET, quittant Clémence à laquelle il serre la main discrètement.

Je compte sur vous.

Il va rejoindre Oudoire.

MASURIER.

Mes chers concitoyens, je dois aussi vous annoncer qu'à la suite d'une enquête, nous avons reconnu que l'on a fait courir sur le compte de mademoiselle Lambert des bruits qui...

NOÉMI, qui en arrière prêtait l'oreille, s'avance.

Pardon, monsieur le maire, de vous interrompre, je désire n'être pas défendue.

MASURIER, stupéfait.

Pourtant... nous ne saurions tolérer... vous ne pouvez accepter...

NOÉMI, fière.

J'accepte tout et ne me plains de rien.

MASURIER, se tournant vers Noémi, puis vers la Commission.

Du moment que vous vous y opposez... je ne vois pas pourquoi j'insisterais; n'est-ce pas?

On rit et on applaudit dans la foule.

BAUDRAND, à Noémi.

Mais laissez-le donc parler !

NOÉMI.

Pas plus lui que vous!

MASURIER, abandonnant la lutte.

Puisque les injures font plaisir à mademoiselle Lambert...

NOÉMI, hautaine.

Pourquoi m'attristeraient-elles ? Suis-je coupable de ce dont ils m'accusent ?

Elle montre la foule.

BAUDRAND, pressant.

C'est justement pour ça...

NOÉMI, achevant la phrase.

Que je n'éprouve aucun chagrin... (Mouvement d'étonnement de Baudrand, Masurier et des autres. — S'expliquant avec hauteur et fierté.) Je suis comme l'innocent conduit au supplice sous les huées. Ni la foule, ni le bourreau, ni les jurés ni les juges ne savent. Ce sont des aveugles qui crient dans les ténèbres, le condamné seul voit la lumière, seul il connaît la vérité, seul il

sait. Ce que l'on peut dire de lui et penser sur son compte lui importe peu ; il prend en pitié les malheureux qui ignorent ; et, rien ne saurait diminuer la joie immense qu'il doit éprouver à savoir, sans un doute, qu'il est de tous, le seul, qui ait fait son devoir !

Les autorités baissent la tête.

MASURIER, dodelinant de la tête.

Ça lui sert à grand'chose si on lui coupe le cou !

NOÉMI, à Masurier.

Tout dépend de l'idéal que l'on se fait !

BAUDRAND, empressé.

Et le vôtre ?

NOÉMI, faisant un pas.

Qu'importe !

MASURIER, bonhomme.

Ne refusez pas une dernière fois de nous instruire !

Les autres prêtent l'oreille.

NOÉMI, souriant.

Je ne le place pas dans l'estime qu'on peut avoir de moi ; mais, dans l'estime que j'ai de moi-même. Voilà, monsieur le maire.

MASURIER, sans comprendre.

Oui, oui, je sais, on dit cela aux enfants ! Il n'en est pas moins vrai...

UNE VOIX, dans la foule impatiente.

Pas tant d'histoires, faites-la sortir !

LA FOULE.

Oui, oui !

BAUDRAND, arrêtant Noémi qui se dirige vers la grille.

Où allez-vous ?

NOÉMI, *simplement.*

Ils veulent que je sorte, je sors.

BAUDRAND, *la retenant.*

Attendez un peu... Avec ces brutes-là, on ne sait pas ce qui pourrait arriver.

Murmures et protestations, dans la foule, que fendent les gendarmes pour arriver au premier rang.

MASURIER, *insistant.*

Oui, mademoiselle, rentrez, je vous en prie.

BAUDRAND, *l'entraîne.*

Venez avec nous...

NOÉMI, *se dégage.*

Non, laissez-moi partir au milieu des huées ! Laissez-moi, c'est le couronnement de mes études... Si vous tenez absolument à me rendre service, donnez-moi mon petit sac et mon ombrelle que j'ai laissés là-bas, sur le banc.

BAUDRAND, *à Rivollet.*

Rivollet, le petit sac et l'ombrelle de mademoiselle ?

LA FOULE, *qui croit à un mouvement de retraite.*

Par la porte ! par la porte !

NOÉMI, *à Rivollet qui lui donne le sac et l'ombrelle.*

Merci, monsieur !

Elle se tourne vers la grille, grandes exclamations de joie dans la foule.

MASURIER, *faisant mine d'aller à la grille.*

Les gendarmes ne peuvent donc pas les faire taire ?

BAUDRAND, *même mouvement.*

Tas de sauvages !

NOÉMI, *souriant les retient du geste.*

Non, je vous en prie.

RIVOLLET.

Ils devraient au moins respecter une femme !

NOÉMI, souriant.

Pourquoi donc ?

DUTHEL, à Rivollet en haussant les épaules.

Que voulez-vous, ils ne croient plus à rien !...

NOÉMI, qui a entendu, indulgente.

Et, ils ne savent pas encore !

Elle se retourne et sort par la grille escortée par les gendarmes ; tandis que la foule l'accable de ses lazzis. Masurier et Baudrand sont restés en place, chapeau bas, le groupe des autorités baisse silencieusement la tête.

Rideau.

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEU

(Format grand in-18 jésus)

COMÉDIES ET COMÉDIES-VAUDEVILLES NOUVELLES

fr. c.

GEORGES ANCEY

L'Avenir, 3 actes . . . 2 »
La Dupe, 5 actes . . . 2 »
Grand'Mère, 3 actes. . 2 »
Les Inséparables, 3 ac. 2 »
Monsieur Lamblin, 1 a. 1 50

HENRY BECQUE

Les Corbeaux, 4 actes . 2 »
Les Honnêtes Femmes, 1 acte 1 50
Michel Pauper, 5 act.. 2 »
La Navette, 1 acte. . . 1 50

ALEX. BISSON

Le Bon Juge, 3 actes . 2 »
Le Bon Moyen, 3 actes. 2 »
Château Historique, 3 actes. . . . . 2 »
Un Conseil judiciaire, 3 actes. . . . . . . 2 »
Le Contrôleur des Wagons-lits, 3 actes . . 2 »
Un Coup de tête, 3 act. 2 »
Le Député de Bombignac, 3 actes . . . . 2 »
Disparu!!!, 3 actes. . 2 »
Docteur!, 1 acte . . . 1 50
Les Erreurs du mariage, 3 actes. . . . . . . 2 »
La Famille Pont-Biquet, 3 actes. . . . . . . 2 »
Feu Toupinel, 3 actes . 2 »
La Gymnastique en chambre, 1 acte. . . 1 50
L'héroïque Le Cardunois, 3 actes . . . . 2 »
Jalouse! 3 actes. . . . 2 »
Les Joies de la paternité. 3 actes. . . . . 2 »
Mam'zelle Pioupiou, 5 a. 2 »
Monsieur le Directeur, 3 actes. . . . . . . 2 »
Mouton! 1 acte. . . . 1 50
Nos Jolies Fraudeuses, 3 actes. . . . . . . 2 »
Le Roi Koko, 3 actes . 2 »
Le Sanglier, 1 acte . . 1 50
Les Surprises du Divorce, 3 actes. . . . 2 »
Le Terre Neuve, 3 act. 2 »
Le Véglione, 3 actes. . 2 »
Veuve Durozel! 1 acte. 1 50

B. BJORNSON

Amour et Géographie, 3 actes et *les Nouveaux Mariés*, 2 actes. Un volume 3 50
Au delà des forces, 1re et 2e parties. 4 actes. 3 50
Une Faillite, 4 actes. . 2 »
Un Gant, 3 actes . . . 3 50

fr. c.

Léonarda, 4 actes. . . 3 50
Le Roi, 4 actes et *Le Journaliste*, 4 actes . 3 50

M. BONIFACE

La Crise, 3 actes. . . . 2 »
Les Petites Marques, 2 actes. . . . . 2 »
La Tante Léontine, 3 a. 2 »

BRIEUX

Les Avariés, 3 actes. . 3 50
Le Berceau, 3 actes . . 2 »
Les Bienfaiteurs, 4 act. 2 »
Blanchette, 3 actes. . . 2 »
L'Ecole des Belles-Mères, 1 acte 1 50
L'Engrenage, 3 actes . 2 »
L'Evasion, 3 actes. . . 2 »
Ménages d'Artistes, 3 a. 2 »
Résultat des Courses, 5 actes. . . . . 2 »
Les Remplaçantes, 3 a. 2 »
La Robe Rouge, 3 a. 2 »
La Rose bleue, 1 acte . 1 50
Les Trois Filles de M. Dupont, 4 actes. . . 2 »

GEORGES COURTELINE

L'Article 330, 1 acte. . 1 »
Les Boulingrin, 1 acte. 1 50
Un Client sérieux, 1 a. 1 50
Gros chagrins, 1 acte . 1 »
Hortense, couche-toi! 1 acte . . . . 1 »
Une Lettre chargée, 1 a. 1 »
Théodore cherche des allumettes, 1 acte. . . 1 »
La Voiture versée, 1 a. 1 »

F. DE CUREL

L'Amour brode, 3 actes. (in 8o) . . . . 4 »
L'Envers d'une Sainte, 3 actes. . . . . . . 2 »
La Figurante, 3 actes . 2 »
La Fille sauvage, 6 a. 2 »
La Nouvelle Idole, 3 a. 2 »
Le Repas du lion, 5 act. 2 »

MAURICE HENNEQUIN

Coralie et Cie, 3 ac. . 2 »
Inviolable!, 3 actes . . 2 »
Les Joies du foyer, 3 a. 2 »
M'amour, 3 actes. . . 2 »
Le Paradis, 3 actes . . 2 »
Place aux Femmes! 3 a. 2 »
Le Remplaçant, 3 actes. 2 »

HENRIK IBSE

La Comédie de l'Amour, 3 actes. . . . . . .
Le Canard sauvage, 5 actes et *Rosmersholm*, 4 actes. . . . . . .
La Dame de la Mer, 3 actes et *L'Ennemi du Peuple*, 3 actes. . .
Empereur et Galiléen. 2 parties . . . . . .
Hedda Gabler, 4 actes.
Les Prétendants à la Couronne, 5 actes, et *Les Guerriers à Helgeland*, 4 actes . . .
Les Revenants, 3 actes.
Les Soutiens de la Société, 4 actes, et l'*Union des Jeunes*, 5 a.

JEAN JULLIE

L'Ecolière, 5 actes . .
La Poigne, 5 actes. . .
La Sérénade, 3 actes .

G. LENOTRE et G. MARTIN

Colinette, 4 actes. . .

HENRI MALIN

Médor, 3 actes . . . .

LOUIS MARSOLLE

Le dernier Madrigal, 1 acte . . . .
Mais quelqu'un troubla la fête, 1 acte. . . .

L. MARSOLLEA et BYL

Hors les lois, 1 acte . .

EUGÈNE MORAN

L'Ile heureuse, 3 actes.

GEORGES RIVOLL

Alkestis, 4 actes . . .

J. H. ROSNY

La Promesse, 2 actes..

A. SILVESTRE e E. MORAND.

Les Drames sacrés, 10 tableaux (in-8°). . .
Griselidis, 3 actes (in-8°) . . . .

GABRIEL TRARIE

Sur la foi des étoiles, 3 actes. . . . . .

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.